Quels enfants laisserons-nous à la planète ?

Sous la direction de
Sophie Marinopoulos et Éric de Kernel

7 L’invitation

13 Le lieu

17 Les Entretiens, un espace de pensée pour l’action

21 Être de bons ancêtres

27 Chapitre 1
La paix

37 Les contributions individuelles

59 Chapitre 2
Nous souhaitons laisser des enfants... capables d’habiter leur corps et d’expérimenter avec la matière vivante

67 Les contributions individuelles

95 Chapitre 3
Nous souhaitons laisser des enfants... capables d’habiter leur intériorité

101 Les contributions individuelles

113 Chapitre 4
Nous souhaitons laisser des enfants... qui se réalisent par les liens et les régénèrent
121 Les contributions individuelles

141 Chapitre 5
Nous souhaitons laisser des enfants... qui réhabitent leurs territoires parmi tous les vivants
147 Les contributions individuelles

167 Chapitre 6
Nous souhaitons laisser des enfants... capables de penser et d'agir par eux-mêmes, avec et pour les autres
173 Les contributions individuelles

181 Chapitre 7
Nous souhaitons laisser des enfants... qui agissent pour faire de leurs rêves des réalités sans attendre
183 «Rêver c'est un travail»
189 Les contributions individuelles

205 Et maintenant ? Nous avons rendez-vous avec l'avenir
209 Les coulisses
227 Remerciements

L’invitation

1.

Et si demain nous passions l'ensemble de nos décisions au tamis de la question « Est-ce bon pour nos petits-enfants ? »

Nous ne pouvions plus attendre. Il y avait une urgence à formuler une feuille de route qui réponde à la question à haute valeur politique: « Quels enfants laisserons-nous à la planète ? ».

Prendre toute décision à l'aune des besoins fondamentaux de nos enfants, de leur futur, c'est s'écarter du chemin et en ouvrir un autre que celui que nous empruntons aujourd'hui pour notre devenir commun. Un commun qui reconnaît que la vulnérabilité est un dénominateur que partage notre humanité avec l'ensemble du monde vivant.

Nos enfants ont besoin de nourrir des liens de qualité pour vivre des expériences sensorielles, émotionnelles, motrices, cognitives, imaginatives, langagières, symboliques, et pas à pas, en confiance, grandir en humanité.

Nous avons fait le choix de réunir au Grand-Bornand pour cette première édition, des spécialistes renommés et d'aborder la thématique de la paix.

Ainsi, vivre ensemble et en paix, c'est permettre à nos enfants d'expérimenter des rencontres, établir des liens d'attention et d'affection pour tisser l'étoffe de relations humaines et non humaines, fertiles et responsables pour vivre en harmonie avec notre environnement relationnel, social, terrestre.

Vivre ensemble et en paix c'est apprendre à partager avec les générations futures une terre qui nous abrite, nous nourrit, et reconnaître ses bienfaits.

Le rythme du temps électoral extrêmement court, tout comme l'organisation de notre société en silos où chacun exerce sa responsabilité uniquement en fonction de son expertise, ne permet pas d'avoir une vision sur le long terme ni un partage transdisciplinaire sur les enjeux de ce temps si précieux de l'enfance, et plus largement de ceux de l'écologie. Or ces sujets ne peuvent être appréhendés sans l'intégration du temps long et d'un regard global.

De nombreux peuples autochtones le savent et pratiquent ce filtre qui consiste à prendre en compte les générations futures, à ne jamais agir à leur détriment. Ainsi les Sioux Lakota se projettent sur sept générations pour toute décision engageant l'avenir. Cette prospective dont ils font preuve est une démonstration d'une maturité et d'une responsabilité porteuses de paix à l'égard de leur peuple et des autres vivants.

La paix est un effort constant, un travail qui se construit sans cesse et considère tout autant la dimension intérieure de chacun que son environnement familial, la cité, l'entreprise, la nation, et bien entendu le monde.

Ces premiers mots issus de cette élaboration collective ont mis en évidence comment la transdisciplinarité peut se mettre au service de la pacification des débats et offrir des solutions pratiques, réalistes face aux maux de la violence qui abîment, détruisent et tuent chaque jour davantage.

« Quels enfants laisserons-nous à la planète ? » est une question qui invite tout politique, toute institution publique ou

privée, toute collectivité, tout parent, tout professionnel-le de l'enfance, tout citoyen-e en responsabilité à se mettre en mouvement face aux enjeux que notre modernité impose. Bien au-delà des seuls signataires de cette contribution, nous souhaitons que chacun puisse participer à ce mouvement, le nourrir et le porter en joie sur son territoire.

Sophie Marinopoulos & Éric de Kermel

Le lieu

2.

Le Grand-Bornand, un lieu d'invention de l'enfance de demain

Ce projet ne pouvait sans doute pas naître ailleurs. Il plonge ses racines dans une histoire longue et s'inscrit dans un territoire qui a progressivement fait de l'enfance un véritable projet culturel, éducatif et collectif.

À l'origine, il y a le festival *Au Bonheur des Mômes*, créé en 1992.

Co-création portée par le Théâtre de la Toupine, précurseur du spectacle vivant jeune public, et le village du Grand-Bornand (Haute-Savoie), le festival voit se croiser chaque été, dans les alpages, des compagnies venues des quatre coins du monde. Il propose des spectacles en salle et dans la rue (fixes ou en déambulation), des ateliers, des amusements, des expositions et des conférences. Il s'est progressivement imposé comme le premier rendez-vous européen du spectacle vivant jeune public. Réunissant à chaque édition plus de 60 000 festivaliers, une centaine d'artistes et de compagnies ainsi que près de 300 programmateurs, les médias en ont fait « l'Avignon des enfants ».

Sophie Marinopoulos (psychologue et psychanalyste spécialiste des questions de l'enfance et de la famille, fondatrice des espaces solidaires pour les familles *Les Pâtes au Beurre* et autrice d'un rapport sur l'association entre santé de l'enfant et éveil culturel remis au ministère de la Culture en 2019[1]),

1. Sophie Marinopoulos, «Une stratégie nationale pour la Santé Culturelle : promouvoir et pérenniser l'éveil culturel et artistique de l'enfant de la naissance à trois ans dans le lien à son parent» (ECA-LEP) 2019.

et Éric de Kermel (écrivain, journaliste et délégué général à la *Fondation Terre et Fils*) ont identifié de longue date le festival *Au Bonheur des Mômes* comme exemplaire en matière de bonnes pratiques. Ils ont alors choisi de se rapprocher des équipes du festival.

Ce festival haut-savoyard porte depuis toujours un certain nombre de valeurs : conscience écologique, droit à la différence, accès à la culture pour tous, liens intergénérationnels… qui rejoignent les convictions portées par Sophie Marinopoulos et Éric de Kermel. De cette rencontre naît, à l'été 2022 au Grand-Bornand, un plaidoyer national en forme d'alerte aux pouvoirs publics subtilement intitulé « Quels enfants laisserons-nous à la planète ? ».

Depuis, plus de 800 personnalités du monde de l'éducation, de la science, de la santé, de la culture et de l'écologie ont signé cet appel. Il contribue à nourrir les réflexions de nombreuses associations ou collectivités et prolonge les préconisations remises au ministère de la Culture en faveur d'une feuille de route centrée sur l'éveil culturel et artistique dans tous les territoires.

Dans la continuité du plaidoyer, une conférence est désormais organisée à chaque édition du festival, permettant d'échanger avec des personnalités telles que les philosophes Vinciane Despret et Patrick Viveret, ou encore l'ancienne ministre de la Culture Rima Abdul Malak.

C'est dans ce sillage que les Entretiens « Quels enfants laisserons-nous à la planète ? » ont vu le jour avec une première édition cette année. L'ambition est de franchir une nouvelle étape : réunir chaque année des regards venus d'horizons différents pour faire émerger une pensée collective et des propositions concrètes en faveur de l'enfance.

Les Entretiens, un espace de pensée pour l'action

3.

Inspirés des Entretiens de Bichat, ces rencontres sont un espace de pensée, mais une pensée au service de l'action. L'ambition est de faire de ces Entretiens un rendez-vous annuel dont le livrable puisse être attendu, partagé et faire référence, afin de nourrir durablement la réflexion autour de la question : « Quels enfants laisserons-nous à la planète ? »

Concrètement, les Entretiens ont réuni, pendant quatre jours, une vingtaine de participantes et participants venus d'horizons différents. Ensemble, ils ont partagé leurs expériences et confronté leurs regards. À mi-chemin, ils ont eu l'occasion de mettre leurs idées à l'épreuve avec des praticiennes et praticiens du territoire. Enfin, ils ont engagé un travail d'écriture collectif. Ce document est le fruit de ce cheminement.

Vous y trouverez :

- des textes collectifs pour introduire la thématique de la paix et expliciter les grandes orientations qui ont émergé des Entretiens ;
- pour chacune de ces orientations, des contributions individuelles qui prennent appui sur des initiatives déjà à l'œuvre. Elles proposent un changement de regard, formulent des recommandations et ouvrent un espace d'exploration : et si nous prenions ces expérimentations au sérieux ? Que pourraient-elles devenir demain si nous décidions collectivement de les déployer ?

Et puis, au fil des quatre jours, une figure est progressivement apparue dans nos échanges : celle du bon ancêtre.

Sans avoir été prévue, elle est devenue un fil rouge reliant de nombreuses discussions et nous a permis de compléter la question initiale – « Quels enfants laisserons-nous à la planète ? » – par une autre en miroir : « Quels ancêtres avons-nous envie d'être ? » Dans cette perspective, le futur n'était plus une ligne lointaine mais une présence qui nous appelait dès maintenant.

Le dernier jour, nous avons choisi d'écrire ensemble ce texte. Il ne cherche ni à résumer les Entretiens ni à faire consensus. Il est le reflet d'une aspiration commune, un horizon vers lequel nous avons eu envie de marcher. Nous espérons qu'il fera écho en vous et qu'il vous donnera, à votre tour, l'envie de rejoindre cette aspiration.

C'est par lui que s'ouvre ce livrable.

Être de bons ancêtres

4.

Nous aspirons à être de bons ancêtres. De bons et justes ancêtres.

Pour nous, être de bons ancêtres, c'est incarner la bonté sereine, remettre l'enfance au cœur d'un projet de société et replacer l'école au centre du village ; c'est écouter nos enfants, les considérer, leur faire confiance, leur donner confiance et leur faire sentir leur importance dans un cadre de sécurité dans lequel ils et elles pourront déployer et tester leurs talents.

Mais c'est peut-être aussi, d'abord et avant tout, respecter le temps de l'enfance, laisser le temps et l'espace à nos enfants pour vivre leur enfance. Veiller sur elle. Offrir un cadre pour en profiter sereinement. Les laisser jouer, expérimenter et tomber. Les protéger, sans infantilisme, mais sans trop attendre d'eux.

Être de bons ancêtres, c'est assumer notre époque nous-mêmes. Faire face, transmuter les enjeux d'aujourd'hui sans attendre demain. Agir avec responsabilité. Prendre nos décisions en pensant aux sept générations qui suivent. Et se rappeler que la vraie générosité envers l'avenir, c'est de tout donner au présent.

Être de bons ancêtres, c'est prêter attention à nos engourdissements, oser faire des vagues, défendre ce qui est menacé, accueillir et borner la conflictualité, et peut-être même parfois porter nous-mêmes les prémices d'une rébellion possible.

Être de bons ancêtres, c'est réintégrer nos lignées, c'est réparer tout ce qu'on peut, freiner et stopper les forces mortifères, et prendre soin de ce que l'on va léguer. Assainir. Soigner. Préparer le terreau qui permettra à la vie sous toutes ses formes de se déployer et se perpétuer.

Être de bons ancêtres, c'est aussi chercher le beau geste, avoir l'envie d'écrire de jolies histoires qui seront inspirantes et ouvriront de nouveaux possibles. C'est être habités par l'esprit des cathédrales pour oser contribuer à des choses qui nous dépassent et dont nous ne verrons peut-être pas la fin.

Être de bons ancêtres, c'est aussi se mettre en lien, réapprendre le collectif, faire équipe, tisser des rhizomes, bâtir la confiance, cette valeur mère. C'est prendre soin les uns des autres dans nos diversités et pouvoir reprendre son souffle quand le besoin est là, en faisant confiance au collectif.

Être de bons ancêtres, c'est accueillir toutes les voix, même les dissidentes, et surtout quand elles viennent de la jeunesse. C'est offrir un cadre et accompagner les initiatives qui viendront de nos enfants. C'est aussi être prêt, s'il y a un soulèvement qui viendrait d'eux, à l'écouter, l'appuyer, les soutenir en tout cas et les protéger face aux peurs et aux forces répressives qui seront grandes.

Être de bons ancêtres, c'est se rappeler aussi que nous sommes des enfants, et que nous sommes nous aussi reliés à nos ancêtres, à leur mémoire. Et puisque cette semaine nous a fait aboutir à des propositions pour les enfants que nous souhaitons laisser à la planète, être de bons ancêtres, c'est aussi être de bons enfants. C'est se laisser traverser par nos propres idées. Incarner ce que l'on prône, marcher dans nos mots. Sans perfection, mais avec attention.

Être de bons ancêtres c'est habiter nos intériorités, nos corps et expérimenter la matière vivante. C'est se réaliser par les liens, les régénérer et réhabiter nos territoires parmi tous les vivants. C'est être capable de penser et d'agir par nous-mêmes, avec et pour les autres. C'est agir pour faire de nos

rêves des réalités sans attendre. C'est nourrir la paix, en nous-mêmes, avec les autres et avec le reste du vivant, c'est vivre nos valeurs.

Nous c'est Anouck, Antoine, Antoine, Ariane, Benjamin, Damien, Éliane, Éric, Éric, Flore, François, Guillaume, Hélène, Hélène, Isabelle, Jean-Marie, Julien, Léo, Maxime, Maya, Noga, Patrick, Philippe, Sarah, Sophie, Virginie et Yann, mais on espère vraiment que vous vous reconnaîtrez dans cette aspiration à être de bons ancêtres, que vous aurez envie de rejoindre ce nous, de l'élargir, de le questionner, de le compléter.

Et puisque ce texte a émergé au Grand-Bornand, nous nous reconnectons aux paroles de Benzo, pour se dire qu'être de bons ancêtres c'est peut-être : « surtout, ne pas être trop sages ! »

Chapitre 1

La paix

Qu'est-ce que la paix

La paix n'est pas donnée ; fragile, jamais acquise, elle se construit. C'est un effort renouvelé, une lutte féconde pour assumer la conflictualité et transformer la violence en conflit, le conflit en dialogue, l'ennemi en adversaire, l'adversaire en partenaire.

La paix supporte l'altérité sans désir d'éradication ni physique ni psychique. Dans un espace de paix, tout un chacun accepte les différences et décalages entre les individus, ce qui sépare et ce qui unit. Cette altérité ne s'arrête pas aux frontières de l'espèce ; elle s'étend même à la matière car nous sommes tous pris dans un même continuum : les atomes qui composent nos corps (Carbone, Hydrogène, Azote, Oxygène, Phosphore, Soufre, etc.) sont les mêmes que ceux des roches, des arbres, des poissons, des oiseaux et des océans. Le carbone que nous expirons a peut-être été un coquillage, une feuille ou un souffle d'ancêtre. L'eau que nous buvons a sûrement déjà été vague, nuage et pluie, traversant des milliards d'années et des milliers de vies avant d'atteindre nos lèvres. Ce continuum de la vie sur Terre nous invite à reconnaître nos interdépendances.

Nous avons aussi à construire une paix avec les autres vivants dont l'altérité nous a longtemps semblé sans voix, donc sans droit à une existence propre. Reconnaître à l'animal, à la plante, au sol lui-même une part d'autonomie et d'imprévisibilité que nous renonçons à vouloir maîtriser, c'est étendre au vivant tout entier et à la matière qui le porte ce même geste diplomatique que nous cherchons à installer entre les humains. Pour enseigner la paix aux enfants, nous devons cesser cette guerre silencieuse envers le vivant, donc avec nous-mêmes. Faire de leurs gestes quotidiens des

attentions de respect envers le vivant pour leur enseigner l'importance d'habiter la Terre sans la piller.

Défendre la paix c'est défendre l'humanité en nous. C'est reconnaître que l'enfant n'est pas un adulte en miniature, mais un adulte en devenir avec des besoins propres pour entrer sereinement dans l'altérité qui le nourrira de sécurité intérieure, de confiance en soi, de capacité de donner et recevoir sans se sentir menacé, de reconnaissance de l'autre comme différent et nécessaire à sa condition humaine. C'est accepter la condition de l'enfance et embrasser notre vulnérabilité comme capacitaire et porteuse de désir. L'oubli de notre propre enfance conduit à notre déshumanisation.

Il ne peut y avoir de paix sans dialogue, voire sans diplomatie. La diplomatie implique de lire et appréhender finement les seuils, les passages parfois ténus entre les personnes, les espèces, la matière, les territoires, les cultures, les États. Elle permet de comprendre ce qui est reconnu comme vital pour autrui ainsi que ses lignes rouges, et de les confronter aux siennes afin de permettre l'émergence d'un espace commun puis une capacité de négociation. De là, on peut entamer enfin un processus de paix où l'on comprend que l'autre n'est plus une menace et peut aussi être une chance. Quand l'autre nous renseigne sur ce que nous ne savons pas ou plus de nous.

La diplomatie comme seuil du dialogue n'est pas une science, mais un art de la relation persévérante. Elle a pour fonction de construire et de faire vivre le cadre d'expression de chacun, en vue de réguler des conflits et d'imaginer des voies pour dépasser des situations inextricables. Son but est de construire un cadre de confiance au sein duquel on trouve entente et sécurité, limitant les hubris et le recours aux rapports de force.

« Je est autre », disait Arthur Rimbaud. La paix suppose un travail concentrique qui commence par le soin du lien à soi et aux autres vivants, à la matière qui nous porte tous, et ce au sein de la famille, de l'école, de la cité, de l'entreprise, de la nation, du territoire vivant qui nous accueille et du monde.

Si rien ne change, nous continuerons à pleurer nos enfants puis nos yeux deviendront secs.

Ne rien tenter, ne rien changer revient à faire l'aveu que nous capitulons et que la violence a gagné. Qu'il ne reste plus qu'à tenter de la réprimer quand elle se présente. Toute politique de répression est le symbole d'un échec collectif sur l'enjeu majeur qui consiste à construire la paix. Si rien ne change, nous devrons avoir le courage de reconnaître que nous avons laissé nos enfants sous la gouvernance de la violence et de la peur. On peut mourir psychiquement autant que physiquement. De plus en plus de très jeunes adolescents d'à peine treize ans sont aujourd'hui reconnus coupables d'actes graves. Dépassés par leur pulsionnalité non bordée, ils ont commis l'irréparable. D'autres ont retourné cette violence contre eux-mêmes et, à peine âgés de dix/onze ans, ils ont mis fin à leur vie.

Nous sommes conscients que nous sommes confrontés à une double impasse.

D'une part, l'indifférenciation vient brouiller les seuils : nous ne distinguons plus la limite entre les espaces publics ou privés et entre les temps, entre les étapes de construction de

la conscience et de la maturité, coincés dans un présentéisme où le présent n'hérite plus du passé et n'accouche plus de l'avenir, entre la vérité et le mensonge. À cette indifférenciation psychique et sociale s'ajoute celle qui nous sépare peu à peu du monde vivant lui-même, donc de nous-mêmes. Faute de contact, faute d'attention portée à ce qui n'est pas humain, des générations entières grandissent sans avoir jamais éprouvé, dans leur corps, ce que signifie appartenir, se relier à un territoire vivant. Cette extinction de l'expérience prépare le terrain à la même indifférence que celle qui ronge nos liens entre humains.

Aujourd'hui, la violence produite par la non prise en compte de la conflictualité se propage dans tous les espaces. Elle envahit les écoles, la famille, les espaces publics, elle s'impose dans nos relations. Les médias polarisent, et nous tous sommes confrontés à des paroles et des actes de plus en plus déshumanisés dont la fréquence croissante témoigne de la façon dont la pulsionnalité occupe les relations. L'espace est de plus en plus restreint où les mots ont un rôle de médiation dans les relations, où ils servent à critiquer, discuter les actes pour être entendus et compris. On manque du temps long dans lequel peuvent mûrir ces dialogues. Dans le passage à l'acte, aucune distance, aucun destin n'est donné au conflit, seule la violence agit, criant, injuriant, tuant. C'est le temps de l'instant et de la réaction.

Ces forces en se conjuguant entraînent un crescendo qui nous conduit à l'éclatement de la barbarie, c'est-à-dire au déni de l'autre.

Le dépassement des limites et les manifestations de violence devraient provoquer une indignation. Il n'en est rien. L'indignation s'épuise et l'indifférence gagne du terrain,

entravant la possibilité d'explorer ensemble nos désaccords. Cette indifférence ronge la confiance, affaiblit la sérénité ; nous voyons des enfants en désarroi et des adultes n'ayant plus de désir d'avenir, ce qui se traduit par leur peur de mettre au monde des enfants.

Le rêve que nous voulons voir advenir

Nous voulons œuvrer à une société où nous ne nions plus la violence : nous assumons de la regarder, de la prendre pour l'apprivoiser et la transformer. Le cadre méthodologique de Joanna Macy appelé le «Travail qui relie» permet de transformer la douleur face au monde en une énergie d'engagement. Cela demande de développer des pratiques pour éduquer au conflit, à « construire » des désaccords féconds et à la réconciliation.

Cette éducation à la paix se fait aux premiers temps de la vie, elle ne peut attendre que les enfants entrent dans l'âge dit de « raison ». Les bébés observent, s'imprègnent de la complexité de nos existences, ils perçoivent la qualité de nos liens. Dès le premier âge ils sont en mesure de s'inscrire dans des relations apaisées qui organisent et donnent du sens à leurs vécus.

Nous voulons que les adultes reconnaissent que les enfants sont déjà les gardiens d'une sagesse relationnelle qui manque au monde adulte aujourd'hui.

Nous voulons intensifier partout et pour tous-tes l'expérience de paix : la paix n'a de sens que si elle est intense, vibrante, amoureuse. Nous oublions la valeur de la paix quand nous la tenons pour acquise, ou sans tonus quand

notre sentiment d'exister n'est plus suffisamment animé par la force intérieure d'un désir d'être ensemble. Garder en soi la profondeur de ce sentiment d'existence demande de transmettre la mémoire de la construction de la paix et de co-créer des occasions d'intensité vécue et partagée.

Nous voulons ranimer en chacun-e le sentiment de l'existence : la soif de sens de notre époque ne peut être désaltérée qu'à condition d'accepter un questionnement ouvert et pluriel. Cela demande de faire vivre des espaces de ressourcements et de nourrir le besoin de construction d'une dimension spirituelle.

Ainsi, nous voulons construire une culture collective de l'engagement pour la paix où nous reconnaissons que notre défi commun est de grandir en humanité. Albert Camus écrivait : « Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse ».

Ici, notre rêve va même plus loin puisqu'il ne s'agit pas seulement de colmater les brèches, mais bel et bien de participer au « Grand Tournant » de notre époque : cette mutation où nous comprenons qu'être ancêtres du futur, c'est savoir se reconnecter à la vie.

Nous ne referons pas le monde à neuf, en revanche nous voulons permettre au monde de se révéler à lui-même en mettant nos enfants en capacité de ressentir la paix comme une ivresse d'appartenances diversifiées et multiples (à une famille, une forêt, des communautés, une rivière). La paix comme une manière d'être dans l'action créative qui relie chaque geste à l'ensemble du vivant.

Nous portons ce rêve comme une force agissante, une espérance active qui transforme notre peine et nos peurs en puissance d'aimer pour agir.

Les contributions

individuelles

Et si demain nous bordions notre conflictualité pour pacifier nos liens ?

Sophie Marinopoulos

Nous devons être lucides et reconnaître que nous sommes une espèce particulière, une espèce qui naît totalement dépendante. Notre condition native néoténique nous voit dans le besoin d'un autre que soi. Le célèbre pédiatre et psychanalyste D.W. Winnicott énonçait : « un bébé tout seul cela n'existe pas ». Un adage à prolonger tout au long de nos vies car « vivre c'est vivre avec », c'est entrer en relation, c'est troquer sa condition native néoténique par notre condition névrotique. L'engagement dans l'altérité est vital mais complexe ; elle nous oblige, nous met en responsabilité les uns vis-à-vis des autres. L'acte par lequel nous faisons de la place aux autres au sein de nos existences interroge nos liens au-delà de nos relations humaines.

Les bébés humains ont besoin d'une personne disponible qui ne les laisse pas seuls dans leurs débordements émotionnels, une personne qui se sente motivée par les motivations des bébés, ces grands bavards qui n'ont pas encore les mots mais qui savent transmettre le récit de ce qu'ils vivent par leur corps. C'est notre responsabilité collective de se sensibiliser à la complexité de nos bébés, d'écouter ce qu'ils ont à nous dire. Les bébés humains, quand ils ouvrent les yeux sur le monde, ont en effet une appétence sociale qui les voit dans la quête de l'autre, en attente d'une présence, d'une réponse ajustée, d'un être ensemble pour cheminer vers une différenciation. Il attend des rencontres qui l'humanise, le civilise. C'est la responsabilité de tout État de prendre à sa charge le mouvement d'humanisation de nos enfants, de

soutenir leur « grandir » afin qu'il donne du sens à ce qu'ils vivent. Un monde désirable est un monde respirable. Ainsi, prendre soin d'un environnement relationnel ne s'arrête pas aux relations humaines mais se prolonge aux relations de tout un environnement incluant les relations au vivant. L'éthique relationnelle est une culture qui englobe ce qui nous constitue, la Terre qui nous accueille en fait partie.

Notre complexité naît donc de notre vulnérabilité, de notre dépendance. Si l'on prend en considération notre vulnérabilité, on aborde notre complexité. On porte un regard nouveau sur nos existences, et on reconnaît que notre dépendance, en nous obligeant à l'altérité, met en scène des forces contraires qui nous habitent dans les liens dits d'amour. En l'amour est l'ambivalence avec la haine qui a besoin qu'on lui trouve un destin. Là est la culture, celle qui civilise notre conflictualité. Celle-ci est à entendre pour nous pacifier individuellement et collectivement, car la part de destruction qui nous habite peut s'exprimer en nous ou à l'extérieur de nous, par les maux de la violence.

Le collectif joue un rôle central en permettant de transformer la violence, en la faisant bifurquer vers des résolutions culturelles aux écritures narratives variées. Se pacifier ou pacifier le monde est un travail, un engagement, un effort répété où le dialogue médiatise les enjeux relationnels. Les politiques publiques sont là pour faire exister cet enjeu majeur, en organisant un accès aux cultures vivantes.

En créant des lieux d'accueil collectif, des lieux de culture du dialogue et de l'écoute, accessibles à toutes et tous, et ce quelle que soit la médiation, on crée des oasis de pacification dans toutes les villes, dans chaque quartier. On prend la responsabilité ensemble de notre condition humaine. Ces créations

peuvent être entendues comme un message fort pour lutter contre la violence, pour la border et ainsi être en paix.

Ces lieux existent déjà mais la plupart tiennent par la volonté de personnes qui se rassemblent dans des structures associatives. Celles-ci, par leur proximité avec les besoins des citoyens, inventent des réponses pragmatiques et de grande valeur. La valeur immatérielle de leur présence est aujourd'hui niée au point qu'elles deviennent des services en fin de vie, à l'agonie, se voyant diminuer chaque jour davantage des moyens financiers leur permettant d'agir.

L'exemple des espaces *Pâtes au Beurre*, qui existent depuis 1999, est une proposition qui prend appui sur la solidarité, l'hospitalité, et lutte contre toute forme de violence. Ces lieux s'adressent à la famille, aux parents et à leurs enfants/adolescents afin de les accompagner dans les défis de la vie familiale. Les espaces *Pâtes au Beurre* sont des dispensaires de santé psychique où des psychologues, psychiatres, psychomotriciens accueillent collectivement des parents, dans une cuisine. L'accueil est gratuit, anonyme, sans rendez-vous, et chaque famille est bienvenue quel que soit l'âge de son enfant. Les parents choisissent de venir avec ou sans leur enfant/adolescent.

L'accueil collectif est un défi car il demande aux parents de s'écouter, de se respecter dans leurs différences, et aux professionnels accueillants de maintenir une atmosphère hospitalière. La reconnaissance mutuelle de la différence, l'écoute de l'étrangeté que représente cet autre que je ne connais pas, entre en dialogue dans cet espace médiatisé par les mots échangés. Lutter contre toute forme de violence c'est rappeler, comme le dit le slogan des *Pâtes au Beurre*, qu'il est indispensable de « parler pour ne pas taper ». La violence, la force, les coups sont toujours un échec de la parole.

Dans ces lieux, le temps long, l'attention partagée, le désir d'être là favorisent la rencontre, les récits qui peuvent se déployer. Par l'accueil inconditionnel, ces lieux rappellent l'importance de la prévention dans la lutte contre toute forme de violence. Ces lieux rappellent qu'être parent est complexe, que le bouleversement qui est à l'œuvre peut provoquer des vacillements parentaux et que ceux-ci doivent être accompagnés. Il s'agit avant tout de s'ajuster aux besoins de chaque parent, dans le respect de leur singularité.

Ces lieux, symboles du dispensaire de la santé mentale de la famille, ne travaillent pas seuls. Ils s'entourent de nombreux autres espaces qui poursuivent l'importance de répondre aux besoins des enfants, de leurs parents, et des liens qui les unissent. *Les Pâtes au Beurre* peuvent avoir leur propre cuisine ou bien être invitées à travailler dans des espaces existants. Pour exemple *Les Pâtes au Beurre* à Clermont-Ferrand qui voit sa cuisine au cœur de l'espace d'art contemporain pour les enfants : « mille formes », ou le musée Mac Val.

Et si demain nous soutenions la création de « tables de concertation Enfance-Jeunesse » rassemblant tous les acteurs d'un territoire en première ligne auprès des enfants à partir par exemple de la question « Quels enfants laisserons-nous à la planète ? »

Jean-Marie Bézard

L'initiative a pour but de sortir des spécialités de chacun et chacune pour partager une vision globale et la plus partagée possible du développement des capacités des enfants/jeunes sur les territoires et d'harmoniser les initiatives du présent comme celles en germes du futur.

Notre pays, en dépit de différentes réformes, fonctionne selon une logique hiérarchique centralisée, et en même temps dans notre constitution est inscrit le droit à l'expérimentation. Il est encore trop ponctuellement utilisé. Nous savons d'expérience que des dirigeants et dirigeantes de services publics, des élus, des associations sont interpellables et mobilisables pour des expérimentations.

Pourquoi ?

- Pour sortir de l'approche « hiérarchique » des problèmes et des affectations de ressources, afin de considérer l'enfance comme une problématique cruciale pour le présent et l'avenir, et progressivement partagée par tous les acteurs sur un territoire.
- Pour sortir des approches démobilisatrices et parfois méprisantes où sont privilégiées celles des décideurs et de quelques experts, sans réellement prendre en compte les remontées d'expériences des professionnels en première ligne, en face et avec les enfants, les parents, l'école, bref tous les éducateurs de premier niveau au sens du contact direct avec les enfants.
- Pour mixer les approches sensibles, relationnelles, organisationnelles, les apports scientifiques en vue de co-construire une approche à la fois holistique, historique et anticipatrice. Le but est de pouvoir décider des projets les plus pertinents sur la durée et de mieux s'engager à les financer durablement, en lien avec des évaluations partagées régulières.

Comment ?

Pour cela, nous proposons de :

- Soutenir les professionnels du premier contact en les relégitimant économiquement et socialement. Les marges de manœuvre sont limitées en ce moment, mais des initiatives fortes peuvent et doivent être prises sur les territoires, tout en garantissant le ressourcement de leur pratique professionnelle tout au long de leur carrière.
- Soutenir les différents décideurs (élus, cadres dirigeants d'administration publique, d'organismes sociaux et/ou d'association, etc.) en les associant, en amont, aux réflexions sur les territoires : réflexions

prospectives, diagnostics, vie des projets, évaluation pour nourrir les différents processus de décision, etc.

- Soutenir les différentes associations en instaurant un esprit de coopération plus que de compétition/concurrence à l'égard des ressources en imaginant des modalités innovantes de fonctionnement. Construire un rhizome avec d'autres associations, structures, initiatives, etc.
- Soutenir les changements de représentation sur les territoires en travaillant différemment avec les médias pour faire bouger les lignes à partir de réalisations et non d'injonctions.

Proposition d'une première expérimentation pour favoriser l'appropriation/enrichissement du plaidoyer « Quels enfants laisserons-nous à la planète » sur des territoires spécifiques avec tous les acteurs : habitants, élus, professionnels, services publics, entrepreneurs, associations culturelles ou sociales, médias, etc. En veillant à n'oublier personne, à l'égalité d'accès à l'information et à sa compréhension, à l'engagement progressif des acteurs dans cette appropriation et possiblement dans des concrétisations ad hoc selon les territoires.

Expérience : Forum action : « Parents-Enfants-Jeunes : Soutenir les capacités parentales », Pau 1997 - Une démarche partagée (1995-1999) qui a instauré une dynamique d'ensemble avec toutes les institutions et associations concernées par la jeunesse, ainsi que des habitants et des jeunes (CAF Béarn et Soule, 1999 - éditions Atlantica). Suivie de beaucoup d'autres sous des formes spécifiques aux territoires de réalisation.

Et si demain nous faisions la paix avec la mort

Guillaume Lopez

Notre société occidentale vieillissante sur le plan démographique donne la part belle à la peur de la mort, elle encourage la conservation des acquis et, de ce fait, elle se rigidifie, se fossilise et crée une paralysie.

Les symptômes de cette psychose produisent une incapacité à l'innovation, un rejet du changement et, ce faisant, tuent dans l'œuf l'adaptation requise pour faire face aux nombreux challenges nouveaux qui émergent dans un monde en permanente évolution.

Nous sommes désespérément à la recherche d'une éternité statique incompatible avec le monde dans lequel nous existons. Pourtant, de nombreuses sagesses nous mettent en garde sur la volonté viscérale que peut avoir l'homme de vouloir contrôler la mort.

« L'Éternel Dieu dit : Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal. Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger, et de vivre éternellement. » Genèse 3:22

« La rigidité et la dureté sont les compagnons de la mort. La douceur et la délicatesse sont les compagnons de la vie. » Lao Tseu

Notre société avance dans une peur du renouveau avec un rejet de sa propre évolution, de son propre renouvellement. À de nombreuses reprises pendant ces entretiens, nous avons évoqué les problématiques d'une société sclérosée, emprisonnée dans la peur, dont voici quelques exemples :

- Dénigrement des enfants : ils sont de moins en moins les bienvenus dans les lieux publics car ils sont vus comme des perturbateurs. Ex. : voitures sans enfants chez la SNCF.
- Structures d'accueil de la petite enfance enfermées dans des normes sécuritaires toujours plus contraignantes ne permettant aucune exploration pour les enfants (perte d'accès à la nature car elle est synonyme d'incertitude et de danger).
- Banalisation dans le langage des attaques contre les enfants qui sont perçus comme une nuisance.
- Diffusion de l'idée selon laquelle avoir des enfants est un acte contre la planète, car l'homme serait par nature un pollueur et un parasite de son environnement.

Notre société est dans un inconfort palpable quand il s'agit d'évoquer la fin.

La mort est vue comme une défaite, une perte sèche, une erreur dans le système. Il y a urgence à rétablir une vision de la fin afin de pouvoir se projeter dans un futur qui nous dépasse, sans quoi nous gesticulons sans agir, nous travaillons sans construire, nous faisons du bruit mais pas une mélodie.

En bref, sans la mort, c'est la vie elle-même qui se dévalue.

Un autre bénéfice de la mort est de permettre la correction des erreurs.

Enseigner qu'une fin n'est pas la fin est une nécessité primordiale.

Il faut enseigner que la réelle catastrophe est d'empêcher la mort, d'empêcher la correction des erreurs. Car sans cela notre société avance vers sa destruction globale.

Notre corps lui-même fonctionne selon un mécanisme d'apoptose, c'est-à-dire de mort programmée des cellules. Une cellule qui cherche l'immortalité au détriment du collectif est appelée « cellule cancéreuse ».

Il faut redonner une voix à la mort et lui accorder des temps d'écoute.

Cela pourrait passer par un enseignement de la biologie plus complet sur l'importance des recycleurs, sur notre dépendance au sol qui est littéralement le « cimetière de toute chose » sans quoi la vie n'est pas possible.

Cultiver la terre et comprendre que la fertilité vient de matières en décomposition serait un bon point de départ.

Mort : processus de correction des erreurs permettant la réjuvénation.

Et si demain nous organisions dans chaque école des enfants gardiens de la paix ?

Sophie Marinopoulos

Pacifier les relations sociales dans les établissements scolaires est indispensable. La violence arrive quand la conflictualité n'est ni reconnue, ni parlée ; quand les adultes, au lieu de l'affronter et de la mettre en mots pour soutenir les enfants dans leur difficulté à se border dans leur ambivalence, la fuient ou y répondent par la sanction, la répression.

La violence en réponse à la violence est une montée en puissance dangereuse qui ne peut que multiplier les actes déshumanisés.

Notre responsabilité est grande et il est urgent de réintroduire la parole dans les relations humaines. Le temps des mots est devenu si rare que les échanges informatifs ont remplacé le temps du narratif. On ne se raconte plus, on s'informe, entraînant des conséquences désastreuses sur les rapports humains. Le déficit de la parole narrative est un enjeu sanitaire majeur, c'est une voie/voix pour la paix.

L'initiative propose que dans chaque école, quelques enfants volontaires deviennent ceux qui vont veiller sur la vie dans ses murs, dans la cour comme dans les classes, et prévenir quand un enfant est malmené, harcelé, isolé, afin que sa situation soit immédiatement reconnue, parlée, prise en considération.

Des temps d'échanges seraient alors organisés avec les enseignants et l'ensemble des enfants pour aborder la situation de violence. Loin d'être une perte de temps, cela remettrait au cœur de la vie scolaire la question de la paix avec soi-même, avec les autres dans son environnement. Un seul enfant malmené dans un groupe scolaire empêche l'ensemble des classes d'aller bien. Le harcèlement par exemple n'est jamais le problème d'un harceleur et d'un harcelé. C'est un problème collectif, une question d'atmosphère qui devient irrespirable car polluée par une situation de violence, de domination à éradiquer immédiatement.

Et si demain nous créions des espaces de répit pour celles et ceux qui prennent soin, qui agissent en « bons ancêtres » (toutes celles et ceux qui permettent à la vie, sous toutes ses formes et y compris à travers nos enfants, de se perpétuer)

Flore Vasseur

Une forêt pousse sans que l'on s'en rende compte. Chaque jour des millions de personnes agissent pour que le vivre-ensemble et le vivre tout court restent possibles. Elles sont souvent seules sur la ligne de front, seules face à leurs choix, leurs charges de plus en plus lourdes à mesure que le politique se retire de la solidarité, de la santé, de la justice et de la jeunesse. Ces personnes ne se considèrent pas nécessairement comme appartenant à un élan plus collectif, silencieux mais puissant, cette forêt. Elles éduquent, soignent, cultivent, protègent. Mais qui le fait pour eux ? Comment les soutenir pour qu'elles tiennent ? Car être un bon ancêtre c'est aujourd'hui pouvoir tenir son poste.

Des lieux d'accueil de la parole, de l'expérience, des doutes, de la fatigue et parfois de la souffrance de toutes celles et ceux qui prennent soin de la jeunesse mais aussi des autres, des liens, du vivant, de la démocratie, du vivre-ensemble.

Dans un monde qui, collectivement, choisit la mort, il est difficile, parfois dangereux de choisir la vie. C'est choisir le soin et non la consumation, le temps long et non le court terme, la gratuité du geste et non la rentabilité de l'action, l'espérance et non l'impuissance. Cela peut être une démarche professionnelle ou non, mais aussi une pratique incarnée dans tous les gestes du quotidien. C'est une position éthique, presque spirituelle, une sorte d'exigence difficile à tenir dans le temps. Pourtant elles partagent, quel que soit leur champ d'action, les mêmes obstacles culturels, financiers, politiques. Ces espaces de répit permettent à toutes ces personnes, professionnelles du soin, de l'enfance, de la terre, des autres, de se retrouver au sens premier du terme, de comprendre qu'elles appartiennent à un groupe, à une énergie. Et trouver dans ce groupe un espace et des outils de libération de la parole, de repos et de ressourcement. Ainsi que des pairs et des liens pour faire corps, école et donc société ensemble.

Et si demain nous rendions visibles les bons ancêtres ?

Flore Vasseur

Une série de portraits vidéos des « bons ancêtres » sur tout le territoire pour revitaliser la notion même d'engagement et actualiser les valeurs qui les sous-tendent.

On connaît bien ceux et celles qui détruisent. Ils semblent avoir toute la place. Tous les moyens financiers, médiatiques, étatiques. La force de feu et l'algorithme. Et ce que nous avons de plus précieux : nos attentions et nos aspirations.

On connaît moins celles et ceux qui réparent, qui récupèrent. Celles et ceux qui enseignent, soignent, cultivent, accompagnent, inspirent. Celles et ceux qui permettent à la vie, à l'espoir, à l'envie de perdurer.

Ils sont partout. Ils sont en nous. Une force de joie. Illimitée et si mal considérée.

Partout sur le territoire, quelle que soit la structure, des personnes ont décidé de s'engager au-delà d'elles-mêmes pour que la vie soit possible. Elles accompagnent, aident à vivre ou à grandir, à se réparer, parfois à mourir. Elles protègent le vivant, nourrissent ce qui veut vivre en nous. Elles tiennent le pays, le vivre-ensemble, nos enfants. C'est l'armée des ombres. Leur profil socio-économique ne dit rien de cet engagement. Leur choix, leur rôle, leur impact ne sont pas valorisés socialement, économiquement, ni médiatiquement. La société les enferme dans des métiers, des classes sociales d'âge, des fonctions, alors que leurs actions transcendent tout cela. Elle les sépare, ce qui les fragilise terriblement.

Cette série de portraits écrits et vidéos propose de montrer qu'à l'heure de la force brute et de l'impunité, alors que la logique de séparation semble « gagner » jusqu'à nous détruire, jusqu'à en mourir, elles et ils tiennent leur monde. Car ils ont fait le choix de l'humanité.

À travers leurs mots, leur foi aussi, quelle qu'elle soit d'ailleurs, en un Dieu, en la vie, en l'autre, il s'agirait de mettre en lumière un rapport au monde et à soi. À son temps et à son rôle. Il s'agirait de montrer qu'ils sont partout, en tout lieu, dans nos cours d'immeuble ou de récréation, dans nos quartiers et nos quotidiens. Que leurs initiatives se répondent et se complètent.

Le but de cette série serait d'installer cette idée de bon ancêtre comme un rapport au monde qui transcende toutes ces séparations et actualise la question de l'engagement aujourd'hui, en montrant qu'être un bon ancêtre, c'est faire le choix tectonique de réparation. Et que cela est possible à tout âge, en tout lieu. Puisqu'il ne s'agit plus de sauver ni même de changer le monde, mais de le réparer maintenant.

Et si demain nous transformions la violence en conflit pour mieux préparer la paix

Patrick Viveret

Réseau international des Dialogues en humanité. Cette initiative a été lancée au début du XXIe siècle en écho aux « Dialogues pour la Terre» initiés par Mikhaïl Gorbatchev avec « la Croix verte » et au second sommet de la Terre se tenant à Johannesburg avec Nelson Mandela. L'idée était qu'outre la question de la Terre (et de son habitabilité) il fallait traiter la question humaine et sa difficulté bien exprimée par ce que nous avons appelé le double Pfh : le « Putain de Facteur Humain et le Précieux Facteur Humain ». Si l'on n'est pas lucide sur le premier, l'idéalisme se transforme en désillusion. Si l'on ne croit pas au second, c'est la voie ouverte au cynisme qui est l'autre nom du désespoir.

Les Dialogues en humanité ont initié, pour travailler dans cette direction, une forme de transfert technologique sud-nord en s'appuyant sur des expériences de palabres notamment d'origine africaine. Le constat était que lorsqu'on se réunit en cercle sous un arbre en privilégiant une grande qualité

d'écoute, les débats, même importants, s'expriment de manière apaisée et sont source d'enrichissements mutuels (au contraire de ce qui se passe dans une salle de congrès où des personnes en rangs écoutent des orateurs s'affrontant sur une tribune).

La méthode initiée à Lyon dans le grand parc de la Tête d'or a séduit nombre d'amis venus en particulier d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine. Elle s'est développée ensuite au Canada et dans d'autres pays européens (Allemagne, Italie). Alors qu'il y avait très peu de moyens logistiques, la méthode a essaimé avec la plupart du temps des rencontres sous des arbres dans des parcs. Un livre a été écrit récemment qui relate les vingt ans de l'expérience qui a travaillé notamment sur la transformation de la violence en conflit et des ennemis en adversaires. Nombre de débats et de recueils d'initiatives ont porté également sur les droits de l'enfant.

Ce ne sont en effet ni le conflit ni le désaccord qui sont dangereux, mais l'idée que l'autre constitue une menace pour ma vie, qu'elle soit biologique ou psychique. C'est le cas dans la logique de guerre où les ennemis veulent se détruire ou se vassaliser. Dans une perspective de conflit, il s'agit d'abord de comprendre ce qui est considéré comme vital pour autrui (ses lignes rouges), de les confronter aux miennes propres afin de construire d'abord un espace commun, puis une capacité de négociation (diplomatie) et entamer enfin un processus de paix où l'on comprend que l'Autre non seulement n'est plus une menace mais peut être une chance.

Pour des enfants qui commencent leur vie par l'expérience de la vulnérabilité et de la dépendance à autrui, cette approche est essentielle, car sinon ils vont vivre dans la peur de l'Autre (qu'il soit enfant ou adulte) et ils se protégeront par la violence ou en se dotant d'une carapace.

C'est donc tout l'enjeu dans ce moment critique de l'Anthropocène, de l'émergence d'une humanité plus humaine ou très humaine, et non transhumaine, encore moins post-humaine. Et cet enjeu immense est forcément intergénérationnel. Nos enfants et petits-enfants ne pourront réaliser cette mutation seuls. Ils auront besoin d'être accompagnés par des adultes de tous âges et par le souvenir de personnes décédées physiquement, mais qui auront été porteuses de cette qualité supérieure d'humanité.

Livres de Philippe Meirieu, Philippe Descola. Pierre Rosanvallon «Les Épreuves de la vie».
Livres que j'ai moi-même écrit en lien avec cette question :
«La Cause humaine», éditions Les Liens qui Libèrent, 2012
«La Colère et la Joie», éditions Utopia, 2021
«La Traversée», éditions Les Liens qui Libèrent, 2023

Et si demain – et dès aujourd'hui en réalité ! – nous préparions vraiment nos enfants à « faire la paix » ?

Philippe Meirieu

Une vraie paix, évidemment. Pas la « paix du bien-être individuel », quand l'individualisme aura complètement triomphé et que les êtres n'aspireront plus qu'à se réfugier dans le cocon de leur égoïsme et à rechercher béatement leur plaisir immédiat. Pas la « paix des cimetières », quand toutes les consciences auront été mises à mort par l'emprise des slogans ou tétanisées par la fascination du chef. Pas la « paix des certitudes » non plus, quand tout désaccord et toute altérité auront été éradiqués par la mise sous tutelle des esprits et l'exclusion du moindre déviant.

Mais la « paix des conflits », la seule paix accessible en réalité, et la seule paix véritable. La paix qui regarde et assume le plus sereinement possible les inévitables conflits engendrés par la diversité des humains, de leurs expériences et de leurs convictions. Des conflits qu'on refuse de transformer en guerre. Des conflits qu'on tente d'exprimer et de dépasser sans violence. Dans un effort – qui est aussi un véritable « travail » – pour entendre et comprendre autrui, pour chercher avec lui une voie possible où nul ne sera humilié ou abîmé.

Il ne s'agit là, rien de moins, que de faire et de refaire sans cesse le chemin qui, chez tout enfant entre deux et trois ans, le mène de la « compétence musculaire » – quand il explore le monde en jetant ou cassant les objets – à la « compétence linguistique » qui lui permet de tisser des liens symboliques et de solidarité avec les autres à travers le langage. Chemin qui exige de surseoir à la pulsion de son corps primaire pour entrer en interlocution avec les autres. Chemin qui requiert d'avoir découvert, grâce aux éducateurs et éducatrices, qu'il y a plus de satisfaction dans le débat véritable que dans la surenchère de l'exhibition des muscles ou dans les affrontements violents.

Des pédagogues, depuis longtemps maintenant, ont défriché ce chemin. Ainsi en est-il d'Anton Makarenko qui, dans la colonie Gorki, a mis en place la technique du « président d'un jour » : chaque enfant, à tour de rôle, préside la journée afin d'expérimenter les exigences d'une pratique réellement démocratique. Ainsi en est-il d'Élise et Célestin Freinet qui ont institué une « réunion » quotidienne très ritualisée pour que chacun et chacune puisse se faire entendre et écouter les autres. Ainsi en est-il de Fernand Oury qui, dans la « pédagogie institutionnelle », propose la tenue régulière d'un « conseil » : les enfants peuvent protester ou proposer,

mais pas n'importe quand… « Tu le diras au conseil » est un maître-mot qui permet d'attendre et de réfléchir avant un échange minutieusement préparé et organisé, avec des fonctions tournantes pour le secrétaire, le président, le gardien du temps, etc.

Car il serait illusoire d'imaginer que le débat pacifié émerge spontanément. Il exige un apprentissage qui doit s'effectuer dès le plus jeune âge. Il revient aux adultes d'organiser pour cela, en famille, à l'école comme dans les loisirs, des espaces-temps dégagés de la pression de l'immédiat comme de la sidération des écrans. Ils doivent mettre en place des rituels qui rendent possible l'engagement de soi mais aussi l'écoute de l'autre. Il leur faut, en leur sein, s'astreindre et inviter à la pratique systématique de la reformulation bienveillante : « si j'ai bien compris, tu as voulu dire que… ». Car c'est ainsi qu'ils pourront aider chaque enfant dans la recherche du mot juste et de la formulation la plus précise, la plus exacte, la plus rigoureuse possible. Ils doivent, enfin, accompagner les collectifs afin de permettre à chacun et chacune de ne pas rester figé sur ses opinions ou ses croyances et de dépasser les oppositions inévitables en inventant des solutions où nul ne sera condamné à perdre la face.

Voilà aujourd'hui la responsabilité des adultes, voilà ce qui fonde l'exercice de leur autorité. C'est, sans nul doute, très exigeant pour eux… mais la construction d'un avenir de paix est à ce prix.

Chapitre 2

Nous souhaitons laisser des enfants...

capables d’habiter leur corps et d’expérimenter avec la matière vivante

C'est-à-dire

Habiter son corps, c'est l'éprouver, en faire un lieu sûr, un territoire connu et respecté pour que l'enfant, fort de cette sécurité intérieure, puisse rencontrer le monde sans le craindre et le toucher sans le blesser. Habiter son corps ne va pas de soi. L'enfant ne naît pas avec une connaissance intime de son territoire ; il la construit dans la durée, à travers ses sensations, ses émotions, ses expérimentations et la manière dont les autres lui renvoient l'image de son corps.

C'est en étant touché avec respect qu'il apprend ce qu'est un toucher respectueux, en voyant ses limites reconnues qu'il apprend à les reconnaître chez les autres. Et c'est enfin en explorant librement son environnement, en façonnant l'argile, en marchant pieds nus, en grimpant dans les arbres tout en ressentant le risque, en écoutant le silence, le vent, qu'il développe à la fois une aisance corporelle mais aussi une conscience des seuils et une familiarité avec la matière qui le constitue. C'est en se risquant que l'on s'assure.

Habiter son corps, c'est donc un apprentissage concret : se connaître par ses gestes, ses postures, ses sensations internes. C'est sentir ce qui fait grandir et distinguer ce qui fragilise ou détruit. Cette construction est d'abord pratique, sensorielle, relationnelle. L'essentiel se passe dans l'expérience vécue.

Habiter son corps, c'est enfin reconnaître notre parenté avec la matière. C'est avoir conscience que notre corps est une forme vivante parmi d'autres formes. Des formes qui nous entourent, nous précèdent et nous survivront, et que toucher le monde c'est aussi apprendre à ne pas le blesser.

L'enfant qui façonne l'argile, qui tresse des fibres, qui assemble du bois, entre en dialogue avec les propriétés du monde : sa résistance, ses comportements, ses risques, ses trajectoires. Il apprend à distinguer, concrètement, ce qu'est la matière vivante : celle qui, contrairement à la matière pollution, est en capacité de naviguer à travers les échelles de la matière et les rythmes du vivant, sans jamais laisser derrière elle ce qui pourrait empoisonner les cycles qui viennent. Il comprend que la matière vivante ne s'arrête jamais puisqu'elle voyage sans cesse dans le continuum de la vie.

La revalorisation des métiers de la main, des savoir-faire, est l'une de nos meilleures protections face à la pollution. Parce qu'ils travaillent la matière vivante, ils permettent de la rendre désirable, sublimée par le geste humain, et de la distinguer des alternatives ultra-transformées qui envahissent nos quotidiens et nos corps. Ils garantissent que la matière vivante continuera à faire partie de nos vies et qu'à travers elle, nos enfants apprendront à prendre soin de leur santé et de celles des écosystèmes.

À l'ère du tout-plastique, de la chimie de synthèse et du tout-jetable, garantir à nos enfants qu'ils pourront toujours travailler la matière vivante, c'est leur permettre d'apprendre à reconnaître ce qui est bon pour leur corps et pour la terre. C'est leur offrir la promesse de gestes qui soignent, de matériaux qui nourrissent et d'une intelligence du monde qui ne laisse pas de traces toxiques.

Pourquoi c'est important

L'intégrité du soi dépend de l'intégrité du corps. L'intelligence corporelle nous définit dans notre existence humaine. Elle nous construit et nous relie au monde.

Cultiver la conscience de ses sensations rend plus sensible à soi, aux autres et aux mondes physiques donnés par la nature et co-construits par les humains.

Faire de ses mains, entrer dans la pratique, développer les savoir-faire, c'est se sécuriser dans ses capacités, c'est gagner en débrouillardise, c'est construire de manière saine pour au moins sept générations. Un enfant qui façonne, qui répare, qui tisse, se sait davantage capable d'agir sur le monde. Il porte en lui une confiance que l'impuissance et l'anxiété des polycrises à venir ne pourront pas ronger.

À l'ère où le racisme, le sexisme et l'objectification des corps croissent, où l'autre est souvent perçu comme une menace ou une proie, la conscience corporelle est un rempart. Un enfant qui ne connaît pas son corps est un enfant vulnérable. Il saura moins reconnaître les prémices d'une menace, il lui sera plus difficile de trouver les mots, de nommer ses émotions, de lire les seuils pour dire « non » si besoin. L'éducation corporelle réapprend aussi à reconnaître son corps comme un sujet et non comme un objet. C'est pour nous une éducation à la paix.

À l'ère de l'intelligence artificielle et de la dématérialisation, réaffirmer la centralité du geste manuel, des métiers de la main et de la création artistique, c'est rappeler que l'humain ne se réduit pas à l'intelligence intellectuelle, à des flux de savoirs, de concepts ou de données. C'est aussi rappeler que passer par le faire, par l'expérience, ouvre aux chemins de la connaissance.

Alors que les plastiques et la chimie de synthèse ont envahi la nature et l'intérieur de nos corps, cultiver une attention à ce que nous mettons dans nos corps, à ce que nous mettons

au monde (molécules qui entrent ou pas dans le continuum de la vie sur Terre) est une nécessité sanitaire autant qu'écologique. Un enfant qui apprend à lire la matière sait que ce qu'il jette ne disparaît pas : il migre, il s'accumule et pollue par dispersion incontrôlable. Il sait que la terre n'est pas un décor mais un « corps » à l'image du sien, avec ses fragilités, ses rythmes, ses limites, ses équilibres précaires.

Sans cette éducation, surgissement des talents et des possibles, c'est l'impuissance qui gagne. L'éducation corporelle et matérielle semble être un excellent antidote à cette impuissance : elle redonne prise, elle redonne sens, elle redonne espoir.

Notre corps est notre première demeure. L'enfant qui apprend à en connaître les contours, les ouvertures et les fermetures, apprend aussi à respecter celles des autres et celles du vivant tout entier. Pour nous, c'est aussi là que commence la paix.

Ce que ça changerait

Les enfants que nous laisserons à cette planète sauront préserver les essentiels afin de poursuivre notre histoire commune. Pourquoi ? Car ils sauront habiter leur corps et créer avec la matière vivante.

Cela ne va pas de soi puisqu'ils héritent d'un monde dont nous avons perdu la mémoire, oublié que rien de ce qui vit ne vit seul, où la première matière qu'ils touchent est souvent du plastique, où la première exposition à la chimie de synthèse précède leur premier mot, où leur corps est un territoire qu'on leur apprend rarement à connaître.

Pourtant ils portent en eux, à l'état originel, une incroyable porosité au monde : une capacité à être pleinement traversés par la beauté, par l'émerveillement, par la tristesse. Très petits, ils savent que le corps sait en premier, que le toucher est un langage, que la matière répond à qui la questionne. Puis cette porosité pure s'amoindrit, écrasée et envahie par les conditionnements et notre culture.

C'est pour cette raison que leur porosité originelle doit être protégée, cultivée, accompagnée par des adultes qui ont eux-mêmes appris à habiter leur corps, à toucher sans menacer, à lire la matière, à faire preuve de créativité, à valoriser les métiers de la main, les savoir-faire, l'innovation, la transformation, la confiance, etc.

Nous avons à leur apprendre que la vie est un continuum, que tout naît, croît, meurt puis renaît autrement et que c'est pour cela que la matière qui les constitue a voyagé à travers des milliards d'années et d'innombrables formes de vie, et qu'elle continuera après eux.

Nous avons à leur apprendre que leur vulnérabilité n'est pas une faiblesse mais la condition même de leur capacité à être affectés par le monde et donc à y répondre. Que la vulnérabilité est le prix de la vie et que la conscience en est la première protection.

Pour cela, il convient d'augmenter leur ancrage et la sécurité dans leur corps. Pour cela, il convient d'amplifier leur discernement face à la matière, aux ressources, aux circuits de fabrication et aux pollutions. Alors, ayant appris à habiter leur corps avec des adultes qui les ont accompagnés, ils sauront habiter le monde sans le dominer. Ils sauront faire les alliances nécessaires pour y trouver leur place sans en déplacer d'autres, pour être présents sans être prédateurs.

Ayant appris à distinguer la matière vivante qui nourrit les cycles de ce qui les interrompt, ils sauront innover sans polluer ni créer de nouveaux déséquilibres avec les autres vivants. Ayant appris à reconnaître leur vulnérabilité, ils sauront reconnaître celle de tous les vivants et s'adapter, créer, inventer, avec cette conscience que ce qui les menace, menace aussi les autres, et que ce qui les protège, protège aussi le monde.

Les contributions

individuelles

Faire corps, faire attention : et si demain nous éduquions par le sensible avant les concepts

Benjamin Allegrini

Posons d'abord le constat. Il est simple à énoncer, même s'il est dur à entendre : nous sommes entrés dans la sixième extinction massive du vivant depuis le début de l'ère phanérozoïque. C'est un fait documenté, mesuré à travers des taux d'extinction très supérieurs à ceux connus lors des cinq précédentes grandes crises biologiques. Certains chercheurs parlent même d'anéantissement biologique[1]. Le mot est fort, mais il colle à la réalité : ce qui s'effondre, ce n'est pas seulement le nombre d'espèces, c'est le volume même des populations vivantes, partout dans le monde, bien avant qu'on ne les déclare officiellement éteintes.

Cela mérite une lecture politique, pas seulement scientifique. Si c'est l'expansion d'une seule espèce, la nôtre, qui est à l'origine de cette extinction, alors il faut bien admettre qu'on a construit avec le reste du vivant un rapport de domination qui ressemble à une guerre. Une guerre silencieuse, où l'autre camp n'a jamais eu voix au chapitre. Sortir de cette guerre suppose d'envisager une paix, c'est-à-dire un rapport où les autres vivants deviennent des partenaires, avec une part d'autonomie et d'imprévisibilité qu'on accepte de leur reconnaître.

1. G. Ceballos, P. R. Ehrlich & R. Dirzo (2017). Biological annihilation via the ongoing sixth mass extinction signaled by vertebrate population losses and declines. Proceedings of the National Academy of Sciences, 114(30)

Sauf qu'une paix, elle ne se signe pas seulement sur le papier, dans les textes et les COP. Elle se noue d'abord dans les corps. Et c'est là que le problème est le plus profond, et le moins souvent nommé : nous vivons une véritable extinction de l'expérience, une disparition progressive, dans nos sociétés urbanisées, des occasions de contact direct avec le vivant ordinaire.

Dans un essai publié cette année, Paul Klotz vient de poser un mot sur cet arrachement : un « dessèchement progressif de la réalité[2] ». Il reprend, pour la déplacer vers notre présent sédentaire et bétonné, la notion de brutalisation forgée par l'historien George L. Mosse à propos du front de 14-18, une expérience qui avait durablement altéré les représentations collectives d'une génération. Un chiffre dit la vitesse de cette dépossession : le rayon d'autonomie d'un enfant de huit ans, la distance qu'il pouvait parcourir seul, est passé de dix kilomètres en 1926 à un kilomètre six cents en 1950, puis à trois cents mètres en 2007. En deux générations, le dehors d'un enfant s'est réduit au format d'un jardin.

Quelques études scientifiques récentes, sans que cette liste soit exhaustive, permettent d'y ajouter d'autres chiffres.

La première a été menée auprès de plus de 22 000 jeunes adultes dans vingt-trois pays[3]. Le résultat est assez frappant : plus un pays est développé économiquement, plus le lien psychologique de ses habitants au vivant est faible. Et cela, même quand les personnes continuent à fréquenter les espaces verts à peu près autant qu'avant. Autrement dit, le confort matériel n'entretient pas le lien au vivant, il aurait même plutôt tendance à l'éroder.

2. Paul Klotz, Contre la brutalisation de nos existences. Pour une politique du sensible, Flammarion, 2026.
3. M. Soga & K. J. Gaston (2025). Cross-country variation in people's connection to nature. One Earth, 8, 101194

Une seconde étude, cette fois à partir d'une grande enquête britannique, va plus loin et donne une piste concrète[4]. Elle montre que ce n'est pas le nombre de sorties dans la nature ni le temps qu'on y passe qui compte le plus, mais le fait de la remarquer. On peut très bien multiplier les balades sans jamais construire d'attachement si l'on n'y prête pas vraiment attention. À l'inverse, un moment bref, mais pleinement attentif, laisse une trace plus durable. Car l'attention n'est pas seulement une manière de mieux apprendre : c'est une manière différente d'habiter le monde. Le déficit de biodiversité et le déficit d'expérience se nourrissent l'un l'autre ; l'attention est peut-être le lieu où ces deux trajectoires peuvent de nouveau se rejoindre.

L'école, et plus largement tous les espaces éducatifs de la petite enfance, n'y sont pas pour tout, mais ils ont un levier à portée de main. On apprend souvent aux enfants à nommer le monde avant de les laisser le toucher : on dit « chêne » avant d'avoir senti l'écorce, « grillon » avant d'avoir guetté le silence qui précède le chant. Il suffirait parfois d'inverser l'ordre des choses, sans rien retrancher au bout du chemin. Remettre le corps en premier, comme premier outil de connaissance. Laisser l'expérience faire naître l'attention, puis l'attention appeler les savoirs naturalistes. Le concept ne vient pas corriger ce qui a été vécu ; il lui donne de nouvelles prises. Un enfant qui a marché pieds nus dans une prairie humide, qui a senti la différence entre une argile et un sable, qui a tenu un insecte vivant dans sa main avant d'en lire le nom, cet enfant-là est prêt à apprendre ce nom, et il ne l'oubliera pas. C'est ce pari, celui de commencer par

4. M. Richardson, I. Hamlin, C. W. Butler, R. Thomas & A. Hunt (2022). Actively noticing nature (not just time in nature) helps promote nature connectedness. Ecopsychology, 14(1), 8-16

l'attention pour mieux accueillir le savoir, que le texte qui suit essaie de mettre en pratique.

Depuis plusieurs années, des enseignants, des chercheurs et des associations expérimentent déjà d'autres manières d'apprendre. Ils viennent de traditions différentes mais convergent vers une même intuition : c'est par l'expérience attentive que commence la connaissance. Du côté des sciences de la nature, Vigie-Nature École[5], développé par le Muséum national d'Histoire naturelle, propose aux classes de suivre la biodiversité ordinaire de leur territoire (oiseaux, insectes pollinisateurs, plantes sauvages des rues…) à travers des protocoles d'observation simples. Le mouvement de la classe dehors, porté notamment par l'association Classe Dehors[6], accompagne les enseignants qui pratiquent l'enseignement en extérieur de manière régulière et documentée, dans la continuité des courants scandinaves d'éducation en plein air. Du côté des neurosciences cognitives, le programme ATOLE[7] a montré qu'il est possible d'enseigner explicitement aux enfants ce qu'est l'attention, ses mécanismes, ses forces de dispersion, et de les entraîner à la stabiliser, en classe comme au-dehors. Ce programme ne porte pas spécifiquement sur le vivant, mais il établit un point essentiel pour notre propos : l'attention n'est pas un don qu'on a ou qu'on n'a pas, c'est une compétence qui s'enseigne. Ces démarches, chacune à leur manière, remettent le corps et l'esprit au travail, là où l'apprentissage reprend une texture réelle. Les recommandations qui suivent ne cherchent donc pas à innover à tout prix mais à faire converger ces acquis vers un objet précis : l'attention au vivant, en y ajoutant le temps long, le silence choisi, et une dimension collective encore peu explorée dans ces dispositifs.

5. Bienvenue sur Vigienature École | Vigienature École
6. classe-dehors.org : Bienvenue
7. Présentation | Atole

Ce que l'enfance a de rare, c'est une porosité au monde que nous perdons sans nous en apercevoir. Avant que les catégories ne s'installent, l'enfant est encore traversable : par le froid d'un ruisseau, par le chant d'un oiseau qu'il ne sait pas encore nommer… Cette porosité n'est pas une fragilité. Il s'agit de la condition première de l'appartenance. On n'appartient qu'à ce par quoi on a été traversé. C'est parce qu'on habite son corps qu'on devient capable d'une attention durable au monde. Une attention qui se construit aussi à plusieurs, comme une vigilance partagée.

Trois recommandations concrètes, à ajuster bien sûr à chaque contexte et à chaque groupe.

- Instaurer des temps sans projet. Sur chaque sortie nature, réserver une plage sans objectif pédagogique déclaré, sans fiche d'identification à remplir ni collecte à rapporter en classe. Dix minutes suffisent pour commencer, assises ou allongées, dans un rayon restreint que l'enfant ne quitte pas. L'adulte peut simplement annoncer la règle du jeu : il ne se passera rien d'autre que d'être là. Certains groupes choisiront le silence complet, d'autres un chuchotement autorisé ; certains fermeront les yeux pour écouter, d'autres les garderont ouverts sur un point fixe. L'essentiel est de résister à la tentation de meubler ce temps par une consigne, même douce, une question, même bienveillante. C'est le vide de programme qui laisse la place à ce que l'enfant remarque de lui-même.
- Pratiquer l'observation longue au même endroit. Choisir un lieu modeste, un talus, un arbre, une mare, un carré d'herbe négligé, et y revenir à intervalles réguliers, une fois par saison au minimum et avec le même groupe si possible. Il ne s'agit pas de produire un inventaire naturaliste mais de construire

une mémoire du lieu : ce qui a changé, ce qui persiste, ce qui a disparu depuis la dernière visite. Un carnet simple (dessins ou quelques mots) peut accompagner la démarche sans la contraindre, à condition qu'il vienne après le temps d'observation et non pendant. Avec le temps, le lieu cesse d'être un décor interchangeable pour devenir un repère affectif, presque un membre du groupe, dont on prend des nouvelles. On ne s'attache pas à un lieu en le traversant une fois. On s'y attache parce qu'on y revient.

- Former les encadrants à retarder la réponse. Quand un enfant montre un insecte, un chant, une trace, la première réaction spontanée est de nommer : « c'est une coccinelle », « c'est un merle ». Cette information arrive souvent trop tôt, avant que l'attention n'ait eu le temps de se poser vraiment sur la chose elle-même. Une piste simple consiste à répondre d'abord par une question qui prolonge l'observation plutôt que de la clore : combien de pattes, quelle couleur, qu'est-ce qu'il fait, à quoi ça te fait penser. Le nom peut venir ensuite, en fin de sortie ou même le lendemain, sans rien perdre de sa valeur, au contraire : il vient alors se poser sur une expérience déjà vécue et s'en trouve mieux retenu. Cela suppose surtout un travail sur les encadrants eux-mêmes, souvent formés à transmettre vite un savoir juste, et qu'il faut accompagner pour accepter de tenir le silence un peu plus longtemps qu'à l'habitude.

C'est précisément à ce stade, une fois l'attention posée, que l'accompagnement naturaliste retrouve toute sa place, et même toute sa nécessité. Un animateur formé, un enseignant qui connaît un minimum la faune et la flore locales, peut alors répondre aux questions qui émergent, éclairer

une observation, relier ce qui a été perçu à un savoir plus large sur les cycles, les interactions, les noms. Ce n'est pas un luxe réservé aux structures les mieux dotées : c'est le second temps du même geste pédagogique, celui qui vient consolider ce que l'attention a ouvert. Un enfant qui a longuement observé une mare sans qu'on lui dise ce qu'il regardait sera d'autant plus réceptif quand un adulte compétent viendra nommer les larves, expliquer le cycle de la libellule, situer cette mare dans l'histoire du territoire. L'enjeu n'est donc pas de se passer de la science naturaliste, mais de ne plus la faire arriver en premier.

Des enfants qui réhabitent leur territoire parmi les autres vivants, voilà peut-être à quoi ressemblerait la paix dont on parlait au début. Quels enfants laisserons-nous à cette planète, et quelle planète leur laisserons-nous : ce sont deux questions qui se répondent l'une l'autre, et l'attention en est sans doute le fil commun. Pourquoi ne pas se les poser ensemble simplement en marchant, en écoutant, en regardant ce qui bouge dans l'herbe ou derrière les feuilles.

Et si demain nos enfants étaient tous capables de choisir des matériaux qui nourrissent la vie ?

Hélène Aguilar

Posons ici le sujet de la matière vivante avec son lourd constat : nos enfants naissent prépollués.

Avant même d'avoir respiré leur premier souffle, ils portent en eux des molécules que le vivant ne reconnaît pas. Des microplastiques ont été retrouvés dans le placenta humain (Ragusa et al., Environment International, 2021 ; Garcia et al., Toxicological Sciences, 2024), dans le sang du cordon ombilical, dans le méconium (Zhu et al., Toxics, 2024) et dans le lait maternel (Ragusa et al., Polymers, 2022). Mais le phénomène est plus vaste que le seul plastique : PFAS, phtalates, bisphénols, retardateurs de flamme, résines synthétiques appartiennent eux aussi à la grande famille des molécules qui n'entrent pas dans le continuum de la vie sur Terre.

Le continuum de la vie, c'est le voyage perpétuel des atomes fondamentaux à travers les roches, les sols, les plantes, les animaux, les océans et l'atmosphère. Ce sont les mêmes atomes qui composent notre corps, ceux des arbres, des coquillages, des oiseaux. Ils voyagent sans cesse entre nous tous. Un atome de carbone qui fut un coquillage peut devenir une feuille, puis un os. Rien ne se perd, tout voyage à des rythmes différents.

Notre responsabilité est de cesser d'interrompre ce continuum par des assemblages que la nature ne sait pas défaire.

C'est en 1907, avec la Bakélite, que nous avons oublié une exigence essentielle : faire en sorte que les molécules que nous assemblons puissent « mourir », c'est-à-dire poursuivre leur voyage dans le continuum en revenant à l'état d'atome élémentaire.

Depuis, l'humanité a fabriqué des milliards de tonnes de molécules arrachées au continuum, forcées dans des assemblages que les micro-organismes ne peuvent pas décomposer. Leur point commun : la polymérisation rémanente. Poussées hors du continuum, leur ligne de vie est d'errer, de s'accumuler ou de se fragmenter pour se disperser dans les sols, les eaux et nos corps. C'est l'équivalent d'une mise en esclavage d'atomes et de molécules. Cette matière non vivante modifie la structure des sols, perturbe les communautés microbiennes, contamine les nappes phréatiques jusqu'à nos organismes. Dès lors, elle cesse de nourrir la vie puisqu'elle n'est un nutriment pour personne.

À l'inverse, la chimie douce du vivant fonctionne à température ambiante, à pression ambiante, avec l'eau comme solvant. Elle ne produit aucun déchet puisque chaque assemblage peut être décomposé par les enzymes et micro-organismes naturellement présents.

Des revues systématiques confirment que les microplastiques altèrent la structure et les fonctions des communautés microbiennes du sol (Khan et al., 2024), contraignent l'activité des enzymes clés (Science of The Total Environment, 2026) et réduisent la stabilité des agrégats du sol de 20 % en moyenne. La contamination des eaux souterraines est désormais documentée à l'échelle globale (Science of The Total Environment, 2025). Dans nos corps, nos cellules ne peuvent pas métaboliser ces molécules : les microplastiques se recouvrent de protéines humaines (Brouwer et al., 2024) pour franchir les barrières biologiques sans déclencher d'alarme, tandis que les PFAS ne sont même pas reconnus comme étrangers (Pye et al., ACS Omega, 2023).

Les enfants, dont les systèmes immunitaires et nerveux se construisent, subissent cette imprégnation avec une intensité décuplée. Le premier matériau qui touche leur peau est du plastique. Pendant les mille premiers jours, l'enfant est excessivement exposé. Contrairement à ce que l'on imagine, ces particules ne viennent pas de la dégradation lointaine des déchets : elles naissent sous nos yeux, dans l'usure ordinaire des objets. Un pas sur un sol stratifié, une assise sur un canapé en mousse, un jouet porté à la bouche : chaque instant est une source d'émission continue.

Les méthodes de mesure traditionnelles ne détectent pas du tout l'ensemble des fragments de matières non vivantes dans l'air. Avec la spectrométrie Raman, les chercheurs du CNRS de Toulouse ont découvert qu'un enfant inhale environ 47 000 particules de microplastiques par jour (Yakovenko et al., PLOS ONE, 2025), un chiffre cent fois pire que les pires estimations antérieures.

Il y a urgence. Pourtant, très peu d'adultes savent lire la matière et distinguer ce qui entre dans le continuum de ce qui l'interrompt. Un canapé en mousse polyuréthane imite la laine, un plan de travail en résine prend l'aspect de la pierre. Nos yeux sont trompés.

Or ces distinctions sont une clé pour la paix, les prérequis pour que nos enfants fassent les choix fertiles pour les sept prochaines générations. C'est pourquoi nous proposons d'enseigner à tous les enfants à reconnaître un matériau qui nourrit la vie de celui qui pollue. Seules les cultures autochtones n'ont jamais perdu cette capacité. Tout ce qu'elles créent peut se composter ou se minéraliser pour nourrir le continuum. Elles n'ont jamais eu besoin de normes pour savoir que la matière doit pouvoir mourir. Avec notre

vocabulaire actuel, nous dirions que tout ce qu'ils créent est compostable et biodégradable.

Mais ces mots ont perdu leur sens. Les définitions n'ont pas été encadrées et glissent vers des millefeuilles règlementaires qui ne garantissent en rien la réalité biologique. Les mots « compostable » et « biodégradable » sont devenus des « mots voyous », pour reprendre l'expression d'Edgar Morin.

Le compost, l'un des plus ancestraux processus de renaissance, n'a rien à voir avec la fragmentation invisible ni avec la dispersion de molécules qui persistent (PFAS, phtalates, bisphénols). Idem pour la mention «biodégradable» que la loi AGEC a même interdite d'utilisation car les fabricants induisaient les consommateurs en erreur.

Il est aujourd'hui vital de pouvoir collectivement distinguer ces deux mondes grâce à de nouveaux mots. Pour ce faire, en coopération avec un collectif pluridisciplinaire d'experts, je développe les appellations de *matériaux bio et géo intégrés®* (au continuum de la vie). Un référentiel de certification est en cours pour garantir que ces matériaux, qu'ils soient issus du vivant (bio sourcés) ou de la croûte terrestre (géo sourcés), sont capables de naviguer à travers les échelles de la matière (atome ➔ molécule ➔ matériau ➔ molécule ➔ atome, etc.) sur des temporalités compatibles avec les cycles naturels, sans jamais laisser de résidu rémanent ou toxique (*bio et géo intégrés®*).

Être au clair sur ce vocabulaire est la condition pour que nos enfants apprennent à distinguer ce qui nourrit la vie de ce qui l'empoisonne. Ce référentiel a vocation à devenir une boussole pour le bien commun et les générations futures.

Pour enseigner et diffuser ces connaissances, les adultes sont appelés à basculer vers ce nouveau paradigme de la matière :

où le vrai progrès n'est pas de mieux gérer ce qui s'accumule mais de créer ce qui circule librement entre les règnes et où chaque fin est garantie d'être un nouveau commencement.

Les habitudes de consommation et de choix de matériaux se forgent souvent dès les premiers mois de la parentalité.

Proposition #1: Compléter le kit de naissance de la Ville de Paris avec un guide d'information sur le comportement des matériaux à destination des jeunes parents, transmis par email à la sortie de la maternité (https://www.paris.fr/pages/derriere-le-kit-de-naissance-le-respect-de-la-sante-et-de-l-environnement-a-la-portee-de-chaque-parent-parisien-30424). À ce moment-là, les parents sont en hyper réceptivité et bien disposés à changer leurs habitudes.

Ce guide contiendrait :

- Une synthèse des données scientifiques sur les liens entre phtalates, BPA, microplastiques et troubles du neurodéveloppement (hyperactivité, TDAH) avec références aux études clés.
- Une cartographie des sources de pollution invisibles : literie, matelas, moquette, peinture, meubles, jouets, biberons, tétines.
- Une infographie illustrant les voies d'exposition du nourrisson dans son environnement.
- Des fiches matériaux (sains/délétères) avec exemples concrets (matelas en laine, crin de cheval...). Attention : même le latex naturel se fragmente en microparticules.
- Des témoignages de parents ayant changé leurs habitudes.

Proposition #2 : Création d'un pack pédagogique clé en main pour les enseignants*.

- Un grand poster illustré du continuum de la vie sur Terre.
- Des fiches pédagogiques illustrées sur le comportement des matériaux dans l'environnement et en cours d'usage.
- Les panneaux du plaidoyer « Bâtir Vivant » (exposition de l'Institut pour un Design Soutenable), validés scientifiquement par Nathalie Gontard (INRAE).
- Un classeur-échantillon de la matière vivante (matériauthèque idéale) pour toucher, sentir et comparer concrètement la diversité des matériaux vivants déjà disponibles, mais aussi ceux en cours de commercialisation. Cette perspective transforme le sentiment de pénurie en promesse.
- Un guide d'accompagnement pour l'enseignant et une version numérique interactive.

*l'association TERAGIR qui pilote le label Eco-Ecole pourrait être contactée pour être partenaire : https://www.teragir.org

Proposition #3 : Reconcevoir l'éducation au tri ; faire du compost un outil pour être de bons ancêtres.

Une enquête menée dans les écoles d'Amiens et du Mans a montré que les dispositifs actuels de sensibilisation au tri échouent à créer une compréhension durable chez les enfants (https://theconversation.com/sensibiliser-les-enfants-au-tri-des-dechets-enquete-dans-les-coulisses-dune-politique-educative-a-revoir-271902). Les enfants adoptent des gestes mécaniques de tri qu'ils exécutent sous le regard de l'adulte, ce qui ressemble davantage à un « rituel d'ordre » qu'à un véritable apprentissage. Les chercheurs ont observé que les gestes sont répétés parce qu'il « faut les faire », non parce qu'ils ont du sens. Le doute est permanent : « Mais après, ça va où ? », ou encore : « Et si le camion mélangeait tout ? »

Le problème est que nous présupposons l'intelligibilité du geste de tri, alors que les étapes ultérieures du processus demeurent totalement opaques pour le citoyen. Cette boîte noire repose sur un appel à la confiance, mais l'expérience commune laisse persister un doute légitime : ces matières, parce qu'elles sont hors du continuum de la vie sur Terre, ne peuvent disparaître par enchantement, elles s'accumuleront inévitablement quelque part, que nous en ayons ou non la perception visuelle.

De plus, aujourd'hui la science est formelle : le recyclage mécanique du plastique ne peut pas résoudre la crise de la pollution plastique. Une revue publiée dans Current Pollution Reports (2025) https://link.springer.com/article/10.1007/s40726-025-00392-4 identifie plusieurs limitations : contamination, sous-recyclage et inefficacité économique. L'utilisation de plastiques recyclés dans les textiles, autrefois considérée comme une solution durable, soulève désormais des inquiétudes en raison de la libération de microplastiques délétères pour la santé, ce qui remet en question sa circularité.

La circularité du plastique et des molécules chimiques de synthèse rémanentes est donc un mythe, des solutions en bout de chaîne, alors que nous aurions besoin d'une économie réellement circulaire, c'est-à-dire entièrement *bio et géo-intégrée*.

Pour que les enfants ne restent pas dans le doute, les adultes « bons ancêtres » sont appelés à leur montrer l'alternative en actes. Le dispositif « Fabriquer du compost plutôt que de la pollution » propose de faire du compost l'outil pédagogique qui rend visible le cycle de la vie. Le compost est le parfait outil pour faire comprendre le continuum de la

vie aux enfants, puisqu'il est la preuve irréfutable que la matière vivante existe et qu'ils la côtoient quotidiennement. C'est une expérience sensorielle qui permet de prendre conscience de l'action nourricière du compost : ce ne sont pas des déchets, ce sont des nutriments en devenir.

Le dispositif s'adresse en priorité aux écoles (de la maternelle au collège), aux centres de loisirs et aux associations. Il propose un apprentissage en trois dimensions :

- Distinguer ce qui est une matière vivante court terme (qui peut être mangée par des lombrics et des micro-organismes dans un compost ou dans l'environnement) de ce qui est une matière vivante géologique (céramique non émaillée, verre, cristal, etc.), et de ce qui est une pollution (plastiques, additifs, PFAS). Enseigner que le plastique n'est pas indispensable pour l'immense majorité des usages quotidiens (emballages, jouets, vêtements, revêtements de sol, mobilier) – cf. proposition #2 avec la matériauthèque idéale.
- Comprendre les comportements des matériaux vivants et savoir que le rôle des humains est de garantir, tout au long de la vie des matières, qu'elles puissent retourner dans le continuum à la toute fin (même si c'est dans plusieurs générations) = cf matériaux bio et géo-intégrés®.
- Appliquer cet apprentissage non pas seulement aux restes alimentaires mais à un corpus de matériaux présélectionnés (cuir de mycélium, bambou, lin, coton, chanvre, papier, verre, céramique, etc.).

L'association Les Alchimistes pourrait être contactée comme partenaire :
https://alchimistes.co/collecte-biodechets-a-montpellier/

Et si demain nous mettions les expériences sensibles au cœur de l'éducation des enfants ?

Sophie Marinopoulos

Il est nécessaire de rappeler qui est le bébé humain. Que sa condition physiologique le voit privé de toutes dispositions lui permettant de survivre seul. Un bébé humain se construit en éprouvant la relation par ses canaux sensoriels, en intériorisant, transformant ces expériences pour en faire un bagage culturel, langagier, symbolique. Le petit homo sapiens appartient à notre espèce humaine qui ne peut survivre que parce qu'il incorpore cet héritage fait de vulnérabilité et de rencontres.

Ainsi la transmission suppose de l'altérité, de la présence, de l'attention, du corps, des expériences, du temps long, de l'inattendu, de la tension dans des liens d'attachement qui viennent muscler le sentiment d'exister. À l'aube de la vie, la transmission met les corps en émoi, les voit interagir et permettre aux tout petits de comprendre le monde, de l'interpréter, de lui donner du sens. Apprendre passe par ces rencontres humanisantes, par des liens qui résonnent grâce à ces échanges sensoriels.

L'éducation a tendance à apprendre aux enfants à raisonner, et ce dès le plus jeune âge, les privant d'expériences sensibles, celles qui résonnent en leur corps sensoriel. La résonance conduit à la connaissance, à l'enrichissement interne qui permet d'éprouver les concepts avant de les comprendre.

Réenchanter l'éducation c'est accepter que l'enfant expérimente pour apprendre, qu'il soit acteur de ses gestes, qu'il réalise des initiatives qui vont le conduire un jour à penser. C'est parce que l'enfant touche, joue, découvre les matières, observe longuement, manipule, grimpe, tombe, se relève, qu'il acquière des connaissances qui nourrissent son existence. C'est à partir de l'ensemble de ces expériences et de nombreux dialogues relationnels qu'il va pouvoir un jour aller vers l'apprentissage et les concepts. Toutes ces expériences de vie lui permettent de faire des rencontres (humaines et non humaines), d'être traversé, touché par elles. Il va ainsi apprendre à se connaître, se sentir exister dans son environnement reconnaissant les différences et ressentir qu'elles s'enrichissent.

Pour exemple, pour faire des mathématiques et de la géométrie il faut avoir beaucoup jouer dehors, tester son corps dans l'espace, l'éprouver dans l'effort, le voir échouer pour mieux maîtriser sa motricité. La pensée est corporelle, le corps est pensée.

Pour disserter un jour, il faut avoir beaucoup jouer à « Il était une fois la copine de la vache rouge... » ou « on dirait que je suis un caillou et toi tu dirais que tu es un poisson qui n'aime pas l'eau », soit avoir mis son imaginaire en récit.

Pour écrire des lettres il faut avoir beaucoup jouer aux traces dans la boue, le sable, la terre, la neige, afin d'exercer en liberté sa dextérité manuelle, sa motricité fine et sa capacité à lire le monde. Lire le monde c'est interpréter ce que me racontent le vent, les arbres, la terre, les oiseaux, les fourmis, les traces de limaces.

In fine il s'agit de penser la force de la fragilité de l'enfance de nos enfants, s'en inspirer pour penser ce qui peut pacifier notre monde.

Ce n'est pas une initiative mais des initiatives qui entrent dans une philosophie, une culture d'une éducation qui met en son centre le souhait que l'enfant soit acteur de sa croissance, qu'il puisse faire des expériences sensibles, cognitives, motrices, langagières, imaginatives, esthétiques, pour éprouver ses ressources, les affirmer, en faire des compagnons de route internes qui lui permettront de vivre en paix dans l'altérité.

Pour exemple, chaque établissement scolaire devrait avoir des aires de repos pour les enfants quand durant les cours ils saturent d'apprendre en position assise en écoutant une seule voix, celle de leur professeur. Ces aires de repos seraient des aires de jeux, de lecture, de manipulation de matières, d'extérieur. Ce serait la reconnaissance qu'on apprend aussi en jouant, sans être en posture d'écolier. Ils pourraient ainsi revenir dans leur classe ressourcés. Les récréations ne jouent pas ce rôle car elles ne prennent pas en compte la singularité de l'enfant. Elles sont à heure fixe pour tout le monde. Or ces aires de repos proposées donneraient la possibilité à un enfant de s'aérer quand il en éprouve le besoin, pour mieux continuer ensuite. L'enfant face à son propre rythme d'attention ne serait pas un enfant qui abuserait de ces propositions, mais bien un enfant qui serait en responsabilité au regard de ses besoins propres. Se connaître dans l'effort et se prendre en charge est un cheminement vers l'autonomie. C'est un regard de confiance envers l'enfant.

Également toutes initiatives d'éveil culturel et artistique, toutes initiatives d'éveil au vivant sont indispensables à l'enfant. Il s'agit bien d'éveil et non de stimulation. Des initiatives d'attention aux besoins de nos enfants, sans intention d'efficacité et de compétence.

- ex: espace mille formes, espace d'art contemporain pour les jeunes enfants à Clermont-Ferrand
- ex: activités sportives
- ex: crèches et écoles en plein air
- ex: initiatives naturalistes (observer les oiseaux, la vie végétale, le ciel...)
- ex: initiatives de lectures partagées
- ex: ateliers d'éveil culturel et artistique dès le premier âge
- ex: activités d'expressions manuelles

Plus on intervient tôt par l'éveil, plus on nourrit l'enfant dans l'intimité de son être, plus on lui donne des ressources pour lutter contre la barbarie. Être nourri de lait, de mots d'attention, de présence ajustée dès le plus jeune âge construit la citoyenneté de l'enfant qui expérimente un dialogue avec lui-même, délibère avec ce que les expériences lui procurent, développe un esprit critique. Mais surtout, il nourrit sa sécurité interne qui le voit en confiance avec lui-même et parmi les autres. L'absence de confiance interne nous voit demander des sécurités externes transformant notre monde en une multitude de systèmes sécuritaires. L'enjeu est politique.

La non-confrontation avec les différences rétrécit l'horizon de l'enfant, nos horizons. La peur vient alors en lieu et place de la curiosité, de l'appétence à la rencontre, multipliant les sentiments d'étrangeté et le besoin de se protéger. Patrick Viveret nous rappelle que le barbare, ce n'est pas l'autre mais le déni de l'autre. Se connaître et se reconnaître passe pour le jeune enfant par ces expériences répétées à accompagner et encourager par des politiques publiques.

Et si demain nous cultivions l'intelligence manuelle à l'école et permettions à tous les enfants de faire pour apprendre

Ariane Vitou

En 2026, notre école semble plus l'héritière du XXIe siècle que la matrice du XXIe. Pourquoi ce constat ? Parce que nous enseignons encore aujourd'hui en nous adressant essentiellement aux cerveaux des jeunes : notre école reste fondée sur un dualisme entre « corps » et « esprit », entre « nature » et « culture ». Le corps est assoupli au cours des quelques heures d'EPS, et le reste du temps est consacré à nourrir l'esprit. « La culture » se transmet par les livres, « la nature » s'étudie en laboratoire. La classe est le royaume de l'abstraction. Dans nos écoles, enseigner signifie transmettre des notions théoriques, alors même que les difficultés d'apprentissage sont le premier facteur de risque du décrochage.

Cette culture de l'abstraction a pourtant des conséquences délétères pour nos enfants : en matière de sédentarité d'une part, car les élèves français passent 55 % de leur temps assis en primaire et 75 % au collège. Autrement dit, nos jeunes entre onze et quinze ans passent en moyenne 10 h 25 par jour assis[8]. D'autre part, cette focalisation sur la transmission de savoirs académiques ne permet pas aux jeunes de faire le lien entre les concepts et leur applicabilité dans la vie quotidienne pour découvrir ce qui leur plait et ce à quoi

8. https://journal-decoder.fr/2024/03/25/mesure-de-la-sedentarite-et-impact-du-contexte-scolaire-chez-des-eleves-de-la-4eme-a-la-seconde/

ils aimeraient contribuer, préalable nécessaire à toute orientation. En conséquence, 47 % des jeunes déclarent ne pas avoir été suffisamment informés de leur orientation au collège et au lycée[9].

Cette carence d'information et d'accompagnement, les jeunes la compensent par les médias et les réseaux sociaux : d'après l'étude Dewalt et WordSkills International en 2024, 44 % des jeunes sont influencés par les réseaux sociaux dans leurs choix de carrière, reconnaissant l'importance des influenceurs et des marques. Car ce temps nécessaire d'accompagnement manque aux adultes : à des enseignants pressurisés par des programmes trop lourds, à des parents dont le rythme de travail est devenu frénétique. Faute de temps de qualité et de relation, le temps d'écran des enfants entre six et dix-sept ans est d'au moins 4 h par jour[10]. L'écran a remplacé l'expérience de première main et la transmission incarnée.

L'école française telle qu'elle est conçue aujourd'hui faillit donc à construire l'avenir de nos enfants : elle compose avec des palliatifs pour remédier à la fragmentation de l'attention et au mal-être des jeunes (éco-anxiété, perte de sens, santé mentale). Mais c'est une véritable transformation qui est nécessaire pour développer ce que l'Onisep appelle « les compétences du XXIe siècle » (4). Développer ces compétences (collaboration ; communication ; pensée critique ; citoyenneté mondiale ; créativité ; connaissance de soi) ne pourra

9. https://www.opinion-way.com/wp-content/uploads/2025/06/OpinionWay-pour-Edumapper-Les-jeunes-et-lorientation-scolaire-et-professionnelle-Juin-2025.pdf
10. https://conventioncitoyennetempsenfant.lecese.fr/actualites/temps-d-ecran-des-enfants-les-propositions-de-la-convention-citoyenne#:~:text=Le%20temps%20pass%C3%A9%20devant%20les,avril%202024%20%C2%AB%20Enfants%20et%20%C3%A9crans.

se faire sans une transformation en profondeur des modes d'apprentissage. Car il ne s'agit pas là d'intégrer une nouvelle discipline, une nouvelle « éducation à… » : il s'agit de reconsidérer les enfants dans leur intégralité, de les soutenir dans la découverte et le déploiement de leur plein potentiel et de les rendre aptes à relever les défis de notre époque. Construire l'école du XXIe siècle implique de stimuler l'intelligence de nos enfants autant par l'intellect que par la sensorialité, de remettre en mouvement et en pratique les apprentissages, de reconnaître la nécessité du corps dans l'acquisition des connaissances : tel est le prérequis pour forger des « citoyens capables de penser leur contribution à la société mais surtout des êtres capables de panser notre relation au monde vivant[11] ».

Face à la domination de la culture de l'abstraction qui contribue au décrochage scolaire, au mal-être des jeunes et aux inégalités sociales, une transformation des modes d'apprentissage s'avère nécessaire. Ranimer le plaisir d'apprendre suppose de refaire de la place à l'expérience : permettre aux jeunes d'être en prise directe avec la matière, mobiliser leurs sens, expérimenter. En mobilisant l'expérience, le corps entre en jeu. Réunifier corps et esprit dans les modes d'apprentissages n'est pas un simple enjeu éducatif, c'est un enjeu sociétal. « Réincorporer » les savoirs pourrait commencer par permettre aux jeunes d'éprouver le plaisir de fabriquer avec leurs mains. Le philosophe Jean-Philippe Pierron, dans son ouvrage « Éloge de la main », rappelle que « Le toucher nous ancre dans la vie. Le tact fonde notre lien à l'autre. La main pense. » Apprendre à toucher le monde est le creuset, selon lui, d'une « écologie de la refondation ».

11. Extrait de Manifeste de l'association De l'or dans les mains : https://www.delordanslesmains.com/notre-plaidoyer

C'est pour participer à cette refondation que l'association *De l'or dans les mains* intervient sur le temps scolaire pour déployer des programmes pédagogiques animés par des artisans en lien avec les enseignants, qui permettent aux collégiens d'éprouver la matière, de découvrir leur potentiel manuel et de mettre en pratique les apprentissages théoriques. En parallèle, elle mène un important travail de recherche et plaidoyer[12] pour faire reconnaître l'intelligence manuelle et apporter des connaissances scientifiques, des pistes de transformation des apprentissages à mener en France en s'inspirant des ingénieries pédagogiques européennes. Car le système français fait figure d'exception en Europe où près de 80 % des pays continuent de transmettre des enseignements manuels et techniques (chiffre Paule Faivre-Tavignot, doctorante en Sciences de l'éducation) : l'exemple de l'Estonie doit nous interroger - 1er pays européen au classement PISA, les élèves estoniens disposent de 45 % d'heures de cours fondamentaux de moins que les élèves français. Et ce mouvement s'étend en Europe : depuis 2019, le Danemark, la Norvège et la Fédération Wallonie-Bruxelles ont fait le choix de réduire des aspects du curriculum et de rendre obligatoires des enseignements pratiques et manuels structurés, pour favoriser les « expériences d'apprentissage approfondi » (OCDE, 2020).

Changer l'école, c'est changer la société. Transformer les rythmes scolaires pour rééquilibrer temps d'apprentissages théoriques et temps de pratique manuelle, c'est sortir du dualisme entre corps et esprit, déhiérarchiser savoirs académiques et savoirs pratiques, et reconnaître la diversité

12. https://www.onisep.fr/avenir-s/accompagner-les-eleves/ressources/encourager-vos-eleves-a-decouvrir-les-competences-a-s-orienter-et-du-xxi-siecle/le-referentiel-des-competences-du-xxi-siecle

des modes d'apprentissages ; autant de leviers qui contribuent à une transformation profonde de notre projet de société. Car sortir de la culture de l'abstraction, c'est réintégrer la matérialité du monde vivant. Apprendre la symétrie en construisant une table, comprendre la chimie en soudant des métaux, découvrir la géographie en pétrissant des ressources locales. La pratique manuelle rend les apprentissages plus concrets, plus sensibles, plus appropriables. Elle permet d'appréhender la métamorphose d'un matériau brut en objet fini. En manipulant matériaux et outils, en apprenant des gestes millénaires transmis par un artisan, les jeunes stimulent leur acuité corporelle, leur recherche du beau et leur confiance en eux par la capacité à faire de leurs mains. Ils déploient leur débrouillardise en tâtonnant, agençant, bricolant ; autant de gestes nécessaires pour développer une nouvelle culture écologique.

C'est la thèse que défend Fanny Lederlin dans son ouvrage « Éloge du bricolage » où elle s'inspire de Claude Lévi-Strauss pour revaloriser « l'éthique du bricoleur » qui fabrique à partir « des moyens du bord » : contrairement à la logique de l'ingénieur qui adopte un rapport stratégique au monde, où la théorie précède la pratique et la fin exige des moyens illimités pour tendre vers un optimum, le bricoleur, lui, s'inscrit dans un rapport tactique au monde. Il part de la pratique et des moyens précontraints qui déterminent la fin en acceptant le sous-optimal, ce qui le rapproche ainsi du monde vivant, où il n'y a pas d'optimum. La logique bricoleuse est une invitation à toucher, expérimenter et raccorder l'œuvre humaine et la nature.

Réintroduire des ateliers de pratique manuelle sur le temps scolaire est un levier de transformation des apprentissages vital pour accompagner nos enfants à l'ère écologique. Cela

implique, d'une part, de reconnaître l'artisan comme un pédagogue capable de soutenir l'enseignant dans sa mission éducative et, d'autre part, d'accompagner les enseignants dans l'appropriation de modalités pédagogiques par le faire, favorisant l'expérimentation, la manipulation et la mise en mouvement du corps. Redonner aux jeunes la main est un prérequis pour leur permettre de lire la matière, prendre conscience du soin nécessaire pour fabriquer et faire durer les objets, et préserver des savoir-faire nécessaires aux filières de la transition écologique. Comme l'explique Paul Klotz, « c'est précisément dans notre rapport aux objets que se loge la brutalisation de nos sens, tandis qu'ils sont devenus l'unique moyen d'acquérir une existence sociale légitime ». Développer l'intelligence manuelle à l'école, c'est nourrir une relation de sens aux objets, vivifier l'expérience des aspérités du monde et ouvrir un chemin d'incarnation de l'esprit dans la matière.

«Éloge de la main», Jean-Philippe Pierron
«En finir avec les idées fausses sur les métiers manuels et l'artisanat», aux Éditions de l'Atelier
«Éloge du bricolage», Fanny Lederlin
«Le soin de choses - Politiques de la maintenance», Jérôme Denis et David Pontille
«La vie des objets : les métiers d'art, une écosophie pratique», Aurélien Fouillet
«Contre la brutalisation de nos existences», Paul Klotz

Chapitre 3

Nous souhaitons laisser des enfants...

capables d’habiter leur intériorité

C'est-à-dire

Pour le petit homo sapiens qui nait complètement dépendant, incapable de survivre seul, toute son énergie consiste à appréhender un monde inconnu. De sa première respiration qui signe son accord de rentrer dans ce nouveau monde à sa première tétée réussie, il manifeste son désir de vivre, participe aux rencontres proposées, que ce soit d'accepter cet air qui entre dans son corps, ces mains qui le portent, ces souffles de voix qui nourrissent un monde sonore inconnu. Il ne le sait pas encore mais il est habité de courage et de confiance pour supporter sa vulnérabilité native. Deux qualités qui ne cesseront de se développer, lui permettant de quitter ce qu'il connaît pour aller vers ce qu'il ne connaît pas, pour grandir. Aucun bébé ne devient grimpeur, marcheur, s'il n'accepte pas de renoncer aux bras sécurisants de ses parents pour aller vers l'aventure de l'espace. En souhaitant laisser des enfants courageux, nous affirmons l'importance de les accompagner dès le premier âge et tout au long de leur enfance pour qu'ils dépassent leur peur, la transforment en force de vie, en capacité d'agir. Ces élans vitaux prennent appui sur leurs expériences sensibles renouvelées qui les mettent en résonance avec leur corps. En grandissant ils apprennent à écouter leurs ressentis, leurs émotions, les reconnaissent et s'ajustent aux messages qu'ils produisent.

Très tôt les bébés, les enfants en écoutant leur corps, se mettent à penser leurs ressentis. Ils délibèrent à partir de leurs expériences sensorielles, découvrent les différences et en grandissant découvrent leurs subtilités. C'est à partir de ce corps en mouvement que le bébé humain se met à penser, à délibérer, à se préparer à participer un jour à une prise de parole démocratique. D'abord à la crèche puis à l'école avec ses pairs, au sein de groupes dans lesquels ils s'inscrivent.

Pourquoi c'est important

Notre attirance grandissante et incontrôlable pour la technologie, pour les algorithmes et le monde numérique happe les enfants, elle les détourne de leur monde intérieur, qui naît de la rêverie et d'une forme d'ennui. L'enfant, en perdant le contact avec son corps en mouvement, se voit de moins en moins en capacité d'être en résonance avec ces vécus intérieurs. Et avant de perdre le contact avec les autres, il perd le contact avec lui-même. Il ne se connaît plus au point qu'il redoute les interactions avec les autres enfants (phobie scolaire, phobie du groupe, repli sur soi). Les comportements de violence, de harcèlement sont des manifestations de peur face à cet autre avec lequel il ne sait plus entrer en relation. Et oui, le monde numérique réduit les interactions que les enfants créent dans le monde réel et provoque non seulement une fragilité interne de ses ressources psychiques mais aussi une appréhension de la vie sociale.

Tisser des liens est au cœur de la construction de tout individu. Il se découvre, façonne sa personnalité, construit la base de son existence, développe son esprit critique, se met à argumenter, à négocier, devenant un acteur dans les échanges. Ces exercices de discussion dès le plus jeune âge sont fondateurs de son sentiment de jouer un rôle. Un enfant qui développe l'esprit critique est un enfant capable d'argumenter sa pensée et de négocier l'issue d'une discussion. Il comprend que son existence n'est pas figurative, mais a le potentiel de co-créer avec le monde qui l'entoure.

Des enfants qui sont de plus en plus rapidement extraits de la rêverie et des considérations enfantines, car exposés plus

rapidement aux réalités de la société sans avoir les outils pour les penser, les analyser. Cela rappelle que l'adulte doit accepter d'être mis en responsabilité, car l'enfant l'y invite, voire l'y oblige, l'appelant à prendre soin de sa vulnérabilité. C'est de plus en plus le retour du « dressage » face à celui qui n'est pas là où on l'attend, en lieu et place de l'éducation : éduquer à l'expérience de soi.

Cela suppose que l'adulte accepte de ne pas dominer, de ne pas imposer, mais de négocier et d'inviter, ce qui n'est pas toujours le cas.

Ce que ça changerait

Un enfant capable d'habiter son intériorité est un enfant qui a des ressources internes conséquentes sur lesquelles il peut prendre appui pour supporter les aléas de son existence. Grâce à des expériences riches et un développement sensible, cognitif, moteur, imaginatif, langagier, ces enfants seraient plus téméraires, oseront aller de l'avant et auront la certitude qu'ils sont des bâtisseurs du monde.

Ces enfants enseigneront à leurs enfants qu'être connecté n'est pas synonyme de liens. Ils sauront leur transmettre que le numérique n'équipe pas les humains de ressources langagières et symboliques qui fondent le désir. Ces enfants deviendront des parents avertis, utilisant le numérique, les réseaux sociaux pour les aider dans des tâches qu'ils jugeront nécessaires, mais ils garderont leur esprit critique et leur capacité à penser sur le numérique. Ils sauront que la transmission ne passe pas par les réseaux sociaux. Que la transmission n'est pas de l'information.

Ils deviendront des parents qui enseigneront à leurs enfants la nécessité de se confronter au réel, qui sauront utiliser l'intelligence artificielle mais seront conscients de ses pièges pour notre espèce si particulière : nous les humains qui avons besoin du temps long pour naître, grandir, construire sa vie, vieillir, être en paix avec soi-même, avec les autres. Ils seront des parents avisés qui rappelleront à leurs enfants, pour qu'ils le transmettent à leur tour, que la relation est première, pas la connexion.

Ces enfants seront des parents qui mettront le récit au cœur de leur histoire de vie familiale. Parler à son enfant, lui transmettre des mots, se raconter, pour préserver son identité narrative (Paul Ricœur). Ces enfants devenus parents seront garants de la transmission familiale mais aussi de la transmission du vivant. Ils rappelleront à leurs enfants qu'ils ne sont pas seuls à habiter la Terre et que chacun doit pouvoir y vivre en paix. Ils accompagneront leurs enfants pour qu'ils parlent aux animaux, aux végétaux, pour qu'ils lisent un livre ou lisent la forêt, la mer, les paysages. Qu'ils écoutent ce qu'on leur apprend à l'école et qu'ils écoutent ce que leur environnement leur enseigne.

Ces enfants auraient une meilleure connaissance de qui ils sont et parmi qui ils vivent. Les mondes qui composent.

Les enfants deviennent acteurs, ils voient que le monde n'est pas figé et qu'ils peuvent agir, ils deviennent bâtisseurs du monde.

Des enfants qui portent en eux les germes de résilience pour un nouveau monde que l'on présume de plus en plus incertain, avec des rythmes de mutation de plus en plus rapide.

L'adaptabilité nous semble être une vertu cardinale de l'enfant.

Les contributions

individuelles

Et si demain nous réapprenions avec les plus petits d'entre nous à reconnaître les petits riens et à écouter de plus en plus loin pour contrer la distraction et la fragmentation digitale ?

Maya Gratier

La Strother School of Radical Attention (SORA) est un collectif inspirant qui ose affirmer que notre attention est aujourd'hui devenue une commodité dont les corporations de la BigTech tirent des profits colossaux, sans se soucier des conséquences pour l'humanité de ce rapt continue de l'attention et de la sensibilité. La SORA propose des formations, partage des podcasts et des films. Elle rassemble des personnes de différents horizons (chercheurs, activistes, artistes) aux États-Unis et de plus en plus dans d'autres pays, tous engagés et créatifs, donnant l'impression d'un mouvement qui se forme.

Je trouverais intéressant de proposer des ateliers intergénérationnels dans les institutions publiques et surtout dans les écoles, pour faire attention à l'attention, sous la forme de pratiques collectives qui non seulement identifient mais aussi prennent appui sur les formes d'attention polysensorielles et corporelles des jeunes enfants. Cette pratique de l'attention pourrait aussi s'inspirer de l'« écoute profonde » de Pauline Oliveros, notamment pour apprendre à écouter les paysages

sonores qui nous entourent : quelles relations audibles s'organisent et se désorganisent autour de moi, comment l'écoute me ramène à mon corps et mes sensations présentes ?

Les tout-petits naissent avec une attention très particulière aux autres personnes et aux êtres vivants de manière générale. Ils sont captivés par les mouvements expressifs des visages, des corps et des voix. Le cerveau humain est conçu pour accueillir et donner de l'attention entre personnes et il se constitue dans ce rapport attentif aux émotions de l'autre. Pendant toute la petite enfance et jusqu'à au moins sept ou huit ans, les enfants observent, écoutent et remarquent des choses qui échappent aux adultes qui ne les perçoivent plus si souvent ou aussi finement. Les orientations sensorielles anticipatrices sont essentielles pour les apprentissages : c'est en écoutant que les bébés identifient puis produisent les sons du langage, et c'est en observant les actions d'autres personnes qu'ils comprennent leur valeur et leur intérêt. Les apprentissages fondamentaux sont arrimés à la curiosité et à l'audace exploratrice. L'attention du jeune enfant est aussi ancrée dans sa corporéité et sa socialité. C'est lorsque les autres s'intéressent avec l'enfant à ce qui a piqué sa curiosité qu'il apprend le plus vite. La curiosité a besoin des autres pour se déployer.

Grandir dans un environnement surchargé d'écrans en tous genres et peuplé de personnes qui accordent beaucoup d'attention à ces objets-mondes opaques a forcément un effet sur les jeunes enfants. La technoférence – lorsque l'attention sociale est déviée par un écran – entrave tous les jours les échanges et l'attention partagée entre adultes et enfants. Il est inquiétant de réaliser que le pouvoir captivant des écrans peut surpasser celui des enfants sur les adultes. Il est probable que la diminution de l'attention partagée entre adultes et tout-petits, ainsi que la cooptation directe de

l'attention par les écrans dès le plus jeune âge transforment le développement cognitif lui-même. Le problème posé par un environnement digital qui détourne et fragmente l'attention tous les jours touche très directement à la question de notre humanité. Sommes-nous prêts à devenir un autre animal ? L'animal humain se caractérise par sa socialité culturelle, inventive, technologique. Mais certaines technologies, lorsqu'elles sont entre les mains de puissantes corporations centrées sur le gain, nous aliènent à tel point que nous devenons méconnaissables. Lorsque l'attention sociale des tout-petits est en jeu, nous risquons gros : nous risquons de lâcher prise sur le cœur de notre humanité.

Et si demain tous les enfants pouvaient vivre des expériences esthétiques ?

Sarah Mattera

Le mot esthétique – dérivé du grec « aisthesis » – est la sensibilité dans la réceptivité. L'esthétique se définit comme la science du sensible.

L'art a traversé les siècles. Le geste artistique est porteur de traces, de peintures, de dessins, de mouvements, de sons qui deviennent des marqueurs de notre histoire collective. L'artiste nous amène, à travers ses œuvres, à voir le monde autrement, à avoir une autre lecture du réel… Il nous accueille dans son univers, dans son espace ; espace à ressentir, espace de pensée, espace parfois critique. Il nous invite à éprouver, à nous questionner sans jamais rien dicter. Il pose un fait, un geste, une voix… Il laisse à chacun d'entre nous la place de le vivre dans ses ressentis et ses questionnements… À notre façon… C'est aussi ce ressenti,

ces émotions qui passent par notre être, qui nous font grandir mais aussi vivre en conscience et développer notre esprit critique. Comme le dit Sophie Marinopoulos dans son rapport *Une stratégie nationale pour la Santé Culturelle* : « Il n'y a pas une manière unique de recevoir une proposition artistique et culturelle. Chacun y voit sa narrativité propre… »

Dans l'invitation à découvrir son travail, l'artiste propose d'aller à sa rencontre tout en ouvrant un espace de partage avec le public et entre les publics. Par ce geste artistique, il transmet un récit que chacun peut appréhender et ressentir à façon. Quand un enfant expérimente un dispositif artistique il le fait selon ses envies, mais il est également à l'écoute et dans l'observation de ce que fait un autre enfant ou adulte qui interagirait au même moment. Parfois l'enfant développe son action selon sa pensée et parfois il la modifie pour s'ajuster à l'autre et essayer de se calquer sur cette nouvelle proposition. Ainsi, l'artiste crée un espace à vivre ensemble dans lequel chaque pratique ou chaque émotion a sa place. Le propos artistique ouvre un espace commun dont chaque lecture peut être différente. Tout en nous ancrant dans le réel, l'artiste nous amène sur le chemin de l'ailleurs et nous pousse à faire un pas de côté, à nous évader, pour regarder autrement et éprouver ce que cela produit en nous.

Mille formes est né de cette volonté de donner accès à différentes formes et univers artistiques dès le plus jeune âge et également de cette vision associant l'art à la construction de soi. Centre d'art pour les 0-6 ans à Clermont-Ferrand, créé par la ville en partenariat avec le Centre Pompidou, il s'est déployé ensuite à Montpellier. L'axe fondateur de ce centre d'art est d'inviter les tout-petits et leurs familles à découvrir des dispositifs artistiques conçus pour cet espace par des artistes contemporains, dans lesquels les tout jeunes enfants

peuvent s'immerger, expérimenter, s'émouvoir, contempler… Les familles peuvent également participer à des performances, se donner rendez-vous avec un artiste pour danser ou encore improviser avec un musicien. Les artistes invités dévoilent leur univers et leur processus artistique pour permettre au tout petit non pas juste de regarder mais d'être acteur. Ils partagent leur travail dans cette idée qu'expérimenter peut créer une rencontre. L'enfant va s'emparer des outils, du dispositif, de la proposition dansée pour la faire sienne. C'est ainsi que l'expérience esthétique rejoint l'expérience artistique et nous montre un des chemins de la créativité. Edgard Morin, dans son livre *«Sur l'esthétique»*, parle de sentiment esthétique : « Les grandes œuvres nous mettent dans un état d'enchantement, d'exaltation, parce que nous entrons dans l'œuvre qui entre en nous et nous possède ».

Que se passe-t-il quand on s'immerge dans un dispositif artistique ? Que se passe-t-il dans cette histoire des gestes ? Que se passe-t-il dans le ressenti d'une matière froide, chaude, rugueuse ? Que se passe-t-il lorsqu'on touche une matière dans un geste ressenti, et non mécanique ou inconscient ? Que se passe-t-il lorsqu'on regarde longuement une installation, une œuvre picturale, un spectacle fascinant ? Que se passe-t-il lorsqu'on est en contemplation ? On apprend avec tout son corps. Il nous révèle, nous enseigne, nous guide, donnant à ces gestes répétés la force de l'expérience. Tel le fait d'emboîter deux formes, d'essayer de les faire tenir, penser la gestualité qu'il engage, la sensation qu'il procure pour enfin comprendre les enjeux de l'emboîtement et de l'équilibre. L'expérience devient connaissance.

Vivre des expériences esthétiques nourrit les liens à soi, aux autres. Les vivre en famille resserre les liens en leur donnant le temps de partager des expériences mutuelles, de mieux

se reconnaître. Regarder, observer et en parler ensemble, se laisser aller aux gestes associés à la gravure en duo, mettre les mains dans la terre pour faire naître de nouvelles formes en discutant ensemble, être l'un à côté de l'autre, en connivence pour vivre un spectacle… Tout cela se vit en étirant le temps. Cette expérience devient moteur de la construction personnelle. Elle permet de cultiver sa capacité à ressentir. Il s'agit aussi, comme le prône Loris Malaguzzi avec l'approche *Reggio*, de valoriser les compétences de chaque enfant en le rendant acteur de son propre développement.

Dans son rapport *Une stratégie nationale pour la Santé Culturelle*, Sophie Marinopoulos écrit : « L'artiste, par son travail, nous conduit sur ce chemin de traverse qui ne se mesure pas quantitativement, mais laisse chacun avec ce qu'il a reçu. » Ainsi cette part non quantifiable – qui ne se mesure pas en résultat –, ce qui est non palpable ici est essentiel, essentiel à la vie, essentiel pour élever nos âmes, essentiel pour vivre en humanité, essentiel pour amener sur les chemins de la paix.

Être de bons ancêtres, c'est aussi balayer l'attente d'un résultat pour nous retrouver dans l'essentiel, dans ce qui fait sens et nous rend plus libres. Comme le dit l'artiste Banksy : « Vous n'avez pas besoin de permis de construire pour construire des châteaux dans le ciel. »

Et si demain, nous devenions les premiers artisans d'alternatives désirables au « Tout Écran » ?

Virginie Sassoon

Nous, adultes, consultons en moyenne notre smartphone entre 400 à 600 fois par jour. La technoférence – l'interruption des interactions humaines par l'usage des écrans – impacte négativement la disponibilité émotionnelle des parents, leur réactivité, et nuit aux capacités socio-relationnelles des enfants (écouter, répondre, coopérer, partager…).

La chanson d'Aldebert « Écrans, rendez-nous nos parents » en offre une illustration drôle et percutante. Dès le début, la scène est posée : un enfant tente d'attirer l'attention de son père absorbé par son téléphone. Il lui raconte des événements absurdes et invraisemblables – il a « pris la tronçonneuse de papi », il a « découpé la tortue et sa petite sœur aussi » et même « brûlé la maison » –, mais son père répond distraitement : « Ah, c'est bien ça. Tu dois être content, dis donc ! »

« Que manque-t-il à nos vies collectives pour que nous leur préférions des vies de solitude à plusieurs ? » s'interroge la psychologue et anthropologue américaine Sherry Turkle. Nous n'avons jamais été aussi connectés, mais nous n'avons cependant jamais autant délaissé ceux qui sont juste là, que nous aimons, en face de nous. « Les adolescents ont une vulnérabilité bien particulière : ils sont toujours connectés mais se sentent pourtant privés d'attention », précise Sherry Turkle.

Spectacle vivant : festival *Au bonheur des mômes*, co-conception d'une manifestation avec les enfants sur le thème « lâche tes écrans, viens voir du vivant ! »
Guide gratuit « Grandir dans un monde connecté, ça s'apprend ! », 2026, UNESCO - CLEMI, déjà traduit dans 3 langues et diffusé dans 117 pays : www.unesco.org/fr/articles/lunesco-lance-un-guide-pratique-familial-sur-le-monde-numerique
Projet « Croc-Ecran » : construction collaborative d'une boîte de déconnexion familiale. https://crocecran.bayard-jeunesse.com/

Comment demander à nos enfants d'être attentifs si nous-mêmes n'y arrivons pas ? Libérer du temps sans écran implique de réapprendre à être présent au monde tel qu'il est : parfois calme, souvent bruyant, en désordre mais vivant.

La lutte contre la surconnexion ressemble trop souvent à une traversée en solitaire. On rame seul à côté d'immenses navires qui n'ont qu'un but : tirer profit de notre attention, ce qui appauvrit nos liens. Si notre soif de l'autre reste intacte, elle risque de se tarir à force de s'abreuver aux nouvelles fontaines des agents conversationnels. Selon une étude *Common Sense Media* (2025), un tiers des adolescents américains jugent leurs conversations avec l'IA aussi satisfaisantes, voire plus satisfaisantes que celles avec de vrais amis, et un tiers préfèrent un compagnon IA plutôt qu'un être humain pour une conversation sur des sujets sensibles.

Pour résister au piège de l'isolement, nous devons riposter et créer des espaces-temps pour être ensemble, des alternatives à inventer, à l'échelle individuelle et collective. Les politiques publiques doivent accompagner ce mouvement en soutenant l'accessibilité à des lieux physiques où la vie sociale peut encore fleurir.

En tant que parents, le défi est de rendre progressivement ces alternatives plus désirables que le tout-écran et ritualiser ces moments dans le quotidien. Des activités simples : faire des jeux de société ou des jeux de cartes, se promener dans la nature, marcher, explorer de nouveaux quartiers, écrire à la main (journal intime, lettres…), cuisiner, chanter, danser, jouer de la musique, dessiner, bricoler, organiser des jeux de mimes, visiter un musée gratuit le premier dimanche du mois… France Tiers-Lieux propose également une cartographie nationale accessible en ligne.

Peuplons l'espace public d'alternatives aux écrans pour les enfants et redonnons-leur toute leur place, y compris bruyante. Plutôt que les wagons « no kids », pourquoi la SNCF ne créerait-elle pas des espaces de jeux dans des wagons dédiés comme en Finlande ?

Partout où les écrans sont (trop) présents, nous devons imaginer collectivement des alternatives désirables et joyeuses.

La paix est un programme qui s'éprouve dans nos manières d'être ensemble : résister aux fausses urgences de nos vies connectées et nouer des « pactes d'attention » pour remettre de la lenteur et du lien dans une temporalité saturée. Un refus, non de la connexion en tant que telle, mais de notre asservissement actuel.

Sherry Turkle, «Seuls ensemble. De plus en plus de technologies, de moins en moins de relations humaines», L'Échappée, 2015
Rapport «Enfants et Écrans. À la recherche du temps perdu», avril 2024
Marie Danet, «Écrans et Familles - Parentalité, attachement, psychologie du développement», UGA éditions, 2025

Chapitre 4

Nous souhaitons laisser des enfants...

qui se réalisent par les liens et les régénèrent

C'est-à-dire

Les liens sont le propre du vivant car aucune forme de vie, de la plus petite à la plus grande, ne peut exister seule. Les liens sociaux et affectifs en particulier sont intrinsèques à la condition humaine. Du rapport biologique complexe entre le fœtus et le placenta à la recherche active de soin et de lait entre le nouveau-né et la mère, l'humain ne cesse de tisser des liens avec et entre des personnes, des objets et des situations. Que veut dire être en lien ? Comment construisons-nous nos liens ? Quels liens devons-nous soigner ?

Le cerveau humain se constitue à travers les liens, les rapports et les relations. Privé de cette possibilité, il s'atrophie et ne soutient plus le potentiel social et culturel dont il a hérité au cours de la longue histoire de l'animal humain. Le cerveau humain se transforme intensément sur une période longue, celle de l'enfance, et il ne cesse de se transformer tout au long de la vie en lien avec les expériences. Les relations qui construisent notre cerveau ne sont pas simplement des relations de protection et de soins primaires, ce sont des relations de sens qui génèrent continuellement le sens commun, c'est-à-dire la culture. La culture façonne le cerveau et en même temps le cerveau génère la culture, et cela est particulièrement vrai pour la période de l'enfance (Jerome Bruner).

Un nouveau-né est biologiquement conçu pour être relié de manière complexe à des personnes qui assurent sa survie physique et qui s'engagent aussi pour sa survie et son épanouissement psychique. Corps et psyché sont impossibles à séparer lorsqu'on se recentre sur les processus par lesquels les bébés humains se transforment en adultes. Le manque de soins corporels et d'attention sociale entraîne chez le

bébé des formes de dépression, puis un déraillement de son développement pouvant mener à la mort.

Pourquoi c'est important

Tout au long de notre existence, la vie intérieure se nourrit des liens formés et renouvelés avec les personnes et la culture qui l'attachent à ses lieux, ses histoires, ses objets. Nos liens nous font aussi sortir de nous-mêmes, ils s'associent à une expansion de soi, à des états de conscience partagés avec d'autres que nous. Nos liens sont dynamiques, ils ne sont jamais acquis, ils travaillent et ce faisant nous transforment et nous stabilisent. Il est donc essentiel non seulement de veiller à l'existence de liens complexes, corporels, culturels, actifs et imaginés mais aussi d'en prendre soin pour tout le monde et surtout pour les générations futures. Les liens libèrent les émotions et les envies, ils se régénèrent continuellement et ainsi propulsent chaque personne vers un monde renouvelé.

Une épidémie de solitude sévit actuellement dans notre monde accéléré. Cela décrit l'expérience croissante d'isolement qui se manifeste par une baisse marquée de la participation à la vie civique, une indifférence envers les représentants politiques et, de manière plus générale, par une chute des activités collectives. Cette épidémie découle notamment de la montée de l'individualisme promu par la culture de la consommation et de la promotion de soi, et par l'usage excessif des médias sociaux et numériques. Pour contrecarrer l'épidémie de solitude, il nous faut vivre la force des expériences groupales, comprendre de l'intérieur que chaque personne ne peut être singulière que si elle se lie et se détache, en accueillant l'altérité et la familiarité.

L'attention au monde vivant nous rappelle que nous ne sommes pas seuls. Le monde naturel est un enchevêtrement de liens au sein duquel chaque individu, chaque organisme est relié en de vastes systèmes d'interdépendances dynamiques. Lorsque l'attention s'ouvre à ce monde vibrant de liens, l'on commence à voir, à entendre, à sentir avec l'odorat ou les mains, et le mal-être profond de la solitude, c'est-à-dire de la non-reconnaissance par autrui, se dissipe. Mais il nous faut réapprendre à nous ouvrir à ce monde lié dont nous nous sommes exclus. Lorsque nous accueillons le vivant, des attentions se tournent vers nous : d'autres animaux peuvent être curieux de l'animal humain. Les liens interespèces existent bien et sont source d'émotions fortes et constructives. Nous avons désappris à nous ouvrir corporellement et sensoriellement au monde naturel, alors que les enfants y arrivent très bien. Mais nous sommes tous et pour toute la vie capable de nous relier au sentiment océanique (Romain Rolland, Freud, Kœstler), d'appartenir au monde vivant, sur la même planète.

Accueillir les liens, les générer, les façonner, c'est s'inscrire dans les lignées relationnelles familiales, transgénérationnelles, culturelles et entre espèces, c'est aussi appartenir au biotope naturel qui nous a fait vivre. Nos liens se tissent par le corps et tous les sens mais aussi par les mots et les récits. Depuis des millénaires, les humains content le passé et inventent des futurs. Le langage sert d'abord à mettre en cohérence les événements et à en tirer des leçons afin d'anticiper et mieux s'adapter. Le langage n'est pas un système de transmission de messages codés. Parler commence par la voix, probablement par des voix mêlées et polyphoniques qui se répondent, cherchent les points d'harmonie en accueillant le contrepoint.

Parler est toujours aussi un récit qui s'exprime dans le mouvement allant d'un début à une fin. Le récit organise la pensée et les émotions, il transforme l'événement inquiétant en une expérience commune, une expérience bordée. Le récit porte l'imagination jusque dans des mondes impossibles et pourtant envisageables, ensemble. Raconter, écouter, vivre ensemble les temps du récit, c'est faire monde commun et se renouveler. Les récits sont les fils qui nous lient à nos ancêtres, à nos terres, à nos langues et à nos futurs.

À quoi servent les liens ?

- Enchevêtrement des liens : berceau de l'humanité, ce qui nous tient ensemble.
- Pour contrecarrer l'épidémie de solitude et renouer avec le vivant.
- Pour s'inscrire dans le social, dans un biotope naturel et relationnel.
- Pour contribuer, prendre part à une culture / recevoir, contribuer, transmettre une culture (idée de tissage). C'est dans le lien à soi, aux autres, à notre environnement que nous pouvons mettre en récit LA vie et sa vie, fabriquer du sens… Ils sont source de créativité, génèrent la culture.
- L'absence de lien, c'est la maladie mentale et la mort.
- Assouplir et réaffirmer les limites, négocier les espaces intermédiaires.

Ce que ça changerait

Des enfants en lien échappent à l'épidémie de souffrance existentielle et de solitude. Car ils se reconnaissent comme interdépendants et c'est absolument vital. Par définition, ils

échappent à la logique de séparation qui affaiblit et fracture de l'intérieur : personne, vivre ensemble, société, avenir.

Ils changent le rapport au monde : dès lors qu'ils comprennent que tout est lié, ils délaissent les logiques de concurrence et la performance qui isolent et condamnent. Ils sortent structurellement de la matrice. Ils se mettent à viser la robustesse. Ils comprennent que la vraie et seule richesse, illimitée, ce sont les liens. C'est l'abondance. Quand on est lié à ce qui est, tout devient possible. À commencer par l'émerveillement, la joie et le sens qui ne peuvent être que le fruit d'une rencontre, d'un point de connexion. Même le conflit devient possible et donc *dépassable* car lui-même n'est pas une séparation mais une rencontre, un échange, une dynamique qui transforme, déstabilise et vitalise. Ce sont des flux d'énergie pour toucher et être touchés par l'autre. C'est de la joie partagée. Un enfant en lien cherche donc et fabrique des liens visibles ou non, pour prendre soin de l'autre comme de lui-même. Ce sont les ingrédients de la paix.

Les contributions

individuelles

Et si demain nous accueillions et prenions soin des enfants de notre village, quartier, ville et soutenions respectueusement leurs parents ?

Éliane Lejeune Bézard

En France, il semble que nous supportions peu la présence des enfants des autres. En témoignent nos propres réactions spontanées parfois et celles, nombreuses, que nous pouvons observer dans les transports et les restaurants par exemple. Nous avons collectivement une propension à juger les parents plus qu'à leur accorder notre sympathie soutenante.

En outre, les chiffres démographiques semblent indiquer que le désir d'enfants se restreint de manière tendancielle.

Découvrons ou redécouvrons qu'« il faut tout un village pour élever un enfant ».

Je ne connais, ni en France ni en Europe, de travail culturel pour développer l'accueil collectif citoyen et/ou de voisinage. Pas davantage celui qui développerait le sentiment de co-responsabilité citoyenne à l'égard de l'éducation sociétale des enfants et des jeunes. Leur existence a pu m'échapper. C'est une pratique qui est demeurée longtemps évidente dans de nombreux pays d'Afrique, tout particulièrement

dans beaucoup de communautés rurales d'Afrique subsaharienne. À titre d'exemple, un adulte européen que je connais se fait interpeller par un habitant dans la rue, à Brazzaville au Congo. Il n'était pas intervenu auprès d'un enfant qui faisait délibérément une bêtise devant lui! « Ce n'est pas mon enfant, je ne me permets pas d'intervenir », dit l'un ; « Si! tu es un adulte, alors tu es responsable de l'éducation de cet enfant que tu rencontres dans la rue », dit l'autre.

Je rêve que demain nous développions dans notre culture, au sein de nos villages, quartiers, villes, l'accueil joyeux de l'enfant, de sa présence, et la conviction que nous sommes en tant qu'adultes des co-éducateurs, si modestes soyons-nous, de la vie en société dans l'espace public et la nature.

J'aspire pour ce faire à la création et la diffusion de documentaires, de films, de livres et d'articles qui changent notre regard : la conscience de la valeur de tout enfant pour un collectif de vie et la perception partagée qu'il n'est pas confié par la vie, symboliquement, seulement à ses parents, mais à toute la communauté dans laquelle il vit et est appelé à grandir. Celle-ci se doit de l'accueillir, de faire œuvre d'attention à son égard et de co-éducation pour l'aider à croître en humanité. Ceci suppose pour les adultes de veiller au respect des règles du vivre ensemble, de celles du rapport au vivant et à la nature et de la connaissance de l'histoire. Ainsi, oui, j'aspire à ce que de telles productions culturelles soient appelées, soutenues, pour éveiller notre sens de la responsabilité sur cette dimension de transmission intergénérationnelle.

J'aspire à un travail culturel sous toutes ses formes : presse, témoignages de pratiques collectives, d'innovation, spectacle vivant, influence et mise en débat par les réseaux sociaux…

J'aspire à un travail culturel collectif de réflexions et de débats, aidés par des mises en scène de type théâtre interactif dans les villages, les quartiers et les centres sociaux par exemple pour maturer ces questions-là : – Enfant de sa famille et enfant d'une communauté humaine. – Enfant d'une communauté de proximité accueillante et qui se préoccupe du bon grandir des enfants et des jeunes dans une vie ensemble. – Légitimité du voisinage à partager les règles de vie en société adaptées à l'âge et les limites acceptables de cette co-responsabilité.

Ce serait une autre forme de contribution de construction de la pacification, ici et maintenant !

Et si demain nous donnions comme règle aux acteurs de toute structure qui accueille des enfants et des jeunes, celle de la double attention : l'attention à la personne de tout enfant ou jeune et la vigilance active à la qualité de leur vie collective

Éliane Lejeune Bézard

C'est souvent dans les temps « faibles » de la vie éducative dans les lieux d'accueil et d'éducation que les risques d'accrochages, d'intimidation, voire de harcèlement, mais aussi d'isolement, se manifestent le plus.

C'est la pratique de cette institutrice de maternelle, directrice d'école qui consacre tout le temps nécessaire en début d'année scolaire – soit un à deux mois parfois, puis chaque fois que nécessaire – pour que chaque enfant de la classe soit connu et accepté des autres malgré ses différences. Elle y veille en expliquant et reprenant sans relâche les règles de comportement pour que l'on « soit bien ensemble et que l'on puisse jouer et apprendre en sécurité ». Elle y veille en développant l'empathie pour l'autre à chaque occasion telle que tension, tentative de rejet ou incompréhension. Elle développe aussi la sensibilité des enfants par la pratique artistique individuelle. Par exemple, au retour de visites régulières au musée, elle engage les enfants dans un dialogue imaginaire avec le peintre de tel ou tel tableau qui sera reproduit ensuite, magnifiquement, en grand format, par le collectif des enfants. Elle y parvient année après année, toujours avec grand succès pour le climat de la classe, de l'école, pour la sécurité intérieure de l'enfant et de ses apprentissages scolaires.

Rendre cela possible suppose un principe partagé et la compréhension commune qu'il n'y a pas d'apprentissage sans sécurité intérieure et sociale acquise. Cela suppose en outre d'aider tous ces professionnels – qu'ils exercent en crèche, en école maternelle, en primaire, au collège ou au lycée, en structures sportives, artistiques, MJC, etc. – à savoir comment s'y prendre : observer, écouter, entrer en contact non intrusif mais secourable, et à réguler le groupe, la structure (« border la conflictualité », comme le dit Sophie Marinopoulos) en n'oubliant pas de demeurer vigilants aux espaces libres, hors horaires et activités encadrées. En effet, la cour de récréation, les couloirs, etc., peuvent vite devenir des espaces sources de douleurs pour bien des enfants.

Et si demain nous déployions des projets de lecture partagée d'albums jeunesse dans tous les lieux (culture, soin, santé, social…) qui accueillent des tout-petits, des plus grands et les adultes qui prennent soin d'eux (parents et professionnels) sur l'ensemble du territoire national ?

Et si dès à présent nous ouvrions des espaces littéraires pour tous les enfants ?

Léo Campagne Alavoine

Les constats d'un délitement des liens humains dans l'ensemble des relations sociales sont aujourd'hui connus et se répercutent sur les différentes facettes de la parentalité et sur le développement de l'enfant : augmentation de la pauvreté, isolement social, fragilisation des liens parents-enfants, présence accrue des écrans dans les foyers, violences psychologiques et

physiques au sein de la famille, carence langagière, difficulté d'apprentissage de la lecture et d'entrée dans l'écrit… sont autant d'alertes. S'appuyer sur plus de quarante années d'expérience que sont les lectures partagées d'albums avec l'enfant, dès la naissance, projets portés/co-portés par des associations culturelles, les réseaux de lecture publique, mais également les lieux de la petite enfance, du soin et de la santé, du social.

Depuis plus de quarante ans, des lecteurs, salariés ou bénévoles, vont à la rencontre de personnes de tous horizons et de tous âges : tout-petits de moins de trois ans accompagnés d'adultes (parents et professionnels), mais aussi enfants, adolescents, adultes, personnes âgées, en milieux urbain et rural, pour partager avec eux des lectures d'albums dans des lieux variés : accueils collectifs et individuels de la petite enfance, écoles maternelles et élémentaires, périscolaire, collèges, bibliothèques, librairies, mais aussi salles d'attente de PMI, foyers d'hébergement d'urgence, pouponnières et maisons de l'Aide sociale à l'enfance (ASE), maisons d'enfants à caractère social (MECS), centres de détention, hôpitaux, maternités, aires d'accueil des gens du voyage, associations caritatives, structures d'insertion, maisons de retraite, ainsi que halls et bas d'immeubles, parcs, jardins, marchés, bords de mer… Il s'agit de lire partout et qu'en tous lieux l'enfant, dans le lien à ses parents, puisse rencontrer des albums et des lecteurs – salariées ou bénévoles – pour en partager avec lui la lecture. Ce sont des temps d'éveil culturel, des moments joyeux et vivants qui prennent racine du côté des éprouvés, des sensations issues de la rencontre avec des récits, des textes littéraires et des images, sans intention pédagogique ou thérapeutique.

S'il n'y a certainement pas de recette toute prête, quelques ingrédients sont toutefois indispensables.

Pour la mise en place des projets de lecture partagée d'albums :

- travailler en partenariat ; généralement portés/co-portés par les réseaux de lecture publique et/ou des associations de médiation, ces projets se construisent en lien avec les équipes des lieux dans lesquels vont se dérouler les séances de lectures ;
- inscrire les séances de lecture dans la durée, penser leur fréquence et leur régularité ;
- associer les parents ;
- évaluer les projets par l'observation et par l'échange ;
- se former, que l'on soit lecteur bénévole ou salarié, professionnels du livre, de la culture, de la petite enfance, de la santé, du soin, du social, et ce afin que ces temps de lecture partagée prennent place dans le quotidien de l'enfant.

Pour chaque séance :

- aménager l'espace où se dérouleront les lectures ;
- proposer une sélection d'albums divers, en étant attentif à leur qualité littéraire et graphique ;
- favoriser une lecture individualisée dans le groupe, c'est-à-dire une lecture toujours adressée à un enfant en particulier ;
- laisser la liberté à l'enfant de choisir l'album qui va lui être lu ;
- être attentif son rythme, s'ajuster à sa lecture ;
- l'accompagner dans sa découverte multisensorielle du livre ;
- le laisser libre de ses mouvements, car c'est avec tout son corps que le jeune enfant lit.

Les effets de lectures partagées d'albums sont aujourd'hui connus et reconnus.

- Du côté de l'enfant : découverte de l'objet livre, élaboration du langage, familiarisation avec la langue écrite et ses codes (lexique, structure des récits, temporalité complexe…), acquisition d'une culture littéraire et graphique, développement de l'imaginaire, développement psychomoteur (motricité fine), apaisement, développement de l'attention et concentration, apaisement, enrichissement et consolidation des liens entre enfants et parents, rapport heureux avec les livres qui favorisera plus tard l'apprentissage de la lecture…
- Du côté du parent : découverte des potentialités et des compétences de l'enfant, enrichissement et consolidation des liens, remobilisation et implication dans la vie et l'éducation de l'enfant, redynamisation des pratiques culturelles familiales…

Mais au-delà de ces effets, les lectures partagées d'albums sont des expériences sensibles à vivre ensemble. Elles ouvrent un espace où le temps n'est pas haché, saccadé, un temps suspendu pendant lequel chacun est disponible physiquement et psychiquement. Ce sont des « oasis de décélération » (Hartmut Rosa) où enfant et adulte (parent et/ou professionnel) se rencontrent ; où chacun, quel que soit son âge, est lecteur et expérimente, découvre, éprouve à son rythme récits et représentations. Cette rencontre avec la littérature – et plus spécifiquement l'album jeunesse comme support de relation – enrichit ce partage, nourrit et accompagne les liens entre l'enfant et le parent, favorise le dialogue autour des récits qu'elle relate avec des textes et des images, autour des émotions, des représentations et des questionnements qu'elle suscite. Tout au long de la petite enfance et au-delà, elle soutient le besoin de raconter et de se raconter, de comprendre et d'interpréter notre environnement, d'ouvrir des possibles et nos imaginaires, d'accompagner notre devenir

humain. À l'ère des images qui défilent pour être aussitôt remplacées et oubliées, ces rencontres culturelles que sont les lectures partagées d'albums opposent ainsi un regard qui se pose sur les images, les textes et les pensées riches, subtiles et sensibles des albums, une lecture qui développe la pensée complexe dans laquelle se forgent la créativité et l'autonomie. Elles sont un terreau à partir duquel l'enfant grandit et entre en dialogue avec lui-même, avec l'autre, son environnement, le monde et ses représentations. C'est un espace d'élaboration du regard et de la parole, de cheminement individuel et collectif, de mise au travail de l'esprit critique, un accueil hospitalier dans la communauté humaine.

Et si demain nous faisions dans nos familles, nos écoles, l'expérience de l'hospitalité dans l'accueil de l'étranger ?

Antoine Dulin

L'isolement social est « la situation dans laquelle se trouve la personne qui, du fait de relations durablement insuffisantes en nombre ou en qualité, est en situation de souffrance et de danger ». L'isolement social peut signifier l'absence ou la rareté des liens, mais il peut aussi être vécu quand la qualité des relations est insuffisante. En 2020, selon la Fondation de France, 13 % des jeunes de dix-huit à vingt-neuf ans seraient socialement isolés, contre 2 % il y a dix ans.

Des collectifs de citoyens et des associations, à l'image de SINGA et JRS, développent depuis plusieurs années

(notamment après 2015 et la « crise de l'accueil ») l'hébergement citoyen comme socle d'une expérience d'hospitalité : accueillir quelques semaines une personne qui a vécu un parcours migratoire, c'est lui permettre de reprendre son souffle et proposer une immersion culturelle et linguistique qui contribuera à son inclusion.

Faire l'expérience du geste de l'hospitalité dans la famille et à l'école, c'est accepter que la relation interpersonnelle instaurée implique un lien social, des valeurs de solidarité et de sociabilité. C'est accepté d'être bousculé dans ses certitudes et faire l'expérience de la rencontre. Au-delà du repas partagé ou de l'hébergement proposé, ce sont des rires, des histoires de vie que l'on partage. L'hospitalité est un droit, pour l'étranger à son arrivée sur le territoire de l'autre, de ne pas être traité comme un ennemi. Faire l'expérience de l'hospitalité à l'école et dans la famille est un ferment puissant pour faire l'expérience de nos interdépendances et des liens qui unissent les vivants. C'est aussi permettre à chaque enfant de développer et d'ancrer son intériorité puisqu'un hôte, c'est être celui qui accueille mais aussi celui qui est accueilli.

Et si demain nous nous reconnections avec ce qu'il y a de commun chez l'animal humain, reconnaissable dans la manière d'être au monde des nouveau-nés ?

Maya Gratier

Les bébés sont isolés du monde. Ils sont peu visibles dans les espaces publics et sont surtout perçus comme appartenant exclusivement à leurs parents, qui ont la responsabilité de faire en sorte qu'ils soient apaisés (nourris) et calmes (occupés). Les bébés devraient éveiller chez tout un chacun une curiosité et un élan de partage. Si nous considérons les bébés comme des personnes en germination, avec leurs propres caractéristiques et manières d'être, leurs espaces de rencontre s'ouvrent et ils peuvent prendre appui sur d'autres liens, même éphémères, pour exercer leur curiosité et manifester leur émerveillement.

Je ne connais pas d'initiative existante, mais je propose qu'on introduise dans les écoles des cours d'observation naturaliste qui portent tant sur les autres espèces que sur nous-mêmes, notamment à la naissance, lorsque nous sommes à la fois étranges et reconnaissables en tant qu'humains.

Toutes les cultures du monde ont une théorie sur l'origine de l'être humain et sa constitution. Malgré leur diversité, toutes

les cosmogonies situent la vie humaine au croisement de deux corps : celui qui prend forme et celui qui s'offre en matrice.

Pour le moment, tous les êtres humains sont constitués, dans le liquide amniotique, d'une personne en relation avec son écosystème utérin. Être un corps qui bouge de lui-même dans un corps en mouvement est un fait universel pendant ce premier temps de la vie. Nous avons en commun ce corps-là, habitué au mouvement et aux rythmes biologiques d'un autre corps. À la naissance, tout est prêt chez l'animal humain pour vivre ses relations dans le milieu aérien, pas seulement avec la mère-matrice mais aussi avec tout ce qui permet la relation. Le nouveau-né se relie par tous ses sens actifs à son milieu, composé de personnes et de configurations sensorielles rendues cohérentes, avec soin, pour l'accueillir.

Il me semble que le nouveau-né peut nous réorienter et nous stabiliser dans la période particulière et troublante que nous traversons, période de crises en cascade, de transformation très rapide de nos technologies, de nos environnements et donc de nous-mêmes, car l'humain est un animal dont la nature est technologique et culturelle. Revenir à qui nous sommes dans les premiers temps de la vie est une manière de nous reposer sur le commun. Car nous avons en commun de savoir nous relier les uns aux autres sans parler, par le toucher, le corps à corps, les courbes expressives de la voix, les rythmes familiers de la respiration, de la marche et du battement cardiaque. À partir de cela, qui est peu mais complexe, nous pouvons danser et faire de la musique ensemble, c'est-à-dire fabriquer de la joie et du commun.

Partir de l'observation de ce que nous sommes à la naissance, au moment où nous devenons visibles pour les autres, peut nous rappeler à la fois que nous sommes «animal», donc

inséparables du vivant dont nous dépendons, et que nous sommes, comme notre milieu, en transformation continue.

Regarder et écouter un nouveau-né c'est se rendre compte de sa fragilité et de sa force, de sa dépendance, du désir et du plaisir de donner du soin, de la protection, et de transmettre. C'est toucher le mystère de l'existence. Les enfants aujourd'hui ne vivent que très rarement et fugacement la rencontre avec un nouveau-né. Les bébés naissent loin de la maison, ils sont largement tenus à l'écart et surtout, la taille des fratries a fortement baissé au cours du siècle dernier.

Quelques minutes d'observation d'un nouveau-né ont le potentiel de rendre tous les bébés plus visibles et de rappeler notre humanité partagée. Cela permettrait peut-être de resituer les bébés au cœur de la société, là où l'humain dans le premier temps de sa vie se nourrit le plus des relations aux autres, pas seulement de ses parents, aux espaces de soin et de beauté, au reste du vivant.

Et si demain l'École devenait la capitale du quartier ?

Virginie Sassoon

Dans un contexte de surconnexion des enfants et des adolescents, l'École, espace physique quasi universel de proximité, reste largement sous-exploitée en dehors du temps scolaire, alors même qu'elle pourrait devenir un lieu de reconnexion sociale.

Et si l'on s'inspirait de la ville du «quart d'heure» pour promouvoir un art de vivre à l'ère de la surconnexion ? Ce concept urbain, popularisé par l'universitaire franco-colombien Carlos Moreno, est pensé pour que les besoins élémentaires de l'habitant soient accessibles dans un périmètre réduit à quinze minutes à pied, à vélo ou en transport en commun ; à l'échelle régionale, la durée passe à vingt minutes. Dans ce modèle, l'école occupe une place centrale, elle est considérée comme la « capitale du quartier » pour en faire un lieu créateur de liens sociaux.

Une écologie du lien social

Le projet d'ouvrir les écoles le week-end est expérimenté depuis 2021 par la Mairie de Paris, où quarante-deux cours d'écoles et de collèges sont accessibles tous les samedis pour les familles qui peuvent participer à de nombreux ateliers organisés par des associations de quartier.

L'école pourrait s'ouvrir le week-end et le soir pour des activités de quartier, en particulier en lien avec des activités artistiques et manuelles, sportives, avec des tiers-lieux, avec des acteurs culturels (cinéma, médiathèque), en proposant des ateliers avec des seniors (transmission, bricolage, philosophie…)

Si l'école devient la « capitale » du quartier, ses abords, les rues pour que les enfants y aillent pourraient être pensées en matière d'urbanisme à hauteur d'enfants. Que le périmètre de protection de l'enfant et de la famille ne soit pas seulement l'école mais ses alentours.

Dans cette perspective, l'École cesserait d'être uniquement dominée par les notes et la compétition, mais constituerait un espace de liens et de coopérations, un lieu pour ralentir, réfléchir ; soit l'inverse de ce que nous promet l'industrie

numérique régie par l'immédiateté et la performance. L'école comme cœur battant du quartier ou du village serait un espace de continuité pour nouer des alliances éducatives et soutenir les parents pour transmettre une culture commune et émancipatrice du numérique.

Face à des réseaux sociaux qui polarisent, isolent et enferment dans des bulles algorithmiques, l'école offrirait l'expérience inverse : celle de la possibilité d'un dialogue, de l'écoute intergénérationnelle et de la fabrique du lien, une forme d'apprentissage de la paix sociale.

Une école où les écrans seraient à bord mais pas à la barre !

Carlos Moreno, *La ville du quart d'heure, Une solution pour gagner du temps et sauver notre planète*, Eyrolles, 2025.

Et si demain nous apprenions à préparer la paix au quotidien ?

Julien Vidal

La paix reste un concept lointain tant qu'on ne l'expérimente pas à hauteur d'enfant. Pour éviter que les récits de concorde paraissent fades face à l'adrénaline des conflits, nous devons leur donner de l'épaisseur et du vécu. En puisant dans l'histoire de nos grandes avancées sociales et en s'exerçant à décider concrètement de l'avenir de leur environnement direct, les enfants découvrent que la paix est un chantier permanent et joyeux. Cet équilibre entre l'inspiration du passé et l'action immédiate désamorce le sentiment d'impuissance.

24 heures dans la vie d'Inès : Si tu veux la paix, prépare la paix
13 h 40. Dans la voiture qui les mène au forum, l'ambiance est un peu suspendue. Sentant la nervosité de son père, Inès déplie le petit mot d'invitation que sa classe a écrit à destination des parents. Elle se tourne vers lui et lui lit d'une voix claire, presque solennelle : « Papa, écoute bien ce qu'on a écrit : "Chers parents, la paix reste un concept lointain tant qu'elle n'est pas vécue à hauteur d'enfants. C'est tout l'enjeu de nos ateliers réguliers : lui donner de l'épaisseur et du concret pour qu'elle devienne plus inspirante que l'adrénaline des conflits. En s'appuyant sur l'histoire de nos grandes avancées et en agissant directement sur leur quotidien, vos enfants découvrent que la paix est un chantier permanent et joyeux. Aujourd'hui ils vont vous partager leur travail et vous offrir un moment pour dépasser ensemble le sentiment d'impuissance." » Alexandre jette un regard silencieux par la vitre. Il entend le bip des notifications de son téléphone. Il est heureux de prendre du temps pour sa fille mais il sait déjà qu'il va devoir mettre les bouchées doubles de retour au travail.

14 h. Inès tire fermement son père par la main en traversant le hall bondé du forum *Prépare la paix*. Alexandre traîne encore un peu les pieds, le visage fermé de celui qui se demande ce qu'il fait là. Cet après-midi, les rôles sont inversés : ce sont les enfants qui animent l'atelier de gestion des conflits pour les adultes. Alexandre murmure, un brin sur la défensive : « Tu sais ma puce, la vraie vie, ce n'est pas un monde de bisounours. Au boulot, quand ça crie, il faut taper du poing sur la table pour se faire respecter. »

15 h 30. Une vingtaine d'adultes sont assis en demi-cercle sur des bancs d'école. Au milieu, Inès prend la parole devant le groupe et regarde son père. Elle choisit de décortiquer la

dispute qui a éclaté à la maison deux jours plus tôt. Elle était allée chez sa meilleure amie après l'école sans prévenir de vive voix, persuadée que son mot écrit sur le frigo suffirait. Pris de panique en trouvant la maison vide, Alexandre avait hurlé à son retour et l'avait privée de sorties pendant un mois. Depuis, chacun restait campé sur ses positions, muré dans sa colère.

Inès s'avance vers lui sans aucune colère dans la voix : « Papa, quand tu t'es mis à crier l'autre soir, je me suis tout de suite braquée parce que je pensais avoir bien fait avec mon mot sur le frigo. Je me suis tue et je t'ai boudé, mais ça n'a pas aidé. J'aurais dû comprendre que tu avais eu très peur. On réessaie tous les deux, plus calmement ? »

Touché par la simplicité de sa fille, Alexandre sent sa posture rigide se relâcher devant les autres parents. Il lâche enfin sa colère pour dire sa vérité : « C'est vrai… Quand j'ai vu ta chambre vide sans savoir où tu étais, j'ai eu une peur bleue. C'est cette frousse qui est sortie en criant. » Le soulagement remplace instantanément la tension. En osant dire sa peur, Alexandre réalise qu'il ne perd pas son autorité de père, mais qu'il renoue le dialogue. La punition s'évapore d'elle-même.

19 h 30. Autour du repas de famille, Alexandre raconte la séance à sa femme, encore remué. Amusée mais un brin taquine, sa compagne sourit : « Oh, mon grand dur à cuire qui plie le genou devant sa fille de dix ans ! Tu as annulé ta sentence suprême alors ? ». Inès pose doucement sa fourchette et intervient, appliquant le réflexe de l'après-midi : « Maman, quand tu te moques de papa alors qu'il a réussi à dire sa peur, je me sens triste. Pour que la maison reste un endroit sûr, on a besoin de respecter ce que chacun ressent, sans ironie. Tu serais d'accord pour qu'on évite les piques là-dessus ? » Un silence d'or s'installe. Sa mère regarde Inès,

impressionnée, puis glisse sa main sur celle de son mari. La paix vient de s'inviter à table, concrète et immédiate.

21 h 30. Dans sa chambre, Inès est au téléphone, un grand sourire aux lèvres. Elle chuchote pour ne pas réveiller la maison : « C'est bon, la punition est levée, on va pouvoir se revoir bien plus vite que prévu ! Par contre, pour le prochain coup, ça serait pas mal si c'était toi qui venais à la maison… je crois que mon père a besoin de souffler un peu. » Elle raccroche, s'endort apaisée, consciente d'avoir activement participé à ce chantier permanent et joyeux qu'est la paix sous son propre toit.

«La paix ça s'apprend ! Guérir de la violence et du terrorisme», David Van Reybrouck, Thomas d'Ansembourg, Traduction Isabelle Rosselin, Actes Sud, paru en novembre 2016.

Chapitre 5

Nous souhaitons laisser des enfants...

qui réhabitent leurs territoires parmi tous les vivants

C'est-à-dire

Des enfants qui pratiquent leur territoire : qui le marchent, l'écoutent, le nagent, apprennent peu à peu à le lire. Des enfants qui rencontrent les autres espèces épousent le rythme des saisons, découvrent les cycles du vivant, l'humus, la semence, la récolte. Des enfants qui cultivent, qui prennent soin de ce qui les nourrit. Des enfants qui vivent des expériences sensibles et qui, un jour, prennent la parole comme porte-voix de tous les vivants de leur territoire.

Cette affirmation prend tout son sens quand on sait que nos enfants pratiquent dans l'ensemble peu d'activités physiques ; les pédiatres et les nutritionnistes nous alarment régulièrement. Le médecin britannique William Bird, conseiller stratégique en matière de santé pour *Natural England*, a rendu un rapport déjà en 2007 où il étudie les déplacements des enfants de huit ans dans une famille anglaise entre 1926 et 2007. En 2007, le jeune Ed Thomas avait le droit d'aller tout seul au bout de sa rue à moins de 300 mètres, sa mère Vicky pouvait aller seule à la piscine à 800 mètres de chez elle. En 1950, le grand-père de Jack pouvait se promener dans les bois à 1,5 km de chez lui, son arrière-grand-père Georges pouvait aller pêcher à 10 km de sa maison. Il ne s'agit pas ici de devenir comptable mais de montrer à quel point le champ de vision de nos enfants se rétrécit et comment ils perdent de vue leur territoire. Toute l'atmosphère du « rêveur-marcheur » se perd, or elle participe à la mise en contact entre le monde de soi et le monde de l'autre. En perdant leurs nombres de pas, nos enfants perdent l'écoute de leur territoire et l'expérience esthétique qu'il entraîne. Au lieu de cela, ils l'ignorent, et même le craignent.

En souhaitant les voir ré-habiter leur territoire, nous souhaitons les voir grandir avec lui et non hors de lui. Nous les

voulons compagnons de vie, se nourrissant mutuellement d'attention et de respect.

Des enfants qui pratiquent leur territoire le marchent, l'écoutent, le nagent, apprennent à le lire.

Des enfants qui rencontrent les autres espèces, les saisons, découvrent les cycles du vivant (humus, semences, récoltes).

Des enfants qui apprennent à cultiver, à prendre soin de ce qui nous nourrit. Des enfants qui font des expériences sensibles. Des enfants qui prennent aussi leur place comme porte-voix de tous les vivants dans leur territoire.

Pourquoi c'est important

Appréhender la relation à la Terre, à la planète, commence par établir une relation avec le territoire de proximité de chacun.

Ce lien génère un attachement à celui-ci. Via l'interface de nos territoires, l'enfant et ses parents nourrissent leur vitalité et prennent conscience des principes qui fondent la vie.

Ainsi l'enfant peut in vivo, de façon incarnée et sensorielle, connaître et comprendre la dynamique de la vie et appréhender son mystère tout en cheminant vers l'idée d'une santé globale (un territoire en bonne santé permet à ceux qui l'habitent de l'être également).

Dans la nature, l'enfant développe son intériorité et des expériences sensibles en lien avec les autres vivants.

On ne protège bien que ce que l'on connaît, ce que l'on aime.

L'enfant a besoin d'être en contact avec son territoire pour comprendre qu'il est « un parmi les autres ». Que si son existence est précieuse, celle des vivants qui l'entourent l'est également. Ils vivent ensemble et leurs intérêts sont communs. Si l'enfant élargit sa vision et son écoute du monde, il prendra alors conscience de la valeur immatérielle de chaque chose et aura à cœur de porter une protection partagée.

Mais c'est important également pour notre devenir commun. En oubliant que nos enfants ont besoin de traduire leur environnement avec tous leurs sens en vue de le penser, nous les affaiblissons. Leur monde interne s'atrophie, et en perdant le contact avec leur environnement, à commencer par leur territoire, ils perdent le contact avec eux-mêmes.

Ce que ça changerait

Un réenracinement des enfants qui pourraient alors porter, s'engager lorsqu'ils seront plus grands autour des nouveaux enjeux des territoires et de son aménagement.

Le rapport sensible à la nature changera le regard de l'enfant qui ainsi percevra ce qui disparaît, ce dont nous sommes responsables.

Il découvrira un autre rapport au temps, une mise en perspective des risques de la modernité, une alternative joyeuse loin des addictions qui altèrent le discernement de chacun.

Les contributions

individuelles

Et si demain nous recréions un rapport enfants-adultes centré sur les expériences sensibles, partagées, dans la nature ?

Noga Arikha

Les mondes digitaux sont une des causes majeures de la fameuse « épidémie de solitude » qui affecte les jeunes en premier lieu dans de nombreuses parties du globe. Mon fils de quatorze ans parle d'une « monoculture » variée mais globale, entraînant un effritement du lien social et local. On parle ici au Grand-Bornand mais ailleurs aussi de ruptures avec les autres humains et non-humains, avec le passé, et donc avec la capacité d'imaginer collectivement un futur viable dont nous rêvons tous, mais qui ne sera à portée de main que si nous controns l'effritement social. L'interruption de la continuité de l'humain avec son environnement naturel n'est certes pas récente, et la prise de conscience de sa gravité – de ses conséquences sur le bien-être psychophysique, social et environnemental – est immense. Le dualisme cartésien qui sous-tend l'extractivisme capitaliste destructeur est désormais dénoncé. Mais il reste au pouvoir, et préside aux idéologies des propriétaires des médias sociaux et de l'IA. On efface le corps pour accentuer une soi-disant continuité du cerveau avec l'IA, oubliant notre biologie et le fait que nous sommes d'abord des animaux. L'addiction des écrans n'est pas exclusive aux enfants : les adultes en sont tout aussi victimes. Pour casser l'isolement qu'ils causent, pour nous rappeler qui nous sommes, pour accentuer notre bien-être, il est évident que retrouver les liens avec la nature est essentiel, ainsi que combattre pour que la protection de la nature soit la priorité absolue des politiques.

Nous vivons une « polycrise » dans laquelle le monde digital est un agent central. Les initiatives pour nous ramener à la nature s'insèrent dans la perspective de cette crise. L'affaiblissement du Pacte vert pour l'Europe a des conséquences importantes, et similairement, toute initiative locale s'insère dans ce contexte politique difficile. Nous réintégrer en première personne dans la nature ne peut que nous aider à soutenir les actions pour contenir les forces derrière le réchauffement global et la crise écologique grandissante. Pour cela, chaque effort individuel de recentrer la personne au sein de son environnement physique immédiat est un effort vital. Nous devons inventer des stratégies non cœrcitives pour arracher nos enfants à l'emprise des écrans – et nous en arracher aussi, car nous sommes tous happés, hypnotisés par ces forces diaboliques, d'autant plus puissantes que nombre des fonctions de nos instruments portables sont devenues nécessaires à la vie quotidienne. Nous ne pouvons retourner en arrière, mais nous devons centraliser les efforts promus par les spécialistes, éducateurs, écoles, institutions et jeunes eux-mêmes pour minimiser l'impact des technologies sur nos relations sociales, notre bien-être mental et physique, notre éveil sensible à la nature et aux mondes artistiques non médiatisés qui sont l'étoffe historique de nos cultures.

Et si demain nous créions des temps garantissant à l'enfant une relation régulière avec la nature, dans le cadre scolaire mais aussi en invitant les parents à une attention quant à cette relation en famille

Antoine Dulin

Le contact régulier avec la nature est essentiel pour l'épanouissement, le développement et la santé des enfants ! Pourtant, aujourd'hui nous passons en moyenne 80 % de notre temps dans des lieux clos. Les enfants d'aujourd'hui passent trois fois moins de temps à jouer dehors que leurs propres parents. On parle désormais de syndrome de manque de nature pour désigner l'ensemble des effets induits par la déconnexion de l'être humain avec le monde sauvage sur sa santé et son développement...

À la façon de l'école publique primaire de Thônes (74) qui répartit son temps en deux (une moitié en classe et l'autre dans la nature). Faire école dans la nature ou profiter d'une crèche en plein air ne fait pas que faciliter les apprentissages. Cela les transforme. Aller faire classe dehors toutes les semaines, par tous les temps, incite à s'adapter à la météo, à faire avec. Cela permet aussi d'apprendre à observer, à écouter. À utiliser ses cinq sens. Autant de compétences utiles pour développer une relation avec la nature.

Nous privons de plus en plus nos enfants de la nature, du dehors, les acheminant peu à peu vers une éducation «hors-sol» souvent au nom de la sécurité, de l'hygiène, de la norme, du risque zéro. Or permettre à chaque enfant de penser et d'agir par lui-même avec et pour les autres ne peut se faire sans dépasser les murs de sa chambre ou de la classe et des écrans. C'est dehors, dans le jardin, les prés et les bois, au bord de la mer ou en montagne, dans ce contact plein avec le réel que l'enfant construit une part considérable du rapport à son corps, à ses sens, à son intelligence, à la vie et aux autres. C'est là qu'il développe au mieux la totalité de son être.

Emmener les enfants dans la nature, en particulier celle de leur territoire, engendre plusieurs effets bénéfiques:

- développer un rapport avec la nature permettant à l'enfant d'exercer tous ses sens;
- créer une relation de connaissance et un attachement avec ce territoire. Pourquoi pas en intégrant des accompagnateurs séniors qui le connaissent depuis longtemps;
- découvrir des espèces végétales et animales qui sont les vivants parmi lesquels nous cœxistons. Passer d'une connaissance livresque des sciences naturelles à une pratique in vivo de l'acquisition de ces connaissances;
- procurer à l'enfant des pratiques d'autonomie (façon scoutisme) en lien avec les éléments naturels (cabanes, jeux dans la rivière, avec le bois...);
- permettre le jeu et des interactions avec les autres enfants sans écrans, hors de la classe;
- développer son intériorité. Non seulement lui octroyer un chemin spirituel le reliant à plus grand que lui, mais lui permettre aussi d'exprimer dans un lieu neutre ses émotions (colère, joie, gratitude, tristesse...).

Le philosophe Thierry Paquot, ancien professeur à l'Institut d'urbanisme de Paris, appelle à travers une belle formule à faire de nos enfants des « chercheurs d'hors » (des chercheurs du dehors) pour entretenir le goût de l'aventure et le sentiment de liberté au-delà des espaces surveillés. Pour lui, l'enfant doit toujours aller chercher ailleurs une autre manière d'éprouver, d'expérimenter et de stimuler ses sens. Il milite pour les classes en extérieur avec promenades et terrains d'aventures, même en ville, avec des « plaines de jeux » entourant eau, sable, jardins avec une présence d'animaux.

«Du besoin vital de nature à la prescription de sorties», Réseau FRENE (anciennement Réseau École et Nature). https://frene.org/nos-projets/dynamique-sortir/ présentation de la Dynamique Sortir ! Louis Espinassous

Et si demain nous apprenions à lire les bibliothèques invisibles de nos territoires ?

Damien Deville

Nous avons pris l'habitude d'imaginer les bibliothèques comme des lieux où les savoirs sont conservés. Des espaces entre quatre murs, dans lesquels nous entrons puis sortons. Pourtant, les plus vastes d'entre elles ne sont peut-être pas à l'endroit où l'on croit. Elles sont sans rayonnages et sans catalogue. Et surtout, elles ne sont pas spatialement limitées. Bien au contraire, elles se déploient dans les paysages, les chemins, les langues, les rituels et les mémoires. Elles vivent et se construisent dans les attaches qui unissent les êtres à leurs lieux de vie. Ce sont des bibliothèques invisibles,

pour reprendre l'expression de l'historien William Marx, mais qui sont indispensables à nos vies collectives, car elles façonnent nos identités et offrent à une société la capacité de lire ce qui l'entoure. Une bibliothèque n'est pas seulement un lieu où l'on conserve des savoirs : c'est un lieu où l'on apprend à voir.

Cette idée rencontre une conviction propre à la géographie culturelle : les archives émergent avant tout d'un milieu qui rend les savoirs habitables. Les livres n'en sont qu'une des expressions. Tout ce qui peuple par ailleurs les lieux constitue d'autres étagères tout aussi importantes. Car les territoires sont comme des textes où nous déposons nos fatigues et enregistrons nos passages. Nous évoluons dans une vaste trame immatérielle qui organise notre manière de voir le monde. Et chaque génération, en y habitant, en réécrit une partie sans jamais effacer totalement les lignes de celles qui l'ont précédée.

Cette perspective transforme également notre manière de penser les savoirs oubliés. Ceux qui furent détruits par les guerres, les catastrophes ou les entreprises de domination ne disparaissent jamais tout à fait. Leurs fragments continuent d'habiter les territoires. Ce qui manque devient parfois aussi important que ce qui demeure. Les absences dessinent des lignes qui relient des mondes éloignés et elles continuent de nous articuler silencieusement. Au fond, elles nous rappellent que toute culture est aussi faite de ce qu'elle cherche à retrouver.

Paul Valéry a formulé un jour cette belle phrase : *« Pour écrire, il faut entrer en soi armé jusqu'aux dents. »* J'aime penser que pour habiter un territoire, il faut aussi être armé. Non pas de pistolets et de couteaux, mais de clés de lecture

géographiques qui permettent de dévoiler la diversité qui nous entoure, de la nommer et d'apprendre à la saisir, tout comme un guidon de vélo, pour nous situer et nous diriger. De la même manière que l'école nous apprend à déchiffrer les lettres, la géographie nous apprend à déchiffrer les milieux. Elle constitue une véritable pédagogie du regard nous permettant non pas simplement de connaître les territoires mais de les lire : derrière chaque présence territoriale, derrière chaque habitude se cachent des siècles de relations.

Cette pédagogie du regard commence dès l'enfance. Apprendre à lire ne consiste plus uniquement à tourner les pages d'un livre ; c'est aussi reconnaître les signes qu'un territoire dépose devant nous. Ainsi formulée, l'éducation devient une sorte d'initiation à la rencontre avec un monde où chaque territoire est une bibliothèque ouverte sur toutes les autres, parce qu'aucun lieu ne pense seul. Tout naît d'une intelligence géographique distribuée et des hybridations entre les lieux et les vivants. Les savoirs circulent de proche en proche, dans une grande agora ouverte entre les cultures, les milieux et les générations. « L'être se crée en créant son milieu », dit le géographe Augustin Berque. Les territoires sont moins des décors que des partenaires de pensée. Et c'est peut-être dans cette capacité nouvelle à les lire que dépend, aujourd'hui, notre manière d'habiter sainement le monde.

Et si demain nous avions le courage et l'envie de reconnecter nos systèmes éducatifs aux principes essentiels qui permettent la vie, pour des pratiques éducatives « vivantes », créatives, adaptables, coopératives, joyeuses, robustes ?

Éric Julien

Sans doute par peur, par contraintes sécuritaires ou administratives, par ignorance et manque de connaissances des acteurs de l'éducation, peut-être aussi par habitude, les cadres référentiels de nos systèmes éducatifs ne permettent plus aux « principes » du vivant d'être activés. Pire, ils sont ignorés, quand ils ne sont pas rejetés, donnant naissance à des systèmes éducatifs statiques mis en œuvre dans des salles carrées, par le biais de relations frontales qui réduisent le plus souvent l'éducation au « remplissage » de la tête des élèves. Pourquoi ? Car dans une société qui privilégie la division et le contrôle, il est particulièrement difficile, voire déstabilisant, d'envisager une éducation « vivante » qui mette en avant le mouvement, le corps, la qualité des liens, les sens, la cocréation horizontale à même d'accueillir l'incertitude et de permettre l'émergence du non advenu.

« Dis-le-moi et je l'oublie,
Montre-le-moi et je le retiens,
Implique-moi et je le comprends ».

Cette citation du bouddhisme ZEN nous rappelle cette évidence : sans engagement du corps et des émotions, difficile de « con-naître » réellement (naître avec), d'intégrer de nouvelles pratiques, de nouvelles connaissances, bref, de compléter voire recombiner nos savoirs. Pour explorer plus avant cette question, revenons aux sens possibles du mot « éduquer ».

Remplir Nous sommes dans un monde ou mots et idées viennent nourrir un mental déjà hypertrophié. C'est le registre du savoir, froid, abstrait, plus ou moins objectivable, retranscrit dans des livres, sur des CD, des films, à travers des fiches techniques, des vidéos, et maintenant accessible à travers l'IA. À charge pour l'enseignant de faciliter l'assimilation de ce savoir à l'apprenant, l'élève, celui ou celle qu'il convient de remplir. Peu de mouvement, des situations souvent frontales, statiques, qui ne mobilisent ni le corps, encore moins les émotions. L'IA questionne fortement le rôle et la légitimité du « sachant ». Mais voilà, on a toujours fait comme cela.

Élever La deuxième signification est celle de la conscience d'être, du lien à soi et aux autres, des enjeux d'une situation, de ses intentions. On touche là aux étapes de maturité d'un parcours de vie, de conscience de soi, de la découverte puis de l'accueil de l'autre, du travail intérieur qui apaise et qui relie. Ou comment passer de l'innocence au dromadaire puis au lion et revenir à l'enfant, condition pour être un bon ancêtre, comme l'évoque Nietzsche. Ou plus simplement comment apprendre à vivre, comme l'évoquait de son côté Edgar Morin, à être suffisamment tranquille et rassuré pour oser douter, questionner, interroger. Ce deuxième plan

fait plus appel aux connaissances acquises par l'expérience, expérience qui au contraire du premier plan va mobiliser le corps, les émotions, et permettre non seulement la réorganisation de savoirs antérieurs mais aussi et surtout de faire société et donc d'élargir les champs d'apprentissage.

Émerger La troisième signification possible interpelle l'idée d'émergence « éduchérée » de mise en lumière des potentiels. Que sommes-nous, quels sont les potentiels qui nous traversent, comment en permettre la magnifique émergence, entendue au sens « sortir de ». Enfant « question », mais pourquoi, enfant « agité » (qui court partout), enfant « rêveur » (qui n'est pas avec nous), enfant « bavard » (qui parle sans arrêt), sont autant de rapports au monde porteurs de potentiels qui peuvent se révéler pour peu que l'on puisse les identifier et les accueillir, puis se combiner. Pour l'enseignant, il ne s'agit plus tant de contenus à transmettre ni même de cadre relationnel à animer, mais de processus pédagogiques à imaginer qui, par l'enchainement d'étapes et d'expériences, vont faciliter l'émergence des potentiels de chaque enfant.

Cela invite à imaginer un quatrième plan qui concerne plus spécifiquement ceux/celles qui guident, accompagnent, forment et éduquent. Il vient interroger la notion de posture de celui/celle qui accompagne. On ne peut accompagner que depuis là où l'on en est soi-même sur son chemin de vie. L'apprentissage se fait souvent par imitation. Pour imiter il faut inspirer, pour inspirer il convient d'être juste et aligné soi-même.

Pour éduquer il faut réactiver les principes fondateurs d'une éducation « vivante » toujours présents mais étouffés. Une éducation qui permet de connaître au-delà de la raison et du mental que gère le système nerveux central. Parmi ces principes, on peut évoquer :

La matrice « féminine »
Espace protecteur, source de confiance et d'émergence

Le premier des principes qui nous vient de la nature est l'espace de confiance grâce auquel l'enfant va pouvoir se sentir en sécurité pour explorer et expérimenter. Mais prenons un peu de hauteur pour comprendre. La vie sur terre n'est possible que grâce aux neuf couches, troposphères, stratosphères, mésosphère, thermosphère, etc., qui génèrent des mécanismes sans lesquels la vie sur terre serait impossible. Ces neuf couches filtrent les éléments « pathogènes » de la vie sur terre et laissent passer les éléments qui au contraire la favorisent. Si l'on change d'échelle, pour venir à l'échelle humaine, il est un organe féminin, qui joue le même rôle que ces neuf couches protectrices, le placenta. Pendant les neuf mois de grossesse, il va filtrer les éléments pathogènes, et laisser passer les éléments nutritifs nécessaires à l'embryogenèse. La thalidomide, cette molécule prescrite à la fin des années 50 pour soulager les mamans de leurs nausées et vomissements pendant leur grossesse, s'est avérée source de graves malformations congénitales. Le placenta ne pouvant identifier cette molécule chimique, la laisser passer avec les impacts épouvantables que l'on connaît. Il n'a pas pu jouer son rôle de filtre. Changeons encore d'échelle et revenons à la classe et à l'école. La question devient alors comment créer une « membrane » autour de la classe ou de l'espace pédagogique, un contenant fécond qui filtre les éléments pathogènes, ego, projections, peur, insécurités, violence, etc., et laissent passer les éléments nutritifs ? Informations, expérimentation, écoute, coopération, générant confiance et sécurité ? Dans l'école primaire hors contrat Caminando, ouverte dans la Drôme en 2012, une petite fille de CP qui savait à peine lire a ainsi pu progresser en faisant elle-même l'appel des élèves, dans ce cercle de confiance bienveillante où elle pouvait se risquer sans crainte et se faire aider par des souffleurs. Lorsqu'un jour elle a réussi

à épeler toute la liste de noms sans en écorcher un seul, tous les enfants ont applaudi.

L'homéostasie
Les récits, le sens qui guérit et relie les parties
Le second principe toujours issu du vivant parle de ce qui permet, facilite l'équilibre entre les parties, que l'on nomme homéostasie pour le corps humain. De tout temps, l'expérience commune, on pourrait presque parler d'aventure commune, vient nourrir des récits spécifiques qui vont donner sens, rapprocher les membres d'une communauté humaine, qu'il s'agisse d'adultes et bien sûr d'enfants. Dans une « expérience », peuvent être mobilisés l'esprit, la posture relationnelle, les connaissances, les émotions, les savoirs, condition pour faire face à l'inconnu (l'aventure), source de vulnérabilité qui invite à mobiliser les talents de chacun. La question devient alors : quelles aventures imaginer, déployer avec les enfants qui partent d'eux, qui leur soient accessibles, qui leur donnent envie de se mettre en mouvement. Toujours dans l'école primaire hors contrat Caminando, les institutrices/teurs ont posé la question suivante aux trois fillettes qui terminaient leur CM2 et se préparaient à rentrer au collège : *« Que souhaitez-vous faire ou organiser, pour célébrer votre entrée au collège ? »*. En posant une question à ce point ouverte, il ne faut pas craindre la réponse, encore moins ne pas l'accueillir. Après un long temps d'échanges et d'agitations, les trois fillettes sont revenues vers leurs instructrices/teurs :

« On a une idée, mais on pense que vous ne serez pas d'accord ».
« Dites toujours ».
« On voudrait dormir à l'école ».

Autorisations des parents, des propriétaires des lieux, sécurité, organisation, la proposition pour le moins inhabituelle

n'allait pas sans inconnues, contraintes, changement d'habitudes et petites transgressions. Mais abordée sous un angle pédagogique, elle a permis:

- de faire du français à travers l'écriture de courriers aux propriétaires et aux parents, les menus du soir et du petit-déjeuner,
- de faire du calcul afin d'évaluer le nombre de tentes, les quantités d'aliments nécessaires pour préparer diners, petits-déjeuners, etc.
- de nourrir une approche créative et artistique pour préparer la soirée,
- de mettre en joie les enfants qui vivaient une aventure transgressive,
- et finalement, de nourrir chez les enfants des valeurs d'autonomie, de coopération, de créativité, de joie et d'audace aussi.

Le plus intéressant est que cette proposition, lancée un peu par défis aux enseignants, est devenue un rituel qui se répète chaque année et auquel les anciens et anciennes, maintenant en première ou terminale, sont régulièrement invités. L'aventure, ce quelque chose qui paraissait impossible, est devenue une histoire commune qui se nourrit et s'entretient d'elle-même au sein de la mémoire collective de l'école.

L'Apoptose
La relation et les valeurs vécues

En biologie, l'apoptose évoque le suicide des cellules, lorsqu'elles ne reçoivent plus d'informations de leur système d'appartenance sur leur utilité. Il ne s'agit pas d'une mode, ou d'un concept, mais d'un principe physiologique qui régit la vie. Dit autrement, lorsque la partie ne reçoit plus d'informations sur son utilité, elle se dégrade ou disparaît. Ce sont donc les liens, la qualité de relations que nous savons nourrir,

entretenir, soigner entre les parties d'un système, enfants, enseignants, parents qui font la force, la sécurité, la puissance d'une communauté humaine. Feed-back, clarté des intentions, choix des mots, des postures, vont contribuer à soigner les liens, les « préserver ». Faire vivre ce qui relie les altérités, enfantines et adultes nécessite de rechercher la justesse afin de répondre à cette question : *de quelles valeurs devons-nous nous doter pour créer et faire vivre un cadre pédagogique qui soit sécurisé et propice aux apprentissages des enfants ?*

Pour les enfants, cette question peut devenir : *que pensez-vous que nous puissions faire ou ne pas faire pour passer ensemble une belle et bonne journée ?*

- *Arriver à l'heure, pour commencer ensemble*
- *Ne pas se tirer les cheveux*
- *Ne pas dire de gros mots*
- *S'entraider*

Sont les premières réponses qui sous-tendent des valeurs de respects, de ponctualité, de coopération, et qui peu à peu définissent un cadre commun coconstruit auquel chacun/chacune peut se référer en cas de conflit ou de tensions. C'est au nom d'une valeur que l'on va déployer ou non un comportement qui va être encouragé ou non, que l'on agit et que l'on régule les tensions. Et ce sont donc les valeurs comme cadre commun qui vont aider les enfants et les enseignants à vivre, apprendre ensemble et passer de belles journées.

Loi de dilatation, rétraction : le 2, l'équilibre et la mise en mouvement

Et soudain, face à l'inconnu, l'impensé, le non maîtrisé, l'émotion surgit. Ou l'autre, qu'il soit humain, adulte ou enfant voire non humain, porteur d'inconnu, donc de vulnérabilité, me ramène au présent, au corps, aux émotions et

me renseigne sur mes ombres, ce que je ne sais pas de moi, cet *ami caché* dont parle Rûmî. Face au surgissement, deux réponses sont possibles : ouverture et accueil pour créer du nouveau, ou fermeture et rejet pour préserver l'ancien. Il ne s'agit pas d'opposer ces deux énergies mais bien de leur permettre de danser, de composer ensemble le fil pédagogique d'une journée, d'une période ou d'une année scolaire. Pour l'enseignant, la question va être d'alterner des phases de mouvement avec des phases de repos, des moments de tranquillités, de travail intérieur avec des activités extérieures d'action qui mobilisent le corps, des phases d'apprentissage solitaire et des phases collectives, des phases plus mentales et d'autres plus manuelles, etc. Nous rentrons là dans l'idée de processus pédagogique qui va impacter les états intérieurs des enfants et venir nourrir leur confiance, leur autonomie et leur mise en mouvement. Seule la mise en mouvement nourrie par le désir permet aux enfants de devenir acteurs de leurs apprentissages. Il en est un particulièrement important qui associe le concept, l'abstrait et le concret pragmatique et visible. Le passage par le concret, le corps, le manuel, faire un jardin, faire le pain, entretenir l'école, préparer les repas, organiser un événement, ce que l'on appelle la « logique projet » facilite les apprentissages. Mieux, il les nourrit, car il relie les concepts à une réalité tangible, visible et le plus souvent utile, sachant qu'il est rare qu'un enfant n'aime pas se sentir utile.

Le temps
Circulaire, linéaire et juste

Il faut du temps pour expérimenter et intégrer, du temps pour se sentir en confiance, du temps pour intégrer les règles et principes qui fondent un collectif, du temps pour trouver sa place et valoriser un talent, du temps pour passer du « je » au « nous » et finalement du temps pour se sentir suffisamment à sa place, en confiance pour oser parler, s'exprimer et

se mettre en mouvement. Sachant que tous les enfants n'ont pas la même histoire, ne sont pas issus des mêmes milieux familiaux, ils ne progresseront pas tous de façon identique et linéaire. Tous les enfants ont-ils leurs dents le même jour, le même mois, la même année ? Non bien sûr, alors pourquoi tous les enfants devraient-ils apprendre les mêmes choses à la même vitesse et savoir tous lire en décembre au CP ? Il y a globalement six étapes dans la composition d'un collectif : la constitution de l'équipe, la lutte pour le *leadership*, la coopération, l'efficacité et le plaisir créatif avant la dissolution. Elles sont valables pour un groupe d'adultes comme pour un groupe d'enfants. Il faut du temps pour les traverser. Récits partagés, modalités de fonctionnement, valeurs vécues, cadre de confiance viennent nourrir des repères qui vont permettre aux enfants de pratiquer des routines qui vont élargir leur confiance, les faire progresser en autonomie et peu à peu évoluer dans leurs apprentissages sur les différents plans que recouvre l'idée d'éduquer.

La posture juste
Pour enseigner aux enfants du monde qui vient

Bien sûr la posture de l'enseignant se trouve fortement impactée par une telle approche. Sa légitimité ne se base plus seulement sur son savoir académique, surtout à l'époque de l'IA. Elle doit être nourrie par sa posture, sa capacité d'accueil et de transformation du surgissement, son savoir-être pour « ouvrir et fermer » des cercles de confiance, de dialogue et d'émergence, ses capacités d'identification des talents, ses capacités à dénouer tensions et conflits et à tenir un cadre. C'est presque un nouveau métier qui est en émergence, un nouveau métier qui n'est enseigné et transmis nulle part.

Nos sociétés modernes sont au carrefour de quatre mutations majeures
Aujourd'hui, les crèches voient arriver des enfants qui ne jouent plus, parlent peu, peinent à se mettre en lien et de plus en plus souvent usent de mots grossiers. Ils sont les enfants de cinq mutations majeures.

L'accélération, largement amplifiée par le numérique, et l'IA qui ne permet plus de prendre le temps juste pour nourrir tout ce qui à première vue parait inutile et superflu : les valeurs, les relations, le sens, la quête de paix intérieure, le vide créatif, la confiance, etc.

L'inadéquation de notre regard moderne avec la réalité. Regard qui considère encore la nature comme un objet extérieur, à disposition de notre développement frénétique. Un regard qui génère des déséquilibres, dont le déséquilibre climatique, la chute de la biodiversité, la rareté de ce qui est considéré comme de simples ressources, et au final conflits et violences.

Des systèmes de gouvernance inadaptés (yang, masculin) qui privilégient la verticalité, la division, le contrôle, excluant l'émergence, l'accueil du surgissement, l'horizontalité (dimension yin, féminine) générant violence, mal-être, inquiétudes et frustrations. Naissent alors des ressentis d'impuissance et d'injustice forcément sources de violence.

Une pensée qui n'est plus au centre du monde. Pendant longtemps, globalement depuis le siècle des Lumières, les pays européens se sont pensés, représentés comme étant le centre du monde. Ils se sont octroyés le droit et le pouvoir de concevoir les normes permettant de classer, de juger et de hiérarchiser les sociétés, les pratiques au regard de leur

référentiel, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.

L'absence de récit porteur de sens, qui intègre ces mutations, donne de la perspective et ouvre de nouveaux possibles.

Face à ces enjeux, nous avons besoin d'une mutation des imaginaires, des pédagogies et des postures. Pour cela, il n'y a qu'un chemin, remettre le vivant, ses principes dans notre futur, nos sociétés, nos dynamiques éducatives seules à même de permettre cette mutation et l'émergence nécessaire pour l'accompagner. Alors et alors seulement nous pourrons tenir à distance l'éclatement, le *burn-out* généralisé qu'évoque Olivier Hamant ou le suicide collectif dont parle Gilles Clément, autrement surnommé le jardinier planétaire.

Ces principes sont des principes universels, fractals dans le temps et dans l'espace. Les connaître et les respecter nous ouvre la voie/voix d'un renouveau de la pensée vers une éducation vivante où les enfants sont acteurs de leur cheminement éducatif. Les ignorer, voire aller à leur encontre, génère blocage, rejets et au final violence, déséquilibres et maladies.

Qui observe la nature se rend vite compte que la vulnérabilité – base des mouvements de la vie qu'une trop grande sécurité fait disparaître dans nos sociétés modernes – est à la base du couple coopération/créativité qui permet adaptabilité et mutation des formes vivantes autant que des organisations ou des systèmes éducatifs. Alors, rappelons-nous que la vie est fragile, que nous sommes des formes vivantes vulnérables et faisons le choix du vivant avant qu'il ne soit trop tard.

Livre: «9 principes du vivant pour vivre en harmonie», Éric Julien, Édition Les Liens qui Libèrent, 2018.

Chapitre 6

Nous souhaitons laisser des enfants...

capables de penser et d'agir par eux-mêmes, avec et pour les autres

C'est-à-dire

Des enfants attentifs qui sont accompagnés dans l'acquisition de leur autonomie.

Les enfants ne naissent et ne grandissent pas seuls, mais ils peuvent prendre des initiatives par eux-mêmes s'ils sont autorisés et accompagnés. L'enfant a besoin de ce regard adulte qui le porte, le rassure et lui propose d'affirmer ses choix; des adultes qui reconnaissent que l'échec est incontournable pour la réussite. Un enfant capable de penser et d'agir par lui-même avec et pour les autres est un enfant qui a reçu cette présence encourageante, cette confiance de l'adulte envers lui. Cet enfant a besoin de faire de nombreuses expériences pour arriver à penser le monde, l'interpréter et lui donner du sens. Habité par ceux qui croient en lui, il osera l'expérience et développera un esprit critique sur ses propres engagements. Cette attitude adulte donne un horizon de pensée à l'enfant.

Des enfants qui développent leur esprit critique et qui apprennent le discernement, y compris vis-à-vis des nouvelles technologies. Ils sont capables d'argumenter et de donner leur point de vue. Loin de vivre en vase clos ni dans un milieu surprotégé, des enfants capables de faire ensemble et de coopérer au service du bien commun. Ils découvrent l'engagement. Le service concourt à développer une compréhension plus profonde d'eux-mêmes qui apporte un tribut significatif aux enjeux de la communauté dans laquelle ils vivent.

Pourquoi c'est important

Aujourd'hui les normes, la culture du risque zéro et la tentation du repli sur soi ou sur sa communauté empêchent la créativité, le jeu et les expérimentations des enfants. Parents, éducateurs et parfois décideurs tendent à empêcher, freiner, limiter les réflexions et les actions des enfants. Un phénomène qui tend à se renforcer avec le développement des inégalités sociales et territoriales. Certains parents ne savent pas jouer avec leurs enfants, d'autres sont dans l'hyperactivité pour occuper à (trop) plein leurs enfants.

Couvre-feu, aseptisation des lieux éducatifs, surveillance par la géolocalisation, espaces publics non adaptés, mouvement « no kids » sont quelques exemples de ces phénomènes qui conduisent à une éducation hors sol.

Les enfants français passent trois fois moins de temps dans la nature qu'il y a trente ans. Près de 40 % des enfants de trois à dix ans ne jouent jamais dehors en semaine, et en quelques décennies, les classes vertes ont quasiment disparu de l'emploi du temps des enfants. Ces données illustrent la disparition progressive de la nature dans leur quotidien. On parle désormais de syndrome de déficit de nature pour désigner les effets induits par cette déconnexion : le développement des enfants en pâtit et le lien qui nous unit au vivant est affecté.

Selon l'étude Esteban, les enfants de 6 à 17 ans passent en moyenne 4 h 11 par jour sur un écran, un chiffre qui grimpe à 5 h 24 chez les 15-17 ans (hors temps scolaire). Si la vie en ligne de nos enfants compte désormais autant que leur vie hors ligne, nous devons collectivement prendre en compte

cette nouvelle donne et nous intéresser à ce que nos enfants expérimentent en ligne pour développer leur autonomie et leur esprit critique.

Interdire leur accès aux réseaux sociaux ne les éduque pas et laisse dans l'angle mort l'impératif vital d'une éducation citoyenne et critique au numérique dès le plus jeune âge.

Ce que ça changerait

Des enfants qui savent penser et agir par eux-mêmes, avec et pour les autres :

- C'est passer d'une éducation hors sol à une éducation dehors, de « chercheurs d'hors » ;
- Faire vivre la démocratie à l'école et en famille : vive les conseils, choix, votes, participation - les enfants sont acteurs des choix ;
- Des adultes en capacité d'accepter la responsabilité de l'éducation car il faut un village pour élever un enfant : faire vivre la co-éducation en incluant parents, écoles, structures éducatives. Sortir de la logique confortable de consommation en faveur d'une logique de responsabilisation ;
- Changer notre paradigme dans notre rapport au risque, en remettant de la confiance dans l'Autre et en laissant place à l'imprévu ;
- Passer d'une logique de repli sur soi à une conscience de l'interdépendance et prendre soin de tous les autres et du vivant.

Les contributions

individuelles

Et si demain nous réussissions à créer une assemblée citoyenne permanente exprimant les volontés et renforçant les démocraties en péril, en incluant les jeunes à partir de douze ans ?

Noga Arikha

Les assemblées citoyennes existent déjà mais généralement comme comités ad hoc à durée limitée. Elles sont en pleine éclosion, certaines ont eu de vrais résultats (comme le droit à l'avortement en Irlande) et elles sont vivement théorisées par nombre de penseurs en politique (telle Hélène Landemore). Elles ne sont pas sans opposition. Mais elles constituent une possibilité de renouveau démocratique là où les démocraties sont en danger. La Democratic Odyssey – conçue initialement par Kalypso Nicolaidis au European University Institute à Florence et dont la première assemblée fut lancée en 2023 à Athènes, avant des éditions à Florence et Vienne – est une campagne de longue durée (comme son nom l'indique) pour instaurer une assemblée citoyenne permanente translocale et transnationale, qui s'insèrerait comme corps politique décisionnel au Parlement européen. Le projet se heurte aux volontés politiques de la majorité des MEPs, mais il est d'une grande valeur comme exercice de souveraineté citoyenne, comme preuve de concept et comme traduction d'un rêve en termes très concrets. La délibération citoyenne est l'exercice de l'intelligence collective auquel

il y aurait lieu d'inclure les jeunes de tous pays européens, peut-être même dès douze ans.

Lorsque j'étais enfant, j'adorais le film *Bugsy Malone* (Du rififi chez les mômes) et le roman *Pippi Longstocking* (Fifi Brindacier), des histoires qui excluaient les adultes. J'étais convaincue que les enfants étaient capables de se gouverner (au contraire de *Lord of the Flies*, Sa Majesté des mouches). Évidemment je me rends compte de la (certes excusable) naïveté de cette conviction, mais je continue à prendre au sérieux les opinions des jeunes, leurs perceptions, et le besoin de les intégrer aux discussions sur des thèmes cruciaux qui les impliquent tout autant que les adultes.

La participation de jeunes au sein d'assemblées citoyennes fait sens dès lors que les décisions politiques nous affectent tous, à tous les stades de vie. L'âge minimal est à débattre, et varierait inévitablement car chacun mûrit à son propre rythme, au sein de contextes sociaux d'une grande diversité. Pour l'heure les « *Citizen Panels* » organisés par la Commission européenne accueillent les jeunes dès seize ans. Il existe par ailleurs des initiatives d'innovation démocratiques proposant l'inclusion de jeunes, mais elles sont à multiplier. Engager les jeunes dans les débats politiques contribuerait à favoriser leur agentivité au sein des sociétés, leur raison d'être, leur sens des responsabilités et leurs capacités à forger et nourrir les liens avec leurs pairs ainsi qu'avec les adultes. Ils sont après tout au centre de décisions politiques qui affecteront leurs vies en premier lieu : les inclure est ainsi une manière de se conduire en bons ancêtres.

L'inclusion de jeunes dans les raisonnements politiques en général semble de plus en plus cruciale. Les conversations sur ces thèmes devraient se faire dans la réciprocité. Les adultes

ont beaucoup à apprendre, tant de la sensibilité politique et de la conscience sociale des jeunes que d'être à leur écoute de façon sérieuse et respectueuse. Déjà, nos discussions au Grand-Bornand excluent les jeunes alors qu'ils sont notre sujet. Les inclure ne peut qu'inspirer des idées et des initiatives, corriger des faux pas, les aider à se sentir véritablement écoutés et, devenant ainsi conscients des facteurs qui déterminent leurs propres vies, capables d'influencer le cours du pouvoir et de devenir des citoyens actifs, informés et engagés.

Et si demain nous favorisions l'émergence d'une prospérité commune ?

Guillaume Lopez

Nous sommes victimes de la maladie hollandaise ! Non pas que j'aie un problème avec nos amis planteurs de tulipes, fabricants de mimolette et graveurs de puces en silicium, mais il se trouve qu'ils ont été foudroyés avant nous par une maladie qui provoque la perte de confiance, la corruption et la diminution de production de richesse[1].

Cette maladie économique décrit l'addiction qu'une population peut avoir à une rente économique et décrit à l'origine le déclin économique contre-intuitif qu'ont connu les Pays-Bas suite à la découverte de gaz dans la mer du Nord, à Groningue.

Plutôt que de s'unir pour créer de la valeur [2]par l'imaginaire, par l'innovation et la collaboration, l'apparente richesse qu'apporte la rente économique crée des conflits, des clivages et

1. Richesse : ressources (d'un pays, d'une collectivité).
2. Valeur : ce qui contribue à la richesse selon la définition proposée plus haut.

scinde les hommes, rongeant peu à peu le tissu de confiance nécessaire à l'essor d'une civilisation dont le carburant premier est la collaboration à grande échelle permise par la confiance.

Pire encore, notre système éducatif prépare les enfants à une course individuelle, et non à un relais de l'espoir.

Avez-vous déjà regardé un animé japonais ? Si oui, vous avez peut-être pu noter que dès le collège, et a fortiori au lycée, les écoles japonaises n'emploient pas de femmes de ménage, les enfants ont rarement des activités extrascolaires et la cantine est une option, pas une obligation. Ce fonctionnement, de prime abord étrange pour notre perspective occidentale, remplit une fonction importante dans la société japonaise : elle enseigne à l'enfant graduellement et tout au long de sa scolarité que la prospérité passe par le collectif, qu'elle est un bien commun et non une propriété individuelle.

En effet, s'il n'y a pas de femme de ménage dans les écoles, c'est parce que les élèves s'occupent tour à tour de nettoyer leur classe et les parties communes.

Si les enfants ont rarement des activités extrascolaires, c'est parce que le sport, les échecs, la musique sont organisés par des clubs étudiants au sein de l'école dont la gestion opérationnelle et administrative est assurée par les étudiants eux-mêmes.

La gestion des conflits est elle aussi assurée non pas par des surveillants, mais par les étudiants eux-mêmes qui s'organisent en assemblée.

Tout cela se fait bien évidemment dans un cadre de supervision par un adulte, mais son rôle est plus de permettre que d'administrer.

Cela parle également de la linguistique japonaise pour qui un professeur est un « *senseï* », dont les idéogrammes signifient littéralement « qui a vécu avant ». Cette mentalité est la prolongation directe de la pédagogie japonaise qui enseigne la collaboration et le travail d'équipe dans la complémentarité des compétences.

La liberté qui caractérise l'Occident lui donne une grande créativité et valorise la réussite individuelle au-dessus de celle du groupe. Je crois au contraire que la véritable prospérité n'existe que si celle-ci s'inclut dans une hiérarchie de valeurs permettant au succès de l'individu de s'exprimer non pas au détriment de, mais par la création de valeur à tous les niveaux de l'existence d'une personne : individuel, familial, social et sociétal.

Je pense que l'expérience japonaise est généralisable et qu'il serait possible de l'étendre aux organismes non humains pour considérer la création de valeur comme l'orchestration de flux matériels ou financiers, mais surtout d'attention et de connaissances.

Il faudrait par exemple pratiquer un apprentissage autour de projets qui incitent à la collaboration et valorisent les prédispositions individuelles dans un cadre d'« offrande » de ces compétences au groupe, et non dans un usage à des fins d'enrichissement personnel comme c'est le cas dans l'usage d'examens de notation individuelle. Plus d'examens collaboratifs, plus de valorisation de l'organisation collective.

Chapitre 7

Nous souhaitons laisser des enfants...

qui agissent pour faire de leurs rêves des réalités sans attendre

Rêver c’est un travail

C'est-à-dire

« Caresser un rêve », cette expression poétique rappelle la notion d'« intelligence de la tendresse » défendue par la chercheuse et professeure de psychologie du développement Maya Gratier, qui œuvre pour la reconnaissance des potentialités des bébés et pour leur épanouissement.

Le rêve, un luxe nécessaire. Une vie sans rêve est terne et monotone. Offrir aux enfants de la place, du temps, de l'écoute et des espaces pour rêver, c'est leur permettre d'ambitionner l'espoir et leur donner confiance en l'avenir pour transformer le présent… sans attendre ! En suscitant l'espoir, le rêve permet de transfigurer la réalité lorsque celle-ci se fait trop pesante. Non pas comme une échappatoire, mais comme une sublimation du réel et de ses inévitables vicissitudes. Le rêve développe ainsi leur confiance dans la puissance de la vie et dans leur puissance d'agir.

Le rêve, une « passerelle » vers leurs désirs. Dans la continuité du rêve, savoir nommer ses désirs est la marque d'une personne en capacité de prendre soin de ses besoins singuliers et de ceux des autres. Se relier à ses rêves et à ses désirs conduit l'enfant vers un sentiment de légitimité à participer à la construction de futurs désirables pour lui-même et pour les autres.

Le rêve est un récit, une construction permanente qui nous permet d'avancer. On peut rêver en dormant, en jouant, en marchant. L'enfant passe par le rêve en se créant des interlocuteurs invisibles, parfois choisis, comme le doudou avec lequel ils vont converser pour surmonter l'angoisse de leur croissance ; cette nécessité de se séparer, de construire sa capacité à être seul, à accepter l'absence. Le rêve est habité et joue son rôle d'espace transitionnel ; espace d'expériences

variées, ambivalentes, où peuvent se jouer l'amour et la haine, mais aussi temps de repli pour mieux retourner vivre la réalité de sa vie.

Pourquoi c'est important

Le rêve est la respiration psychique et l'étincelle de l'action. Il porte l'espoir de lendemains plus lumineux et qui chanteront plus juste car ils seront l'œuvre du rêve conçu et voulu ensemble.

Les enfants qui rêvent sont des citoyens de première importance, car leurs rêves sont à la hauteur de leur siècle par le désir qu'il appelle en écho : la joie, la malice, la fraîcheur de faire advenir l'impossible. Rien ne semble impossible pour eux (contrairement à l'adulte) et c'est ainsi qu'ils peuvent le faire advenir.

Rêver c'est se hâter lentement, éprouver le temps long du mûrissement, apprendre à reconnaître son désir et à supporter la frustration de le différer sans y renoncer.

Le rêve c'est le souffle de l'action collective : un rêve partagé, formulé, transforme une collection d'individus en un collectif porteur pour l'énergie des personnes. Il donne l'élan pour entrer en responsabilité et agir.

Le rêve est le porteur et le signe de l'espoir vivant d'un lendemain meilleur à construire pour soi et ensemble, chacun-e avec son génie propre.

Ce que ça changerait

Encourager le rêve individuel et collectif permettrait d'ouvrir sur un monde plus en santé et en paix.

Permettre aux enfants de rêver, d'en faire des récits partagés, des réalisations fécondes, transformerait notre tissu social en y injectant une diversité d'imaginaires synonymes de tolérance et d'unité. Pour cela, il devient essentiel de créer des espaces réguliers où ils peuvent véritablement « travailler » leurs rêves et muscler leur pouvoir d'agir. En plaçant ce travail collectif au centre, nous redécouvrons un puissant véhicule d'empathie, de solidarité et d'écoute mutuelle où la construction de l'avenir devient un projet partagé plutôt qu'une confrontation.

Co-construire un imaginaire commun exige déjà d'écouter et d'intégrer l'autre, mais c'est le passage au faire-ensemble qui transforme une collection d'individus en une communauté solidaire. Expérimenter dès l'enfance ou l'adolescence cette élaboration, ce partage en récits, puis l'action transformatrice du présent par le groupe constitue une expérience décisive, fondatrice et indélébile. Elle laisse aux jeunes citoyens du monde à venir la certitude physique qu'ils ne sont pas de simples spectateurs du réel, mais les co-auteurs actifs de sa métamorphose, quel que soit leur âge.

Un monde où les rêves des enfants sont pris au sérieux serait non seulement plus léger et plus joyeux, mais aussi bien plus apte à affronter les défis du siècle grâce à des leviers fédérateurs comme l'apprentissage du soin et de la force du lien. Le rêve, et a fortiori le rêve partagé qui inspire des réalisations, donne à vivre le savoir-faire et le goût pour des relations pacifiées. En effet, celles-ci portent des fruits pour bien grandir aujourd'hui, et des couleurs nécessaires pour dessiner un monde enfin à la hauteur de notre époque.

Les contributions

individuelles

Et si demain, reconnectés à la logique du don qui est au cœur du vivant, nous inventions les métiers pour bâtir l'avenir ?

Hélène Aguilar

Le vivant n'obéit pas qu'à la logique de la rareté. Il obéit aussi à une dynamique méconnue : celle du don. Chaque organisme, en vivant et en mourant, enrichit son milieu. Les cycles du carbone, de l'azote, du phosphore ne sont pas des flux de perte : ils sont des dons successifs, où ce qui est abandonné par un être devient la condition d'existence d'un autre.

Ce qui distingue les ressources de la croûte terrestre (minerais, pétrole, métaux) est qu'elles sont des stocks finis, épuisables à notre échelle. Les ressources du vivant sont des flux renouvelables, pourvu qu'on respecte leur rythme de régénération.

Les peuples autochtones n'ont jamais oublié cette loi du don. Ils savent que l'on ne prélève pas sans restituer, que l'on ne construit pas sans penser à ce qui viendra après. La science redécouvre cette sagesse sous le nom de syntropie : cette tendance du vivant à s'organiser, à se complexifier, à créer de l'abondance à partir de l'énergie du soleil.

Le soleil, lui, ne demande rien en retour puisqu'il donne sans condition, sans calcul, sans épuisement. Et pourtant, nous gaspillons cette manne car nous ne capitalisons pas assez sur ce qui pousse et que la nature nous donne.

Ainsi, deux logiques sont à l'œuvre : d'un côté la logique minière qui prélève et épuise, et de l'autre la logique de la capitalisation, qui accompagne, entretient, récolte sans détruire la source. L'invitation ici est de faire un pas vers cette seconde logique, celle de capitalisation qui nourrit le continuum de la vie.

Les Japonais pratiquent cette dernière depuis très longtemps et profitent de ses bienfaits. Par exemple, le *daisugi* (l'équivalent de la trogne) permet de récolter du bois droit sans jamais abattre l'arbre mère. Même logique pour le papier *washi* : fabriqué à partir de branches coupées et non d'arbres abattus. Dans les deux cas, l'arbre continue de vivre, de produire et de donner grâce à la photosynthèse.

Ces pratiques nous montrent que l'on peut prélever sans détruire, car contrairement à une idée reçue, la taille déclenche chez la plante une réponse de régénération et de croissance accélérée.

C'est une manière de nourrir le temps, là où nos logiques conventionnelles ne font que le tuer.

Depuis plusieurs années, je suis convaincue que « nourrir le temps » va être l'une des voies de bascule matérielle pour celles et ceux qui souhaitent devenir de bons ancêtres. J'ai développé le terme de « chronotrophie® » (chrono : le temps, et trophie : la nourriture) qui signifie l'art de faire durer ce qui un jour saura revenir. Dit autrement, c'est l'inverse de l'obsolescence programmée. Il s'agira demain de programmer la présence sur plusieurs générations de choses saines.

Ainsi, les métiers de demain seront essentiellement « chronotrophes ». Ils consisteront à augmenter le temps de présence utile des matières bio et géo-intégrées, et de

programmer leur pérennité tout en garantissant qu'à la fin (peut être dans plusieurs générations), ces matières désassemblées pourront retourner dans le continuum de la vie.

Il s'agit ici de faire souffler un vent intelligent dans les voiles du réemploi pour basculer vers les logiques qui nourrissent le temps. Temps et syntropie sont intimement liés, de la même manière que manufacture et paysannerie le seront.

Anaëlle Théry forme aujourd'hui des centaines de personnes en France à cette systémique du don. Avant elle, Ernst Götsch a formé des milliers d'agriculteurs brésiliens, capables de recréer des sols vivants sur des terres que l'on croyait mortes. L'abondance créée par la syntropie est telle qu'elle est la promesse des métiers de demain : ceux qui bâtiront l'avenir en fabriquant des matériaux garantis de retourner dans le continuum de la vie sur Terre.

Comme Anaëlle Théry l'explique, la photosynthèse est la seule valeur ajoutée au monde : 97 à 98 % de la matière d'une plante viennent de l'air, de l'eau et du soleil. C'est une création presque pure, et cette création, nous pouvons l'orienter.

Les retours des pratiques agricoles syntropiques permettent d'envisager qu'une part significative de la biomasse taillée chaque année (branchages, tiges, feuilles) pourrait avoir une trajectoire plus longue et devenir des matériaux, avant de retourner, in fine, nourrir la terre.

À l'heure où nos agriculteurs, nos paysans, nos maraichers souffrent, une perspective nouvelle s'ouvre : demain, ils ne feront pas que nous nourrir, ils vendront leur surplus de biomasse pour alimenter la fabrication de matériaux pour nos quotidiens.

La systémique du don est encore trop peu connue. Pourtant, elle est l'antidote à l'angoisse des limites planétaires. Elle nous apprend que l'abondance du vivant n'est pas un mythe mais une dynamique naturelle millénaire que nous avons désapprise.

Enseigner la syntropie aux enfants, c'est leur rendre l'espoir de participer à bâtir l'avenir. C'est aussi leur montrer que la vie ne fait pas que s'épuiser mais que lorsqu'on fait un pas vers elle en cessant d'aller contre ses dynamiques, elle se régénère.

La syntropie nous enseigne aussi que les systèmes les plus abondants ne sont pas ceux qui poussent le plus vite mais ceux qui accumulent le plus longtemps. Un arbre ne fait pas que grandir et donner de la biomasse : il stocke du carbone, il fabrique de l'humus, il abrite des vies, il prépare le sol pour ceux qui viendront après lui. C'est cette intelligence du temps long que nos enfants seront émerveillés de connaître.

En comprenant que le vivant est un mouvement perpétuel vers plus de complexité, de diversité et de vie, les enfants pourront découvrir qu'ils peuvent devenir des acteurs d'un monde régénéré et que l'avenir, loin d'être une menace, est un champ de possibles.

Proposition #1 - Et si l'abondance de la matière vivante n'était pas un mythe mais une dynamique naturelle que nous avons simplement oubliée ?

À l'école, dédions quelques heures à la technique agricole syntropique grâce au « Passeport du petit syntropiste ».

Il contient :

- Un guide pratique pour l'enseignant : un livret qui explique les principes fondamentaux de la syntropie

(succession végétale, stratification, perturbation, photosynthèse) avec des mots simples et des schémas.

- Une carte interactive des jardins syntropiques de France, réalisée avec Joala Syntropie, permettant à l'enseignant de localiser le maraîcher ou le jardinier syntropique le plus proche de son école, engagé à accueillir des classes.
- Le carnet de l'apprenti syntropiste : un livret illustré pour chaque enfant, avec des pages d'observation, des dessins à compléter, des questions à se poser.
- Un module de formation en ligne pour les enseignants, en partenariat avec Joala Syntropie, accessible gratuitement.
- Une fiche « Passerelle vers les métiers de demain » pour montrer aux enfants comment la syntropie peut nourrir des vocations : maraîcher syntropique, concepteur de matériaux biosourcés, paysagiste régénératif, ingénieur en agronomie syntropique.

Proposition #2 - Partager des prototopies autour des métiers de demain en complicité avec des étudiants (par exemple ceux du professeur Yannick Rumpala à Marseille).

Voici trois exemples de métiers qui nourrissent le temps et préparent la paix en réduisant les tensions sur les matières géopolitiquement risquées.

Le programmateur de temporalités

« Mon métier, c'est d'accompagner les entreprises et les artisans pour faire en sorte que les végétaux coupés qu'ils utilisent aient une ligne de vie la plus longue possible. Que ce soit un arbre, une tige de chanvre ou une branche de miscanthus, je lui invente des vies successives. Pour un bois : une charpente durant 500 ans, puis un meuble massif durant 150

ans, puis un parquet pendant 200 ans, puis du compost. Pour des fibres : un tissu, puis un isolant, puis un paillage, puis de l'humus. Pendant tout ce temps, le végétal continue de stocker son carbone et évite qu'on aille chercher des matériaux plus nocifs. À la fin, il retourne à la terre. Mon rôle, c'est de penser en plusieurs générations pour que chaque plante coupée devienne un cadeau pour celles qui viendront après. »

Professeur de chimie douce

« Mon métier, c'est d'apprendre à fabriquer des matériaux comme le fait une micro-algue : à température ambiante, sans four, sans pollution. J'enseigne les méthodes de Jacques Livage, qui a montré qu'on peut créer des verres, des céramiques, des matériaux hybrides à partir de simples solutions aqueuses. Avec la chimie douce, on peut fabriquer des membranes pour dépolluer l'eau, des revêtements pour protéger les bateaux sans les empoisonner, des matériaux qui dialoguent avec le vivant. Mon rôle, c'est de transmettre cette sagesse pour que demain, les usines créent sans brûler, innovent sans détruire et ne laissent aucune trace toxique. »

Formateur en triangle de fertilité des sols

« Mon métier est d'apprendre à tous ceux qui cultivent la terre à lire leurs sols. J'enseigne ce que nous n'apprenons pas toujours à l'école : le triangle de fertilité des sols. Il s'appuie sur les travaux pionniers d'Éric Petiot qui a passé vingt-huit ans à analyser des sols sur l'ensemble de la planète pour comprendre les lois fondamentales du vivant.

Il a montré que la santé d'un sol se mesure à travers trois piliers indissociables : les micro-organismes (transmission des recettes de lactofermentations), la matière organique (compost) et pour la plupart des sols le basalte, cette roche volcanique qui restitue le paramagnétisme que l'agriculture

intensive a détruit. Les travaux d'Éric Petiot prolongent ceux de scientifiques comme Antoine Béchamp et Francis Chaboussou, qui ont remis le paramagnétisme permettant aux enzymes et aux bactéries de se démultiplier, de transformer la matière, de transmuter les minéraux.

En résumé, mon rôle est de transmettre cette intelligence pour que les agriculteurs, jardiniers et collectivités cultivent sans polluer, récoltent sans épuiser et transmettent à leurs enfants une terre plus vivante qu'ils ne l'ont reçue. »

Et si demain le rêve lucide devenait une pratique régulière et accompagnée tout au long de l'enfance ?

Julien Vidal

S'autoriser à imaginer l'avenir demande un apprentissage et un espace protégé. Aujourd'hui, le flot des urgences et l'éco-anxiété occupent l'intégralité de l'esprit des enfants, les installant malgré eux dans une forme de résignation passive. En instaurant des rendez-vous réguliers pour explorer des futurs désirables, nous leur permettons de développer une conscience anticipatrice. C'est le point de départ d'une enfance qui ne subit plus l'avenir comme une fatalité, mais qui retrouve la légitimité de le façonner.

24 heures dans la vie de Sami : Muscler les possibles

7 h 15. Sami repousse sa couette d'un geste vif. Ce matin, pas besoin de le secouer pour le réveiller. Il y a dans ses yeux cette étincelle des jours de grande aventure. Le mardi est le jour de l'atelier de « gymnastique imaginaire ». Désormais

intégré au programme par l'Éducation nationale, madame Da Silva a expliqué aux enfants de sa classe que ce format est inspiré de vieux ateliers citoyens des années 2020 qu'elle avait eu la chance de vivre : les 2030 Glorieuses. Le but : muscler la capacité utopiste dès le plus jeune âge. Toute la semaine, une idée a mûri dans la tête de Sami, un « Et si ? » qui lui brûle les lèvres.

10 h 30. Les tables de la classe sont poussées contre les murs. Assis en cercle sur des coussins de lin, les enfants écoutent la maîtresse lancer la séance en appelant les « Et si ? » avec lesquels les imaginaires vont pouvoir s'exercer. Sami lève le doigt, presque trop vite. « Et si on inversait les règles ? À l'époque de nos parents, il y avait parfois une journée sans voiture le dimanche. Et si, demain, il n'y avait plus qu'une seule journée AVEC voiture par semaine ? »

Un court silence de sidération, puis le cercle s'anime. Les imaginations s'emballent, dessinent le réel au présent. Sofia s'extasie déjà sur le silence retrouvé, les oiseaux qu'on entendrait enfin à midi, le bitume qu'on pourrait faire sauter pour y planter des arbres fruitiers au milieu de la chaussée. D'autres s'imaginent les courses endiablées de trottinettes qui pourraient se faire sans avoir à ralentir à chaque intersection. Les enfants apprivoisent très vite l'idée que la rue ne serait plus synonyme de danger et d'interdits mais au contraire un nouveau terrain d'exploration de leurs limites. Sans compter tout cet espace à se partager avec le reste du Vivant…

Soudain, une voix s'élève, plus lourde. C'est Hugo. Son visage est fermé. « C'est bien gentil votre truc, mais mon père est plombier. Sans sa camionnette, il fait comment pour transporter ses baignoires et ses outils ? Vous voulez qu'il perde son travail ? »

La tension s'installe, saine, indispensable. C'est le moment précis où le rêve individuel se frotte au collectif pour devenir une utopie lucide. Sami ne se démonte pas. Madame Da Silva guide sans imposer. Ensemble, les enfants cherchent le chemin, bifurquent, intègrent la contrainte. « Et si les professionnels avaient des dérogations ? », propose Sofia. « Et si on déployait largement des remorques d'artisans adaptées à des vélos-cargos électriques partagés pour le quartier ? », rebondit Hugo dont le visage se détend. Sami abonde : « Et puis ton père pourrait toujours utiliser sa camionnette pour les gros chantiers qu'il aurait programmés le jour de la voiture ? »

19 h 30. Autour du repas de famille, Sami parle avec les mains. Les mots se bousculent, habités par une urgence joyeuse. Il raconte à ses parents l'histoire de la rue sans moteurs, la parade d'Hugo, la beauté de la ville libérée, le sentiment d'avoir enfin une place juste pour les enfants dans cette époque tourmentée. Ses parents l'écoutent, un sourire ému aux lèvres. Sa mère a bien envie de partager le rêve des enfants lors d'une prochaine séance du Conseil Municipal.

21 h 30. La maison dort. Sous ses draps, une petite lumière vacille. Sami, armé de sa lampe torche, peaufine les derniers détails de sa bande dessinée intitulée «Visions du futur». Sa main trace une rue pleine de lierre, de vélos et de voisins qui partagent un café sur la chaussée. Il imagine le jour où ces rêves transperceront le mur de la réalité. Un monde en paix? Demain peut-être ? Après tout, madame Da Silva leur a bien appris ce matin l'expression « À cœur vaillant rien d'impossible »...

Francesco Tonucci, «La ville des enfants - Pour une [r]évolution urbaine», traduit de l'italien par Caroline Michel, Collection : Eupalinos / A+U, paru en septembre 2019.

Et si demain nous remettions l'invention en jeu dans le devenir ?

François Ansermet

Tel est le pari de l'expérience de la Maison de l'enfance et de l'adolescence (MEA), un « hôpital autrement » récemment créé aux Hôpitaux Universitaires de Genève, regroupant l'ensemble de la psychiatrie du nourrisson, de l'enfant et de l'adolescent, en liaison directe avec la Maternité et avec la pédiatrie, dans ses différentes spécialités.

On prend la mesure d'une société dans la façon dont elle accueille ceux qui n'arrivent pas à s'y situer. L'enjeu est d'autant plus important dans la mesure où la souffrance est aussi fonction du malaise qui traverse un monde qui change plus vite qu'on arrive à le suivre.

La MEA veut offrir à ceux qui souffrent un temps et un lieu : un temps et un lieu pour des rencontres nouvelles ; un temps et un lieu pour qu'on prenne soin d'eux ; un temps et un lieu pour que tout ce qui pèse sur eux puisse être remis en jeu différemment ; un temps et un lieu pour un possible changement, pour un devenir nouveau.

La MEA, c'est d'abord la maison du futur, la fabrique d'un avenir possible qui ouvre à une possible liberté, pour permettre de remettre en jeu différemment ce qui était. Il y a d'où l'on vient, il y a ce que l'on devient. Il s'agit dans cette expérience de s'orienter d'abord à partir d'un devenir possible, au-delà de tout déterminisme. Tout dépend en effet de ce que l'enfant fait de ce qui le détermine.

Il s'agit effectivement d'inventer. D'inventer à travers les rencontres singulières, chaque fois uniques, avec un enfant pensé comme chercheur, y compris à partir de sa souffrance. Mais il s'agit aussi de considérer l'enfant dans ses liens multiples : avec sa famille, avec l'école, avec la société, avec la cité mais aussi avec la culture. Plutôt que d'exclure l'enfant de la cité, notre perspective est au contraire d'inclure la cité dans la MEA. Que la MEA puisse devenir un temps et un lieu où l'intime rencontre le collectif. On pourrait prendre comme image la figure de la bande de Möbius, ce ruban à une seule face qui introduit à un principe d'infinité, sans opposition entre le dedans et le dehors, ouvrant à la possibilité de vivre des expériences où chacun se transforme en même temps qu'il transforme ce qu'on lui propose. Situer la clinique dans tel un contexte, en lien avec la cité et la culture, est un enjeu de soins en même temps qu'un enjeu éthique, dans le sens d'un nouveau rapport à soi aussi bien qu'un nouveau rapport à l'autre.

Tel est donc l'enjeu : mettre l'invention au cœur du devenir. Le devenir est fonction de l'invention de chacun. Il s'agit de voir les enfants comme ayant la possibilité « de penser et d'agir par eux-mêmes, avec et pour les autres », à condition que les soignants puissent aussi se laisser enseigner par la façon dont l'enfant, en potentialité, peut répondre à l'impossible à supporter auquel il est exposé, que ce soit par lui-même ou à travers l'autre.

En quoi un tel projet participe-t-il à une perspective de paix ? L'impasse de la souffrance peut aller vers la destruction de soi ou de l'autre jusqu'à se prendre dans les filets de la pulsion de mort, de plus en plus au programme du monde. En contrepoint, tenir compte de cette tendance vers la mort en jeu dans l'impasse de chacun, au niveau le plus intime,

peut paradoxalement ouvrir des voies collectives vers la paix. Passer de la destruction à la création : faire un usage de la destruction en la détournant vers de nouvelles allures de la vie.

Et si demain nous… – ce groupe d'humains réunis au Grand-Bornand – osions nous engager dans la matière au service de trois expériences éducatives innovantes, ou pour le moins qui illustrent et incarnent les réflexions engagées ?

Éric Julien

Déconnectés de la vie, isolés les uns des autres, nos enfants s'éteignent doucement.

Seules l'expérience et la confrontation au réel transforment et ouvrent les regards. La fameuse « épreuve des faits ». Il se dit souvent que « Dieu » se rit de nos concepts. Alors confrontons nos concepts au réel. Cela peut s'avérer enrichissant, transformateur pour les acteurs engagés y compris les bénéficiaires.

1) Identifier des projets à caractère éducatif qui nous semblent incarner tout ou partie des réflexions partagées au Grand-Bornand.

2) Qualifier ces projets : en quoi nous semblent-ils essentiels, en quoi et où illustrent-ils les réflexions engagées,

quels sont leurs enjeux, sur une échelle « petit prince » de l'émerveillement, en quoi ces projets nous font-ils rêver ?
3) Qu'est-ce que chaque membre du groupe peut apporter à l'un ou plusieurs de ces trois projets et comment ?
4) Sur quelle échelle de temps nous engagerions-nous et comment ?

« Il n'est plus temps de parler mais d'agir », nous répètent inlassablement les Indiens Kogis (société autochtone de Colombie). Une manière de nous rappeler que nos esprits en surchauffe, déconnectés du réel, de l'agir coopératif nécessaire pour faire face à nos vulnérabilités de vivants, s'emballent, pédalent dans le vide, oubliant que l'un ne va pas sans l'autre, le faire sans l'être, la nature extérieure sans la nature intérieure. Où la dualité (maitrisé versus incertain) qu'exprime la philosophie millénaire du TAO, à la base du mouvement, des émotions et donc de la transformation du regard, des corps et des situations, se doit d'être réactivée.

Bibliographie : «Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur», Edgar MORIN

Et maintenant ?

Nous avons rendez-vous avec l’avenir

Les entretiens du Grand-Bornand ont fait davantage que conforter une conviction.

Ils ont provoqué la rencontre d'experts d'horizons différents, sur cette préoccupation majeure : garantir à nos enfants une planète qui soit habitable et propice à leur épanouissement.

Nous avons mesuré au fil de nos débats, combien il est indispensable que les réflexions des uns soient nourries par celles des autres, que les disciplines soient créatrices d'une pensée, qui soit ensuite capable de nourrir tous les acteurs de la société, afin qu'ils agissent pour le meilleur de nos enfants.

Alors que nous achevons cette publication, nous sommes chaque jour sidérés devant les images des incendies qui ravagent tous les continents, à commencer par nos territoires. Nous sommes sidérés et, pourtant, nous savions que tout cela adviendrait avec les drames en cascade qui nous font vaciller, ainsi que tout le monde vivant qui disparaît dans les flammes. Ces images insupportables doivent interpeller urgemment notre responsabilité pour que la lucidité soit le point d'appui de nos engagements.

Que ce document serve à chacun pour agir là où il se trouve. «*Quels enfants laisserons-nous à la planète*» est une magnifique invitation à nous mettre en mouvement. Comme nous l'avons fait en 2026, nous serons au rendez-vous de 2027 et les années suivantes pour penser ensemble, agir ensemble, espérer ensemble.

Les coulisses

Les Pâtes au Beurre – un point de départ pour les Entretiens

Si le Grand-Bornand offre un lieu où cette pensée peut se déployer, les Entretiens prennent également appui sur une autre histoire : celle de l'association *Les Pâtes au Beurre*. Créés en 1999 par Sophie Marinopoulos, les espaces « *Les Pâtes au Beurre* » sont des lieux d'accueil et d'écoute, gratuits et anonymes, pour les parents, les enfants et les adolescents. Dans 21 antennes en France et en Belgique, 6 500 familles sont accueillies sans rendez-vous, avec ou sans leur(s) enfant(s), par des psychologues, psychiatres et psychomotriciens pour échanger sur leurs préoccupations dans le lien à leurs enfants. En complément, une ligne téléphonique nationale, *Le Fil des Pâtes au Beurre*, répond aux personnes éloignées des espaces d'accueil ou trop épuisées par leur situation pour se déplacer. Véritables dispensaires de la santé mentale, ils apportent une réponse immédiate face au défi sanitaire de la santé de nos liens.

Au-delà de cette présence rassurante, nos lieux de prévention portent un projet de société engagé, avec la volonté de prendre à bras-le-corps les contextes de violence qui surgissent de toute part, tant dans la famille que dans les espaces publics, détruisant nos liens humains, ignorant nos liens à la Terre que nous habitons.

Les Pâtes au Beurre affirment que nos vulnérabilités sont à prendre en considération, d'où la nécessité d'affirmer le rôle de la solidarité dans nos existences comme symbole et rappel que nos vies sont liées. Prendre soin des relations parents-enfants, c'est pacifier les relations familiales et la société tout entière.

Depuis 2023, l'association *Les Pâtes au Beurre* est également présente pendant toute la durée du festival *Au Bonheur des Mômes* dont Sophie Marinopoulos est devenue la marraine Dans ce lieu d'accueil, les psychologues, des *Pâtes au Beurre* accueillent les parents qui souhaitent partager leurs questions et leurs préoccupations dans le lien à leurs enfants.

Un premier diagnostic partagé

En amont des Entretiens, nous avons proposé aux équipes des *Pâtes au Beurre* un questionnaire préparatoire. Leurs réponses avaient vocation à constituer un premier matériau de travail. Il ne s'agissait pas de fixer un cadre ou de produire une synthèse définitive, mais d'ouvrir et de nourrir les échanges qui allaient suivre.

Ce travail a été coordonné par Hélène Caldy, responsable de la coordination du réseau *Les Pâtes au Beurre*. Elle a assuré le lien entre les Entretiens et les équipes du réseau, en amont de la rencontre à travers la préparation de ce travail collectif, pendant les Entretiens grâce à un temps d'échange en visio, et poursuivra cette mise en dialogue avec la présentation des résultats et leur appropriation au sein du réseau.

L'enjeu des enjeux

Nous leur avons d'abord demandé quels étaient, selon eux, les enjeux les plus importants aujourd'hui lorsque l'on se pose la question « Quels enfants laisserons-nous à la planète ? », en particulier à travers le prisme de la paix, et pourquoi ils leur semblaient essentiels.

- **Reconnaître l'ambivalence et la puissance des liens,** liens de convergence ou d'éclatement, d'amour ou de

destruction et de haine. Il y a une nécessité d'ordre éthique à reconnaître les enjeux de la rencontre et à se poser la question : « Où sont les lieux de rencontre aujourd'hui ? » Une question qui ouvre sur la prévention de la violence par l'éducation à la parole, à l'écoute, à l'attention partagée et au tissage des liens.

- **Besoin de temps pour les enfants, la famille, les liens familiaux.** Le temps de l'expérience où l'enfant peut explorer, éprouver sa capacité d'agir, porter son sentiment de solitude, vivre les limites et les intérioriser, s'émerveiller, sublimer. Considérer les maux des enfants et les revendications des adolescents comme des indicateurs de la santé psychique de notre société.
- **Réaffirmer l'importance du collectif,** de la coopération et de la nécessité de prendre appui sur la mixité socioculturelle.
- **Réaffirmer l'accompagnement co-éducatif** indispensable des parents, avec une attention toute particulière en pré et post-partum, mais aussi tout au long de leur vie de parents.
- **La création d'un espace de confiance,** préalable indispensable pour recréer des liens, partager ses vulnérabilités et au final construire du commun.

Les premières idées de recommandations

Nous leur avons ensuite demandé de partager les premières pistes de recommandations ou leviers d'action qui leur semblaient importants. Il ne s'agissait pas de produire des réponses définitives mais de proposer des directions, des intuitions ou des points d'appui pour répondre à ces enjeux.

- **Démultiplier les espaces d'accueil collectif inconditionnel** où le temps peut se déployer, s'étirer. Des espaces de prévention où l'inattendu et l'inconnu enrichissent les rencontres, en prenant appui sur l'idée

qu'une société pacifiée est une société qui accueille la diversité des parcours et leur reconnaissance. Une société qui accompagne les parents et en prend soin afin qu'ils prennent soin de leurs enfants, mais aussi une société qui soutient tous ceux qui sont en responsabilité de soutien.

- **Développer des pédagogies où l'enfant sera soutenu dans ses initiatives,** son appétence et l'élaboration de sa pensée avec une éducation au sensible, à la nature, à la culture, aux mots. Des activités culturelles plutôt que des écrans pour développer des « savoir-être » du lien à soi, aux autres, au vivant, pour soutenir la pensée, nourrir la créativité, innover, remettre en cause l'existant. « Pour vivre, il faut d'abord pouvoir rêver sa vie. »
- **Changer de paradigme sur les rapports de domination :** homme/femme, enfant/adulte, numérique/humain, vivant/humain. Éveil dès la crèche et éducation aux enjeux de notre civilisation, au respect du vivant, pour cultiver en continu la pacification individuelle et collective. Passer du «pouvoir sur» à la «puissance avec».
- **Concevoir et animer des pédagogies de « projets » :** réintégrer l'âme, le corps, l'esprit, qui reconnectent au réel et donnent matière à de nouveaux récits partagés.
- Remettre les principes du vivant, principes universels, qui mettent «en-vie» au cœur de nos démarches pédagogiques.
- **Se tourner vers d'autres regards,** d'autres pratiques éducatives, notamment celles de dernières sociétés autochtones, pour réinterroger nos regards sur l'éducation.

Nos participants de 2026

Les Entretiens ont réuni une diversité de regards, de disciplines et d'expériences. Chercheurs, praticiens, artistes, auteurs, entrepreneurs, pédagogues, philosophes ou acteurs de terrain ont été invités non pour représenter une institution ou défendre une expertise, mais pour contribuer à une réflexion commune. Pour beaucoup, ils et elles ne se connaissaient pas avant ces quatre jours, mais ont toutes et tous accepté de venir bénévolement pour participer à cette première édition des Entretiens. Voici quelques éléments de ce qu'ils portent, par ailleurs, à travers leurs engagements, leurs travaux et leurs parcours.

- **Hélène Aguilar** - Après une crise personnelle à trente ans, Hélène choisit de quitter l'industrie et le droit pour enquêter sur ce qui rend le monde beau, après y avoir surtout trouvé ce qui le pollue. Cette quête l'amène à développer trois directions qui nourrissent aujourd'hui ses projets : fabriquer du compost plutôt que de la pollution, fabriquer du temps grâce aux matériaux de la bioéconomie circulaire et innover de manière technobiotique®. À la croisée du design, de la science des matériaux et de l'engagement pour le vivant, elle s'intéresse aux liens entre la santé et la matérialité de nos lieux de vie. Son prisme est celui de la matière, avec la conviction que « tout ce qui ne se régénère pas, dégénère » et que les métiers de demain naîtront de notre capacité à réinventer notre place dans la systémique du don.
- **Benjamin Allegrini** - Naturaliste de terrain et entrepreneur, Benjamin dirige Spygen, société pionnière de l'ADN environnemental qui déploie aujourd'hui ses méthodes de biomonitoring à l'échelle mondiale, ainsi qu'Alkïos, un écosystème de PME au service

du vivant centré sur l'aménagement du territoire. Il est également cofondateur, avec Alain Damasio, de l'École des Vivants, école buissonnière nichée dans les Alpes-de-Haute-Provence qui œuvre à faire émerger une culture du vivant en articulant écologie, création artistique et politique. Sa formation initiale en biologie de la conservation s'est forgée sur le terrain. Il vit aujourd'hui en vallée de la Maurienne. Il a publié «L'ADN fantôme» aux Liens qui Libèrent en 2025 et travaille actuellement à un second essai consacré à l'habitabilité des espaces contraints.

- **François Ansermet** - Psychanalyste, François est professeur honoraire (émérite) de psychiatrie d'enfants et d'adolescents. Il a participé à la création de la Maison de l'enfance et de l'adolescence à Genève ainsi que de la Fondation Convergences, qui anime le lien à la cité et le lien à la culture. Ses recherches portent notamment sur l'origine, les nouveaux modes de procréation, la médecine de la prédiction, les traumatismes précoces, le lien entre neurosciences et psychanalyse, la critique des réductionnismes déterministes, ainsi que sur les actualités de la pulsion de mort et son dépassement possible. Il a été membre du Comité consultatif national d'éthique (CCNE) de 2013 à 2021, de la Commission des 1000 premiers jours et est aujourd'hui vice-président de la Fondation Agalma à Genève.
- **Noga Arikha** - Écrivaine-essayiste, historienne des idées et philosophe, Noga a obtenu son doctorat au Warburg Institute à Londres. Elle a grandi à Paris, est anglophone et écrit en anglais. Ses travaux portent sur le corps, le cerveau, le *mind* et les émotions, dans une perspective de cognition incarnée et de la philosophie «4E», avec une approche interdisciplinaire. Elle construit des ponts entre les sciences humaines,

les sciences et les arts en cultivant notamment le dialogue avec les neuroscientifiques et les psychologues. Elle est aujourd'hui rattachée au European University Institute (EUI) à Florence, où elle crée actuellement un programme intitulé «Embodied Politics».

- **Jean-Marie Bézard** - Après des études de philosophie, Jean-Marie enseigne la philosophie en classe de terminale avant de contribuer à la formation des maîtres et des animateurs en milieu scolaire, puis d'entreprendre un doctorat en psychologie sociale (sciences de l'éducation). Parallèlement, il découvre la prospective grâce à un membre de l'équipe de Gaston Berger. À partir du milieu des années 1980, il exerce comme prospectiviste, spécialiste de l'innovation et conseiller de synthèse en France comme à l'international, notamment dans le champ des politiques publiques et de l'action sociale. Depuis 2017, il accompagne des organisations sur le futur de l'éducation, le développement des politiques publiques et la compréhension interculturelle, tout en poursuivant son activité d'artiste lyrique. Ce parcours l'amène à être particulièrement attentif aux attitudes, aux engagements et aux formes d'organisation qui permettent d'œuvrer ensemble et de développer des politiques publiques accueillantes, capables de soutenir les talents de chacun dans des contextes souvent complexes et turbulents.
- **Hélène Caldy** - Hélène aime se définir comme une fédératrice de liens. Elle agit dans le monde de la culture, de l'art et de la petite enfance et s'est engagée aux côtés de Sophie Marinopoulos pour orchestrer les dialogues entre les experts, les médias et le grand public. Responsable de la coordination du réseau *Les Pâtes au Beurre*, elle assurera le lien entre le travail mené au Grand-Bornand et les membres du réseau.

- **Léo Campagne** - Après des études de lettres modernes et de linguistique puis un parcours dans la production de films documentaires, Léo rejoint en 2008 l'»Agence quand les livres relient», où elle œuvre depuis quinze ans au développement de projets de lecture partagée avec les tout-petits, leurs familles et les professionnels. Très tôt sensibilisée à la « cause des enfants », elle interroge le regard que la société porte sur eux : comment sont-ils accueillis ? Quelle place leur fait-on réellement ? Comment accueillons-nous leurs besoins, leur sensibilité ? Quelles peuvent être nos attentes et nos contradictions à leur égard ? Mettre en œuvre le projet de l'Agence, c'est construire, à l'attention de celles et ceux qui vont à la rencontre des tout-petits et des adultes à leurs côtés, des espaces et des temps pour penser et partager, penser la pratique, mutualiser, se questionner, se nourrir et s'enrichir. C'est faire quotidiennement l'expérience du collectif dans sa complexité, mais surtout de la richesse et de la créativité qu'il rend possibles.
- **Damien Deville** - Docteur en géographie, Damien s'intéresse aux évolutions de long terme des territoires ainsi qu'aux manières d'y tisser du lien et d'accompagner les transitions. Spécialiste de la France, il a également travaillé sur l'Afrique de l'Ouest et le Japon. Franco-burkinabé, ses expériences africaines inspirent son présent en Occident. Parallèlement à ses travaux de recherche, il coproduit et coréalise l'émission Terres de Relations. Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages, dont «La France des mille lieux», «Géographie des mondes à venir» et «L'homme qui arrêta le désert».
- **Antoine Dulin** - Engagé depuis vingt ans dans le milieu de l'économie sociale et solidaire, et plus particulièrement dans celui de l'éducation populaire et des

solidarités, Antoine a alterné des expériences de terrain (*Scouts et Guides de France*, *Habitat et Humanisme*, aujourd'hui *Medialys*, atelier et chantier d'insertion) et des engagements au sein de la sphère publique. Ce parcours lui permet d'être au plus près des défis auxquels sont confrontées les populations les plus fragiles et de participer, avec beaucoup d'autres, à construire une société plus inclusive et plus respectueuse du vivant.

- **Maya Gratier** - Professeur de psychologie à l'Université Paris-Nanterre depuis une vingtaine d'années, Maya centre ses recherches et ses enseignements sur le développement du très jeune enfant dans son environnement quotidien et avec ses proches. Elle a toujours eu à cœur d'étudier les processus, les dialectiques et les dynamiques qui façonnent la pensée, la subjectivité et les cultures, et de questionner, à travers la connaissance des modes de pensée « bébés », les frontières catégorielles et les dualismes (corps-esprit, sujet-objet, universel-culturel, nature-culture). Elle souhaite apporter à ces échanges le point de vue du tout-petit, à partir des connaissances scientifiques sur le développement cognitif et neuronal pendant les mille premiers jours de la vie.
- **Antoine Guillaume** - Antoine est originaire et vit au Grand-Bornand. Diplômé de l'École nationale supérieure des arts du cirque de Châlons-en-Champagne, il travaille comme auteur et interprète pour des compagnies de cirque, de théâtre et de danse dans le réseau du théâtre public. Il partage son temps entre création, tournées et éducation artistique et culturelle. Il souhaite aborder ces Entretiens sous l'angle de la création artistique, participer à la réflexion commune avec son regard d'artiste et de pédagogue, et tenter de répondre à cette question : que peuvent le spectacle

vivant et l'éducation artistique dans un processus de paix avec soi-même, avec son environnement social et naturel ? Il souhaite également faire vivre et approfondir le thème des Entretiens dans une recherche artistique et chorégraphique, ainsi que dans un cycle d'actions culturelles avec les écoles du village sur le thème de la paix, et s'en nourrir pour la création d'un nouveau spectacle (sortie prévue en 2028).

- **Éric Julien** - Éric se présente comme « un vivant parmi les vivants », un explorateur d'interstices : les espaces « entre », entre disciplines, entre praxis du monde, entre cultures où se trouvent, de son point de vue, les zones de plus grandes fécondations, créations et émergences. Sur un plan plus formel et institutionnel, il est géographe, diplômé de sciences politiques et d'un master de communication. Il intervient dans de nombreuses entreprises pour accompagner des dynamiques vivantes de changement. Il a participé à la création de l'ONG *Tchendukua*, qui rachète et restitue leurs terres aux communautés autochtones de la Sierra Nevada de Santa Marta, et à la création de l'EPNS (École pratique de la Nature et des Savoirs). Son expertise porte sur les dynamiques de dialogue et de mise en mouvement des humains et de leurs organisations, les voies/voix de réconciliation entre notre nature intérieure et notre nature extérieure, pour retrouver des chemins de paix avec le vivant. Son regard est d'ouvrir nos systèmes éducatifs en s'inspirant d'autres cultures, celle des peuples autochtones dont les Kogis (Colombie).
- **Éric de Kermel** - Éric est journaliste et écrivain. Ses activités l'ont conduit à connaître, comprendre et désormais s'engager en faveur de l'urgence d'une « écologie intégrale », comme auraient pu la nommer

le pape François, Pierre Rabhi ou Abdennour Bidar. Il croit que l'écologie ne peut se borner à notre rapport à l'environnement ou à la nature, mais qu'elle repose sur une tresse de trois liens cohérents : celui à soi, celui aux autres et celui au reste du monde vivant. Dans ce panorama, il porte en particulier le souci de rouvrir des chemins vers la nature sauvage pour nos contemporains qui ne la côtoient plus. C'est encore plus vrai pour les enfants.

- **Éliane Lejeune Bézard** - Aujourd'hui retraitée, Éliane continue d'être en éveil. Elle appartient à un réseau international de prospective et d'innovation (R2IP), dont Sophie Marinopoulos est également membre. Le thème de la paix, à tous les niveaux de nos existences, ainsi que celui de l'éducation et de la parentalité font partie de leurs sujets de travail. Elle est psychologue clinicienne de formation psychanalytique, formée par l'équipe de Geneviève Haag à l'observation des bébés (Tavistock Clinic) et supervisée par Geneviève Haag dans la pratique des groupes thérapeutiques d'autistes. Elle a eu une longue pratique institutionnelle auprès d'enfants et d'adolescents autistes et psychotiques, de soutien à leurs parents, ainsi qu'une pratique psychothérapeutique en libéral. Avec les Caisses d'allocations familiales et leurs partenaires ainsi qu'avec Jean-Marie Bézard, elle a initié une réflexion et une pratique qui ont inspiré les Réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement des parents (REAAP), avant de poursuivre une activité d'accompagnement du changement et de formation-action auprès des organismes sociaux.
- **Guillaume Lopez** - Guillaume est un amoureux de la nature qui partage ses connaissances sur les champignons, les plantes, et plus largement tout ce qui touche au sol. Suivi par plus de 400 000 personnes sur

les réseaux sociaux, il est l'auteur de deux livres sur la thématique méconnue mais fascinante des champignons. Entrepreneur, il développe également plusieurs projets en lien avec l'économie régénérative.

- **Sophie Marinopoulos** - Sophie est psychologue, psychanalyste et soignante en santé mentale depuis 1982. Son parcours, commencé dans un centre de planification et d'éducation familiale peu après la loi Veil, l'a conduite à mesurer combien les droits des femmes et les vulnérabilités familiales pouvaient être source de conflits. Après de nombreuses années en centres médico-psychologiques, elle refuse d'assister passivement à l'allongement des délais de soins et crée l'association *Les Pâtes au Beurre*, grâce à laquelle des psychologues, psychiatres et psychomotriciens accueillent les familles dans une cuisine. Guidée par des valeurs de solidarité, d'hospitalité, de prévention et de lutte contre toutes les formes de violence, ce dispositif permet d'agir dès que la situation commence à se tendre, dès que les parents ressentent le besoin d'être aidés, en portant attention aux moments de vulnérabilité de la vie. Elle est auteure de nombreux ouvrages et du rapport ministériel sur la Santé Culturelle remis à la ministre de la Culture pour alerter sur la malnutrition culturelle, véritable fléau sanitaire qui prive nos enfants des liens indispensables à leur équilibre et à leur santé mentale
- **Sarah Mattera** - Sarah a grandi dans un petit village de Dordogne de 133 habitants et cela a marqué son parcours. Un village, c'est créer des liens, vivre avec une seconde famille, prendre en compte l'autre, son rapport aux autres et notre propre rapport aux autres. Son parcours est jalonné d'expériences toutes liées de près ou de loin aux arts et à l'art contemporain.

Après avoir exercé dans le Sud-Ouest, elle rejoint le Centre Pompidou pour accompagner la construction du Studio 13/16, espace dédié aux adolescents. Elle monte des projets permettant de faire le lien entre l'art et l'espace public, entre l'art et les jeunes. Il lui apparaît alors comme une évidence que s'immerger dans la création, prendre part à un processus artistique permet à chacun de se révéler et parfois même de se construire. Aujourd'hui directrice de *mille formes*, premier centre d'art pour les 0-6 ans en France, elle développe une programmation permettant une immersion totale dans l'art, une découverte faite d'expériences à l'attention des jeunes enfants et de leurs accompagnants. Elle porte cette volonté de créer du lien, d'ouvrir des portes et de donner accès à l'art au plus grand nombre dès le plus jeune âge.

- **Philippe Meirieu** - Philippe est pédagogue, professeur honoraire en sciences de l'éducation et essayiste. Figure majeure de la pédagogie en France, il est l'auteur de nombreux ouvrages de référence sur l'éducation. Ses recherches portent sur les apprentissages, l'histoire des idées pédagogiques et la complémentarité des partenaires éducatifs (parents, école, éducation populaire). Il est engagé de longue date sur les Droits de l'Enfant et la formation tout au long de la vie.
- **Virginie Sasso**n - Docteure en sciences de l'information et de la communication, Virginie est directrice adjointe du Centre pour l'Éducation aux médias et à l'information au sein de Réseau Canopé. Son travail consiste à accompagner enseignants et parents dans un rapport plus éclairé au numérique à travers des actions d'envergure nationale. Elle est à l'initiative de «La Famille Tout-Écran» et s'apprête à publier avec l'UNESCO un guide mondial intitulé «Grandir dans

un monde connecté, ça s'apprend!». Ce qui structure sa posture, c'est le refus aussi bien d'une vision technophobe que technophile. Elle est convaincue que nous devons collectivement développer un techno-discernement, au plus près des réalités des familles et des professionnels de l'éducation. Son engagement passe aussi par le terrain associatif. Elle a notamment fondé *Txiki Productions*, association d'éducation aux images, puis cofondé en 2026 le collectif *PLAY*, pour porter un plaidoyer et des actions de soutien à la parentalité à l'ère numérique.

- **Flore Vasseur** - Après des études à HEC, Flore part entreprendre à New York à vingt-quatre ans. Elle y traverse la première bulle Internet, les attentats du 11 septembre et un système capitaliste qui craque de toute part. Elle bifurque alors « comme éjectée de cette trajectoire de mort » pour comprendre la fin d'un monde et l'émergence d'un autre. Depuis, ses écrits (romans, articles, chroniques) interrogent notre rapport à la finance, à la technologie, à la croissance infinie, au confort, à l'élite et au recul de nos libertés. Elle termine actuellement un film documentaire «Je suis car tu es», consacré à la paix et à l'interdépendance de tout en tout. Son travail porte sur le libre arbitre, l'engagement, le courage, l'envie de vivre et d'être digne. Depuis près de dix ans, elle concentre son énergie sur la jeunesse et son envie de vivre. Son objectif est de contribuer à l'émergence d'un récit qui porte le présent, l'avenir et celles et ceux qui les incarnent.
- **Julien Vidal** - Julien est le fondateur du projet *Ça commence par moi* et de sa suite logique, *les 2030 Glorieuses* (un podcast et un atelier participatif d'intelligence collective). Auteur et passeur de récits, il explore les imaginaires désirables, les leviers de transformation concrets

et travaille à révéler dès aujourd'hui tout ce qui fera la beauté et la justesse des mondes de demain. Il vient de publier «À quoi rêvons-nous ? Réapprendre à désirer le futur», un livre qui invite à réactiver notre « muscle utopiste » et à faire du rêve une force politique radicale.

- **Patrick Viveret** - Patrick est philosophe, magistrat honoraire à la Cour des comptes et essayiste. Il se définit volontiers comme un « passeur cueilleur ». Cofondateur de la monnaie alternative SOL, des rencontres internationales *Dialogues en Humanité* et de l'*Archipel Écosolidaire*, il œuvre depuis de nombreuses années autour de la démocratie, de la responsabilité écologique et du mieux vivre-ensemble. Il défend une sobriété heureuse démocratiquement débattue et choisie, la joie de vivre comme acte de résistance et l'épanouissement personnel comme indissociable du bien-être social. Il nous invite à grandir en humanité et à accompagner la métamorphose de nos modèles de société.
- **Ariane Vitou** - Passionnée par les enjeux culturels de la transition écologique, Ariane œuvre depuis cinq ans dans le champ de la philanthropie et du mécénat au service de projets à fort impact social et territorial. En parallèle de la direction de la *Fondation Terre & Fils*, elle pilote le pôle « Recherche, Impact et Plaidoyer » de l'association *De l'or dans les mains*, qui œuvre pour réintégrer l'intelligence manuelle au cœur du système éducatif. Elle est convaincue que l'apprentissage par la matière, l'expérience sensible du monde et l'écologie de l'attention que permet la pratique manuelle sont fondamentaux pour développer les compétences du XXIe siècle et construire l'école de demain.

Remerciements

Cette première édition n'aurait pas pu voir le jour sans l'engagement de nombreuses personnes. Un grand merci :

À Sophie Marinopoulos (*Les Pâtes au Beurre*), Éric de Kermel (*Fondation Terre et Fils*), ainsi qu'aux équipes du festival *Au Bonheur des Mômes*, et tout particulièrement à Isabelle Pochat-Cottilloux et Yann Neilz, d'avoir impulsé et porté cette initiative.

Aux équipes de l'association *Les Pâtes au Beurre*, qui ont contribué aux échanges en amont pour préparer ces rencontres, et tout particulièrement à Hélène Caldy, qui en a assuré la coordination et le lien tout au long de cette semaine.

Aux participantes et participants des Entretiens dont l'engagement, la confiance et la qualité des échanges ont rendu possible ce travail collectif : Hélène Aguilar, Benjamin Allegrini, François Ansermet, Noga Arikha, Jean-Marie Bézard, Éliane Lejeune Bézard, Léo Campagne, Damien Deville, Antoine Dulin, Maya Gratier, Antoine Guillaume, Éric Julien, Guillaume Lopez, Sarah Mattera, Philippe Meirieu, Virginie Sassoon, Flore Vasseur, Julien Vidal, Patrick Viveret et Ariane Vitou.

Aux praticiennes et praticiens du territoire : Bénédicte Bastard-Rosset, Corentin Digne, Marie Angelloz-Nicoud, Cindy Chautemps, Maryline Anthoine-Milhomme, Solène Bossebœuf, Emmanuelle Naudet, Marlène Bastard-Rosset, Lynda Loiseux, Cindy Mercier, Christelle Angelloz-Nicoud, Floriane Pochat-Cottilloux, Sylviane Vittoz, Arnaud Pillods, Julie Boixel, Corinne Marin-Cudraz, Mireille Chappus, Michelle Perceveaux, Claudine Barrucand, Sylvie Bries, André Perrillat-Amédé, Sonia Gaci Casas, venus partager leurs expériences et confronter les premières idées des

Entretiens aux réalités du terrain. Leur regard a été précieux.

À Anouck Rayé et Maxime de Beauchesne, pour avoir conçu et animé ces quatre journées.

Enfin, à madame la maire du Grand- Bornand, Hélène Favre Bonvin, et à toutes les personnes du territoire qui, de près ou de loin, ont contribué à rendre ces premiers Entretiens possibles par la qualité de leur accueil, leur disponibilité et leur générosité.

Conception graphique : Bureau Clément Wibaut
Typographies : Baskervvol, Century, Superstudio
Relecture : Sarah Damou

Achevé d'imprimer en septembre 2026
par l'imprimerie Normandie Roto s.a.s à Lonrai
Dépôt légal : octobre 2026